

MON LIEUTENANT

PAR
GENEVIEVE LECOMTE



PRIX :

1^{fr.}
50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues. poésies. ::
Causseries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

c926.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du RÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Auda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fiérlé*. — 191. *Souffrir pour
 vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DURARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FEIJ : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
 Alout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
 Georges GISSING : 197. *Thyrsa*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KERANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Venco de KERÉVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLECO : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Ande LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantai.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épouse.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui ! (Adapté de l'anglais.)*
 Eve RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui oloent.*
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre J. JAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Vitulane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend.*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêves et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêves d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petite. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92686

GENEVIÈVE LECOMTE

MON
LIEUTENANT



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

*A mes chers coustins :
Pierre, Jacques, Michel,
à Laure-Anne;
je dédie mon premier roman,
En souvenir de leur père, le Colonel BROUILLARD,
Mort pour la France le 10 Juin 1918.*

Mon Lieutenant

I

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Un coup de vent malicieux passant sous les ramures tourna la page du livre que lisait Chantereine. Alors, la jeune fille leva les yeux et, joignant les mains sur ses genoux, se mit à rêver.

La chaleur de cet après-midi d'été immobilisait les feuilles, et l'odeur des roses parfumait l'air brûlant. Sous les ombrages du parc, des femmes allaient, la démarche alanguie; et, au fond, le soleil au travers des arbres distillait de la poussière d'or.

Chantereine posa sa tête brune aux reflets mordorés sur le dossier du rocking-chair où elle se balançait; son regard se porta de M^{me} Saint-

Roman, dépouillant le courrier qu'on venait de lui remettre, aux deux enfants, le petit garçon et la petite fille, qui faisaient couler entre leurs doigts des ruisseaux de sable blanc.

Et Chantercine partit dans son rêve...

M^{me} Saint-Roman, en se retournant à demi, la surprit dans cette attitude mélancolique et lointaine où elle se perdait si souvent. Un pli barra son front pur, vierge de rides sous la masse des cheveux noirs soigneusement coiffés.

— Chantercine ! appela-t-elle.

La jeune fille tressaillit, comme prise en faute, et se redressa :

— Qu'y a-t-il, mère ?

— Il y a, ma pauvre enfant, que tu es encore plongée dans des rêveries et que tu n'as pas encore décacheté les lettres qui te sont adressées !

Son doigt désignait sur la table de rotin un paquet de lettres qu'on y avait posé. Chantercine eut un roulis d'épaules indifférent :

— Oh ! ce n'est pas important... des amies en vacances...

L'inquiétude qui passait dans les yeux de M^{me} Saint-Roman s'accentua.

— Chantercine, reprit-elle un peu sévèrement, à quoi penses-tu ?

— Mais à rien, mère, à rien, je vous assure... Je me repose...

— Ma pauvre petite, tu ne veux rien me dire, mais je sais à quoi tu repenses sans cesse... Ah ! quand donc seras-tu assez raisonnable pour ne

plus te repaître de souvenirs qui te font mal, et pour envisager l'avenir en face?

Une fugitive rougeur colora les joues de la jeune fille :

— Mère, vous vous forgez des idées... Vous savez bien qu'il y a longtemps que je n'ai plus d'espoir.

Une horloge apporta le son grêle de quatre coups rapprochés. Le petit garçon sauta sur ses pieds :

— Maman, il est quatre heures ! J'ai faim.

Un joyeux éclat de rire s'échappa des lèvres de Chantereine :

— C'est la comédie de chaque jour !

M^{lle} Saint-Roman fouilla dans son sac de cretonne. Les deux enfants s'avancèrent, les mains tendues, les yeux brillants de convoitise. En possession de leur goûter, ils sautèrent sur les genoux de leur mère, sans souci de froisser sa robe, de nuire à l'harmonie de la coiffure, l'embrassèrent avec effusion.

— Merci, petite maman, dirent-ils; et ils retournèrent à leurs jeux après avoir reçu les baisers passionnés de la jeune femme.

Chantereine, témoin de cette scène, sentit ses yeux s'embuer. Ah ! à elle, sa belle-mère lui prodiguait bien des encouragements, une attention qui jamais ne s'était démentie, parfois même des mots affectueux; mais jamais elle ne lui accordait de baisers, elle n'avait même pas l'air de soupçonner qu'elle en éprouvât le besoin.

Et, pour ne pas qu'on vît les larmes qui perlaient à ses cils, elle ouvrit son courrier.

Ce n'étaient, en effet, que des mots rapides, de brèves cartes postales de jeunes filles en vacances, des vues de pays parcourus, plages à la mode, coins de campagne perdus au milieu des bois, tout l'écho d'une joie à laquelle Chanteraine, depuis trois ans, ne pouvait plus s'associer. Nonchalamment, elle reposa le paquet sur la table, à côté de sa corbeille à ouvrage. Sa belle-mère, qui l'observait, s'agita sur sa chaise, à deux reprises ouvrit la bouche, puis la referma, et enfin se décida à parler avec une gêne que la jeune fille ne remarqua pas :

— J'ai reçu, moi, une lettre importante.

— Ah ! De qui ?

— De notre ami, le baron des Essarts. Il m'annonce son arrivée à Aix dans le courant de la semaine prochaine.

— Tiens, quelle coïncidence !

— Pas tant que cela, s'empressa de préciser M^{me} Saint-Roman. Je savais qu'il devait, cette année, villégiaturer dans la région. Et, ayant appris que nous étions ici, c'est à Aix qu'il établit son quartier général... pour nous voir. .

— C'est très aimable à lui, en effet, acquiesça la jeune fille d'un ton indifférent.

— Très aimable... Il est bien, n'est-ce pas, le baron des Essarts ? Très sympathique ?

— C'est un parfait gentilhomme, affirma Chanteraine, cette fois d'un accent convaincu.

Le visage de M^{me} Saint-Roman s'éclaira. Le soleil, là-bas, tendait une coulée d'or, et au loin, derrière les limites du Parc, les plaines fumaient dans un brouillard rose.

Le roulement d'une auto ébranla le silence et l'allée toute proche grinça sous de lourdes roues.

Chanteraine se pencha au-dessus d'un massif de dahlias qui flambaient dans la lumière :

— La voiture de l'hôtel qui revient de la gare. Le baron ne serait-il pas parmi les voyageurs?

— Non. Plusieurs affaires le retiennent dans la région de Dijon. Nous ne devons pas l'attendre avant la semaine prochaine.

La jeune fille repoussa son fauteuil, pénétra dans l'allée circulaire qui montait au perron. L'auto s'arrêta avec un grincement de freins. Plusieurs personnes descendirent. En dernier, un officier parut sur le marchepied.

Un mouvement de surprise échappa à la jeune fille. Elle avança de quelques pas. L'officier, qui touchait le dernier degré, arrêta son regard sur elle. Une double exclamation jaillit en même temps :

— Mon lieutenant !

— Chanteraine ! Vous !

Le groom qui avait en mains la valise du voyageur demeura en bas du perron, le jeune homme, stupéfait de la rencontre, oubliant tout en cet instant. D'un élan, ils se portèrent l'un vers l'autre.

— Mon lieutenant, répéta Chanteraine, ah ! quelle surprise !

— Chanteraine, redit l'officier. Vous... Ou plutôt, non, mademoiselle Chanteraine... Je n'ose plus vous nommer par votre prénom.

Elle éclata de son rire perlé, de son rire en cascades, si communicatif, si vibrant, et lui, extasié, la regardait, si souple et si charmante dans sa toilette d'été, les yeux gris un peu pensifs s'ouvrant sous des cheveux cuivrés.

— Mademoiselle, répéta-t-elle, oh ! cela me vieillirait ! Non, je reste Chanteraine, comme vous êtes « mon lieutenant »... comme je disais avant la guerre... et sans respect pour le troisième galon auquel je rends les honneurs...

— Chanteraine, alors, dit le capitaine en tendant la main vers celle qu'on lui offrait. Chanteraine... ce nom qui évoque toute ma jeunesse et les années heureuses... Et puis, est-ce bien Mademoiselle qu'il faudrait dire ? Peut-être êtes-vous mariée ?

Une ombre passa sur le visage ; une crispation, une seconde, tendit les traits.

— Non, expliqua-t-elle d'une voix brève, Chanteraine... toute seule... toujours...

La physionomie de l'officier refléta une joie sincère :

— Je préfère cela. Vous restez mieux ainsi celle d'autrefois.

— Et pour vous ? N'y a-t-il pas de changement dans votre vie ?

— Non. La guerre d'abord, puis la campagne de Syrie, ne m'ont guère permis des rêves matrimoniaux.

— Alors, répliqua-t-elle toute joyeuse, nous nous retrouvons comme par le passé, et c'est beaucoup mieux !

— Beaucoup mieux, assura-t-il d'un ton fervent, dont peut-être lui-même n'eut pas conscience.

Sous les arbres, Chantereine s'élançait :

— Mère, quelle surprise !

M^{me} Saint-Roman posa son ouvrage.

— Qu'y a-t-il ? Que...

L'apparition de l'officier dans l'allée centrale arrêta les mots sur ses lèvres rouges. Elle eut une exclamation de stupeur à son tour :

— Le lieutenant de Bernis !

— Moi-même, Madame, dit-il.

Et il baisa respectueusement la main qui se tendait.

— Le lieutenant de Bernis ! Ou plutôt, non, capitaine... vous avez déjà le troisième galon !

— Quatre ans de guerre, quatre ans de colonies, et trente et un ans d'âge, plaisanta-t-il, donnent droit à cet honneur.

— Quoi ! y a-t-il vraiment si longtemps que nous ne nous sommes vus ? Mais asseyez-vous, capitaine, je vous en prie, et rappelons les vieux souvenirs. Je suis vraiment très heureuse de vous revoir.

— Moi aussi, Madame; ah! si vous saviez comme j'ai pensé à vous!

En déplaçant une chaise, il aperçut les deux enfants qui assistaient à la scène sans la comprendre. Le capitaine de Bernis, à son tour, s'étonna :

— Quoi, ce sont vos enfants, Madame, qui sont déjà si grands? Eux qui étaient encore des bébés la dernière fois que je les ai vus... Ah! la vie passe vite, et je ne croyais pas avoir tant vieilli!

— Vieilli! se récria M^{me} Saint-Roman; oh! je vous aurais reconnu partout. Vous êtes seulement plus mûri, un peu bronzé.

Elle retrouvait sur le visage viril, bruni par les chauds soleils, les traits du sous-lieutenant qu'elle avait connu, du jeune homme presque enfant, et dont les yeux clairs brillaient, sous les cheveux blonds, du même regard loyal et fier. Et, dans son for intérieur, elle admira ce capitaine de trente ans qui ne pouvait nulle part passer inaperçu.

Lui, très courtois, mais très sincère, assura :

— Quant à vous, Madame, vous êtes telle que je vous ai toujours connue.

Elle eut un geste de protestation, mais ne crut pas un mot des paroles qu'elle prononça :

— Oh! vous êtes flatteur, capitaine. Moi, avec mon veuvage, les soucis d'une maison, mes enfants... je suis une vieille femme...

Elle parlait en coquette, assurée d'avoir con-

servé sa beauté première; et le capitaine pensa, à part lui, qu'elle devait accepter son veuvage très philosophiquement, à en juger par le visage qui conservait l'épanouissement des trente-cinq ans à peine écornés.

— Je n'en dirais pas autant de... Chantereine..., dit-il en se tournant vers la jeune fille, qui écoutait, les mains nouées autour de ses genoux et un sourire sur ses lèvres fraîches. J'avais quitté une enfant. Je retrouve une femme.

— Une vieille fille, vous voulez dire; savez-vous que j'ai vingt-deux ans?

— Eh! ce n'est pas étonnant puisque j'ai passé la trentaine. Car, si j'ai bonne mémoire, nous avons dix ans de différence, ou presque.

Et, un voile passant dans son regard clair, il se tourna vers M^{me} Saint-Roman :

— La dernière fois que nous nous sommes vus à Toulouse, Madame, c'était en août 1917... et ce fut une visite si rapide... Une bien pénible mission m'avait ramené près de vous...

Un frémissement passa sur le visage de Chantereine; le jeune homme paraissait aussi ému qu'elle. M^{me} Saint-Roman soupira :

— Oui, je me souviens : comment oublierait-on ces dates?... Le commandant venait d'être tué... à côté de vous... et vous me rapportiez ses papiers... ses décorations...

— Le souvenir du commandant est toujours présent dans mon cœur, assura l'officier avec

une émotion qu'il ne cherchait pas à voiler. Sa mort fut un affreux chagrin pour moi... Il m'avait servi de père. Et dans son intimité, dans le foyer qu'il s'était recréé, ah ! Madame, je n'oublierai jamais la place de choix qu'il m'avait offerte... en me considérant comme son fils aîné... Il ne s'est pas passé de jour, depuis ce triste événement, sans que je pense à ceux qu'il avait laissés...

« J'ai voulu, Madame, après ma visite de 1917, vous écrire de nouveau; j'ai été, en octobre, blessé grièvement; ma lettre n'a été envoyée qu'à la fin de l'année; elle n'a pas eu de réponse...

— Je me souviens, interrompit Chanteraine; nous avons voulu vous répondre, et puis le temps a passé... le projet n'a pas été exécuté...

— Je vous ai récrit, et la lettre cette fois m'est revenue avec la mention « Retour à l'envoyeur ». C'était en mars 1918. Je n'ai pas eu le temps d'enquêter, lors de la grande offensive qui décida de la victoire... Puis, sitôt l'armistice, j'ai demandé à partir en Syrie. Et quatre ans encore ont coulé.

— Votre lettre n'a pu me toucher parce que j'étais repartie dans ma famille. A Toulouse, je ne connaissais presque personne; mon mari mort, j'ai voulu me rapprocher des miens, et je suis venue m'installer à Dijon.

« Mais croyez que nous non plus, nous ne vous avons jamais oublié. Bien des fois, Chan-

tereine et moi, nous avons parlé de vous. Nous vous supposions, vous aussi, disparu dans la tourmente... comme tant d'autres...

— Plus heureux que beaucoup de mes camarades, j'ai survécu. Je reviens de Syrie. Ma santé, altérée par les privations et les fatigues, les chaleurs, réclamait un peu de repos, et l'on m'a ordonné une saison à Aix-les-Bains. Je débarque pour ainsi dire de Marseille; je suis venu presque directement. C'est un grand hasard, Madame, que je vous aie rencontrée. Tout à l'heure, au sortir de la gare, ignorant les hôtels et n'ayant d'avance rien retenu, je suis monté dans la voiture qui était la moins pleine, et c'est à l'*Hôtel du Lac* que je suis descendu.

— Il est probable, cependant, que nous nous serions retrouvés quand même. Aix n'est pas très grand, et les promenades sont les mêmes, attirant la même foule de baigneurs. N'importe, je suis heureuse que vous soyez sous le même toit que nous; nous pourrions nous voir journellement et compenser ainsi le temps où nous sommes demeurés sans nouvelles.

Un sourire bienveillant accompagnait ces mots; et le capitaine en fut charmé, M^{me} Saint-Roman, jadis, à Toulouse, ne lui faisant pas l'honneur de si aimables accueils.

— Je crois que maintenant je ne quitterai plus la France, à moins qu'une campagne lointaine recommence, où je réclamerai une place...

Dans le cas contraire, à l'expiration de mon congé, j'accepterai une garnison en France.

— Je souhaiterais qu'elle fût près de Dijon. Je suis si heureuse de vous revoir. Cela me rappelle les années de bonheur, qui furent si courtes pour moi. Je me suis mariée en 1912, mes deux enfants sont nés tout de suite, la guerre survint deux ans après, mon mari fut tué en 1917... Ah ! c'est une bien lourde tâche pour une femme seule que la charge de trois enfants, avec les difficultés de la vie moderne !...

Elle ne parlait pas du chagrin de la perte de son mari. Pierre de Bernis ne s'en étonna pas. Ce n'était un mystère pour personne que la veuve du commandant s'était mariée, à vingt-cinq ans, dans la crainte de demeurer fille, sa beauté attirant des hommages, mais sa pauvreté éloignant les épouseurs, avec M. Saint-Roman, homme parfaitement bon, mais d'un certain âge, veuf depuis longtemps, et qui désirait surtout donner une mère à sa petite fille.

M^{me} Saint-Roman avait loyalement tenu le pacte, s'était montrée une belle-mère dévouée et attentive, reconnaissante à son mari de lui avoir procuré, sinon la fortune, du moins une situation en vue.

La mort du commandant, frappé en pleine vigueur, l'avait laissée seule avec trois enfants, sans appui dans une ville où elle n'avait pas eu le temps de se créer des relations et ayant perdu la considération que lui donnait la position de

son mari, n'ayant plus pour vivre, à peu de chose près, que sa retraite de veuve et la pension pour les orphelins.

Pierre se tourna instinctivement vers la jeune fille; les yeux baissés, elle écoutait les plaintes de sa belle-mère, et le chagrin de constater que son père était, en somme, peu regretté avivait sa peine d'orpheline.

Pierre rencontra son regard humide qui se levait, et tous deux se comprirent. Le souvenir du commandant restait, pour eux, intact dans leur cœur. Et ils se sourirent.

Le soleil baissait sur le Parc, et la brise du soir s'éleva avec un bruit doux. M^{mo} Saint-Roman continua :

— Et alors, capitaine, vous n'êtes pas marié?

— Non, Madame. Jusqu'à présent, je n'y ai pas songé. Je n'ai pas eu le temps.

— Voici le moment propice pour y penser. Les jeunes filles, hélas! ne manquent pas en France et...

— Et alors, vous ne voulez plus être moine?

La voix riieuse de Chanteraine avait lancé ces mots. M^{mo} Saint-Roman s'effara :

— Comment, être moine?

— Mademoiselle Chanteraine, vous souvenez-vous encore de ce que je vous racontais?

— Croyez-vous que j'aie oublié les bons moments passés ensemble?

— Au point de vous souvenir de mes histoires de jeune homme... Oui, Madame, lorsque je

suis débarqué à Toulouse, en 1912, sortant de Polytechnique, je ne savais encore quel chemin suivre... J'hésitais, voyez-vous, entre le monde et le cloître...

— Quelle idée ! Mais vous avez toujours été un mystique, je le sais.

— Non, pas un mystique, mais toujours profondément croyant, et les années écoulées n'ont pas changé mes sentiments.

— C'est tout à votre honneur, capitaine. Croyez que ce n'est pas un reproche que je vous fais. Mais on peut être très pieux sans caresser des idées conventuelles.

— Qui sont d'ailleurs passées. Au sortir de la jeunesse, voyez-vous, quand, le collège chrétien vous ayant fermé ses portes, on se trouve lancé dans la vie, spectateur du mal, alors un dégoût vous saisit. On a la conviction profonde qu'on ne peut faire son salut dans le monde. J'ai éprouvé ce malaise.

« D'autant plus que de ma famille il ne me restait qu'un seul parent qui était Chartreux... Il était même au Grand Couvent, à côté d'ici, avant l'expulsion. Bien souvent, pendant les vacances, je suis allé faire des retraites avec lui... Et il m'assurait toujours que j'avais la vocation religieuse.

« La dernière fois où je lui rendis visite, ce fut pour lui annoncer ma sortie de l'École ; je partais pour Toulouse, fièrement, avec le galon de sous-lieutenant au bras. Et il m'a dit : « Mon

« enfant, vous vous trompez de voie. Dieu vous veut pour Lui seul... »

— Oh ! mais vous m'impressionnez avec vos histoires, assura M^{me} Saint-Roman avec une inquiétude qu'elle ne put dissimuler; et alors ?

— Alors, Madame ? Mais je vous donne la réponse en me représentant devant vos yeux, avec la certitude que le Chartreux s'est trompé sur ma vocation ; je resterai dans le monde, fidèle et vaillant chrétien, certes, mais je ne serai jamais sous la robe de bure.

— Ah ! je vous assure que je préfère cela ! Je ne vous imagine pas dans une robe blanche, et le front rasé ! Et vous aviez fait ces confidences à ma fille ?

— Oui, à Toulouse, j'avais conté mes hésitations à M^{lle} Chantereine... qui, je dois l'avouer, m'encourageait beaucoup à embrasser la vie monastique.

— Certes, dit gaiement la jeune fille ; mon imagination, enflammée par les vies des saints, vous voyait déjà, renonçant à tous les avantages du monde, allant au fond d'un monastère, ne doutant pas que vous deviendriez un saint... même avant de mourir... accordant tous les miracles demandés...

Ils rirent tous, et M^{me} Saint-Roman, complètement rassurée, poursuivit :

— Chantereine ne m'avait pas répété ces folies ; elle ne vous a pas trahi, capitaine.

— Je conserve un tel souvenir de ces années,

assura Chantereine avec ferveur. Tenez, je me rappelle encore le jour où, pour la première fois, papa m'a parlé de vous.

« Il venait juste, mère, de vous épouser, et nous partions pour Toulouse, la garnison où il était nommé. Dans le train, je dormais à moitié, ouvrant et fermant les yeux pour regarder par la portière les arbres qui fuyaient dans la nuit... Je n'avais encore voyagé que de jour, et j'avais un peu peur... et j'aimais avoir peur parce que je savais que, s'il arrivait un danger, papa me sauverait.

« Et voici que papa, qui ne dormait pas, me dit soudain : « Ma chérie, à Toulouse, tu vas « faire la connaissance d'un officier. Il est plus « âgé que toi; c'est un sous-lieutenant. Je l'aime « beaucoup, car je l'ai considéré comme mon « fils aîné... Tu ne l'as jamais vu, et je suis « heureux de l'occasion qui va nous permettre « de nous fréquenter. Il sera sous mes ordres, « il viendra souvent à la maison. Tu es une « grande fille maintenant, et je veux que tu « sois gentille avec lui.

« Pense qu'il n'a ni papa, ni maman, qu'il est « tout seul... et qu'il compte sur nous pour « avoir une famille... Tu seras bien gentille « avec lui, n'est-ce pas? »

« La situation de complet orphelin me peina grandement, moi qui depuis si longtemps n'avais plus qu'un père. J'éprouvai pour vous, mon lieutenant, dès ce moment, une grande sympa-

thie, jusqu'à l'instant où, vous le dirais-je?... le sommeil me gagnant complètement, le défilé du paysage sous le regard narquois de la lune ne m'intéressa pas du tout. Mais papa poursuivait son plaidoyer, et je faisais des efforts pour l'écouter... par politesse pour lui... mais voici que le sous-lieutenant que nous devions rencontrer à Toulouse, eh bien ! parce qu'il m'empêchait de dormir, je le détestai !

— Chantercine, je suis navré d'apprendre cela... vous ne me l'aviez jamais dit...

— Parce que mes préventions disparurent le jour où je vous ai vu. Je me souviens si bien ! Vous avez paru, un soir, et vous paraissiez si ému...

— Je me le rappelle... Le commandant avait été toujours très bon pour moi, dans ses visites, dans ses lettres; mais j'ignorais quel accueil me réserveraient M^{me} Saint-Roman... et sa fille...

— Alors, quand je vous ai vu, je me suis souvenue de tout ce que papa m'avait dit... et, me levant la première, je suis allée au-devant de vous et vous ai tendu la main...

— Je m'en souviens...

— Ce fut d'ailleurs votre condamnation. Car, dites, vous ai-je mis à contribution ! Ah ! je vous l'ai fait payer cher, ma poignée de main ! J'ai été une véritable accapareuse ! « Mon lieutenant... Mon lieutenant ! » On n'entendait que ces mots dans toute la maison ! J'étais tyrannique, j'avais fait de vous, non mon chevalier

servant, mais mon esclave. Vous avez été bien bon pour la petite capricieuse que j'étais à ce moment : jusqu'à bien vouloir jouer à la poupée avec moi ; et nous passons sous silence les indications si précieuses que vous me donniez, en cachette, pour les problèmes... que je comprenais si mal...

— Ce sont les meilleurs souvenirs de ma vie, Mademoiselle... Ah ! comme vous m'avez donné, vous, Madame, l'illusion d'un foyer ; le commandant, l'appui d'une intelligence et d'un cœur si supérieurs ; vous, Chanteraine, la douceur exquise, ignorée, si suave, d'une petite sœur... « Mon lieutenant »... Cet appel résonne toujours en moi... et quand on m'a décerné le grade de capitaine, vous dirais-je que j'ai eu un secret regret de la perte du titre de lieutenant qui remettait dans ma mémoire le salon de Toulouse et le son de votre voix ?

Une émotion profonde, contenue, vibrait dans ces paroles, et M^{me} Saint-Roman la perçut. Chanteraine ne la sentit pas. Ce fut du même ton léger et badin qu'elle continua :

— Oui, vous avez été pour moi le frère aîné, plus encore : le grand ami, qui a acquis le droit de tout entendre, auquel on ose tout dire, dans un grand élan de confiance, sans peur d'être raillée...

« Eh bien, puisque maintenant nous nous retrouvons, pour perpétuer ces jours, et continuer notre jeunesse, acceptez que je continue à vous

nommer « mon lieutenant », et vous, vous direz Chanteraine... comme par le passé. »

Pierre se pencha vers M^{me} Saint-Roman :

— Vous permettez, Madame?

— Que vous appeliez ma fille de son prénom?
Oh ! capitaine, je n'y vois aucun inconvénient !
Vous savez bien que vous êtes de la famille.

Et son sourire engageant s'adressa de nouveau à l'officier.

Le crépuscule zébrait l'horizon de bandes mauves et pourpres. Dans le fond du ciel, le soleil se couchait dans une apothéose.

M^{me} Saint-Roman regarda sa belle-fille.

— Il faudrait peut-être laisser le capitaine monter à l'hôtel pour retenir son appartement. Nous le retrouverons à table.

Quand il se fut éloigné, laissant les deux femmes seules, M^{me} Saint-Roman remarqua à mi-voix :

— Il est très bien, le capitaine de Bernis...

— Oh ! oui, très bon, très gentil... Il est resté ce qu'il était... Je suis bien heureuse de le revoir.

L'accent profond vibrait de sincérité, mais ne contenait pas l'émotion avec laquelle le capitaine avait exprimé tout à l'heure les mêmes sentiments. Chanteraine ne voyait dans ce camarade d'enfance que le frère aîné, « le grand ami ». Il restait pour elle « son lieutenant ».

Dans la grande salle à manger, où les abat-jour voilaient les tables d'une lueur rose,

M^{me} Saint-Roman, le soir, fit asseoir le jeune homme à côté de sa fille. Mais voici que Chantereine semblait avoir perdu son entrain et sa vivacité; un pli douloureux ridait par instant son front et la mélancolie de son regard s'accroissait.

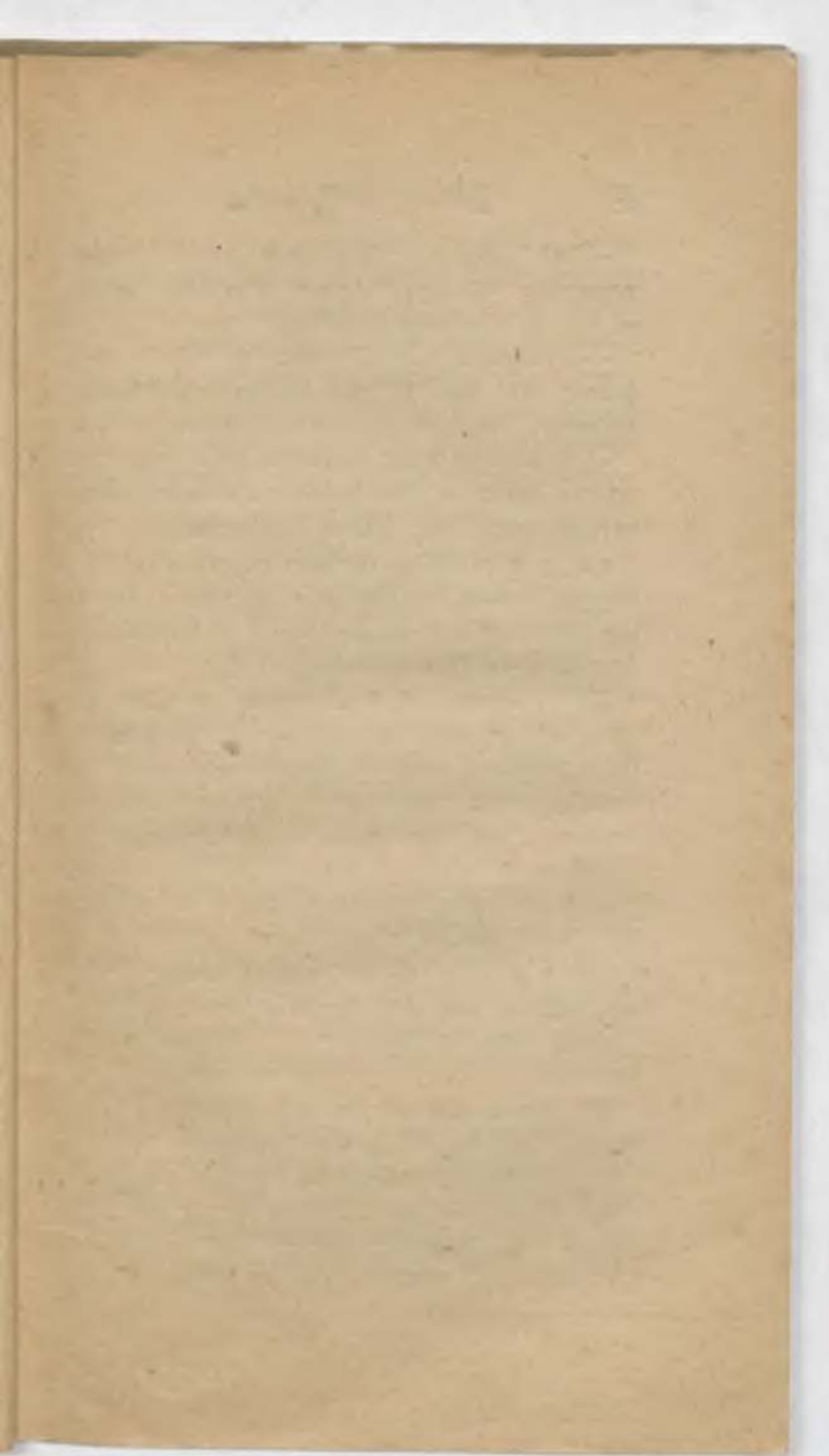
Personne ne s'en aperçut.

Quand, après une veillée prolongée sur la terrasse, dans la vapeur bleue qui baignait les arbres, on fut remonté dans sa chambre, chacun osa alors sonder les sentiments qui naissaient dans son cœur.

Un sourire triomphant passait sur la bouche de M^{me} Saint-Roman tandis qu'elle déshabillait ses enfants; et le cours de ses pensées l'entraînait si loin que les deux petits durent la rappeler pour la récitation de la prière.

Dans l'appartement qu'il avait loué au premier étage, Pierre de Bernis songea longtemps, assis dans un fauteuil devant la fenêtre ouverte sur l'ombre de la nuit. Il évoqua Chantereine, la jeune fille retrouvée par un hasard que son âme de croyant nommait providentiel, l'enfant dont il avait conservé un souvenir si ardent et si doux et qu'il revoyait, si séduisante dans sa grâce de jeune fille; et il dut s'avouer, bien bas, dans le silence, qu'il avait pour ainsi dire reçu le coup de foudre.

Chantereine, dans sa chambre, à ce moment, retirait d'un coffret fermé à clef des lettres qu'elle relisait; et soudain, sa tête tombant sur



— Ah ! pourquoi ne peut-on jamais revenir en arrière ? Ce serait si bon de revivre, même une heure, les joies éteintes !

— Vraiment, vous préféreriez être plus jeune ? Moi pas. Je suis heureux de l'heure présente... puisque je vous ai retrouvée.

— Il est vrai aussi qu'on ne subira plus les mêmes épreuves, des épreuves qu'on s'étonne parfois, plus tard, d'avoir supportées.

« Il y a pourtant certains chagrins qui ne peuvent jamais complètement s'atténuer. Ceux qui disent que le temps adoucit la souffrance, ceux-là n'ont jamais souffert. »

Pierre s'étonna de l'amertume avec laquelle elle disait ces mots, et, au travers des tourbillons de la fumée, il remarqua dans son regard l'expression désenchantée qu'il avait surprise déjà, pendant les quelques jours où ils avaient vécu ensemble.

— Vous pensez à votre père ; sa perte, certes, fut cruelle pour vous.

Elle secoua sa tête, et le soleil dans ses cheveux alluma des étincelles d'or :

— Mon pauvre père, oui... ce fut mon grand chagrin...

Elle hésita, ses mains se crispèrent aux bras de son fauteuil, et plus bas elle reprit :

— Mon père, cependant, était toute mon affection. Je n'ai pas éprouvé pour ma belle-mère des sentiments de haine, ma véritable maman étant morte trop tôt pour me laisser des re-

grets. Je ne peux que rendre justice à la bonté qu'elle me témoigna, à la sollicitude dont elle m'entoura. Et cependant... des soins, de l'attention... certes... mais il n'y a pas de tendresse. Son amour maternel ne s'applique qu'aux petits. Quand il s'agit d'une gâterie, la part est égale pour nous trois. Mais ses baisers sont réservés. Elle n'éprouve pas le besoin de m'embrasser, elle ne pense pas que j'en aie le désir.

« Elle ne m'adresse jamais de reproches, et il y a des fois où je désirerais être grondée. D'un reproche maternel, voyez, j'en ai la nostalgie... Et depuis que papa est mort, jamais je n'ai été réprimandée, et jamais plus personne ne m'a embrassée ! »

Une détresse passait dans son accent, et ses lèvres tremblaient comme si elle allait pleurer. Un émoi emporta le capitaine :

— Pauvre petite ! dit-il.

Et, instinctivement, il posa sa main sur la petite main qui crispait le fauteuil.

Une raie de soleil traversa l'allée; devant le bosquet, des promeneurs passèrent. Chanteraine et le capitaine ne modifièrent pas leur attitude. Pierre n'était-il pas son grand frère? Et lui, ne l'aimait-il pas?

Car l'amour montait, chaque jour plus fort, dans le cœur de l'officier, s'emparant de tout son être. Chanteraine serait sa femme. Aucun obstacle ne les séparait. Car elle aussi, elle l'aimait. Ou elle était près de l'aimer. Cette con-

fiance, l'élan qui la jetait vers lui, ce serait de l'amour le jour où il parlerait.

Et il n'avait pas encore parlé. Il savourait en silence la joie d'aimer. C'était si suave, si enivrant, cette douceur qui montait, irrésistiblement. C'était doux comme une liqueur bue à longues gorgées, dont la force n'agit pas tout de suite, et qui monte au cerveau, goutte à goutte. Et Pierre buvait, buvait la liqueur enivrante, savourant l'instant délicieux où l'on s'aime sans se l'être encore dit.

Et voici que, dans un grand élan, souffrant trop pour souffrir toute seule, elle osa avouer :

— Et puis... ce n'est pas tout...

Pierre tressaillit un peu. Perdu dans son rêve, il avait oublié ce qui s'était dit.

— Qu'est-ce qui n'est pas tout ?

— Mes épreuves... Mon père mort... le manque d'affection... Il y a eu autre chose dans ma vie que vous n'avez pas su...

— Autre chose ?

Brusquement, il fit volte-face. Qu'allait-elle lui dire qu'il ne savait pas ?

Elle dit très vite, comme en une confession douloureuse qui lui aurait été à charge :

— Il y a trois ans... j'ai été fiancée...

Il reçut le choc en pleine poitrine. Il lui parut qu'il tombait dans un trou. Fiancée, elle, Chantereine ? Et une jalousie terrible, soudaine, irraisonnée, l'emporta contre l'inconnu qui avait osé penser à Chantereine.

Devant sa physionomie changée, elle sourit un peu :

— Vous paraissez suffoqué. Ce n'est guère courtois. Vous supposez que je n'ai pas pu plaire ?

Évidemment, c'était absurde. Lui-même, à la première rencontre, avait émis l'hypothèse qu'elle fût mariée. Si charmante, comment n'aurait-elle pas retenu l'attention ?

Et voici que maintenant il souffrait de ce qu'elle eût déjà aimé.

Jetant sa cigarette, il demanda :

— Pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?

Elle ne répondit pas. Ses beaux yeux gris fixaient les frondaisons du Parc se balançant sur le mur de clôture. Tout le passé revivait, un passé où Pierre n'avait plus aucune part. Une colère sourde le saisit.

— Dites, répéta-t-il brusquement, pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?

Une lueur traversa son esprit. L'idée l'effleura que le prétendant, séduit par tant de grâce, pour une question de dot insuffisante s'était retiré. Sans réfléchir que sa suggestion pût être blessante, ce fut lui qui parla en premier :

— Ma chère petite enfant, dit-il doucement en pressant la main qu'il tenait toujours, il y a des lâches dans le monde...

Une douceur le pénétra à croire que Chantereine avait retiré son amour à celui qui n'en était pas digne. Mais, frémissante, la jeune fille se redressa :

— Ne l'insultez pas ! cria-t-elle, vibrante. Il méritait mon estime et mon affection. Et il reste, loin de moi, ce qu'il a été pendant...

Des pas frôlèrent le gravier, derrière le feuillage. La jeune fille se tut brusquement et retira ses doigts de la main de Pierre. A l'entrée de la tonnelle, M^{me} Saint-Roman parut.

Elle portait, ce matin, une robe mauve qui lui seyait à ravir. Sans arborer des toilettes ridicules pour son âge, elle aimait les couleurs tendres, et son goût et son tact très sûrs lui avaient acquis un renom d'élégance raffinée.

— Ah ! fit-elle en menaçant du doigt l'officier, vous accaparez Chantercine !

Pierre rougit comme un enfant, et en se levant voulut s'excuser.

— Du tout, du tout, continua M^{me} Saint-Roman, je ne vous fais pas de reproches. Je comprends que vous ayez tous deux beaucoup de choses à vous dire. Je cherchais seulement ma fille. Je ne vous dérange pas ? fit-elle malicieusement.

Le jeune homme protesta, ravi d'ailleurs de la tournure que prenaient les choses. L'amabilité exquise de M^{me} Saint-Roman le surprenait, elle qui ne lui avait jamais porté une attention particulière, à Toulouse ; mais il sentait que M^{me} Saint-Roman, ayant deviné son secret, encourageait ses désirs.

— Dans ce cas, je m'assieds avec vous. Il fait beau ce matin, et les petits font sagement leurs

devoirs sur la terrasse; je suis rassurée sur leur sort. Le temps vraiment est splendide. Connaissiez-vous cette contrée, capitaine?

— Très peu, Madame. Je ne suis venu dans ces parages qu'en rendant visite, autrefois, à mon parent le Chartreux.

— Nous irons un jour au Grand Couvent. Nous partirons tous un matin par l'auto qui fait le service. Viendrez-vous avec nous? Revoir les lieux qu'habitaient les moines ne vous émouvra pas?

— Si fait, Madame. Mais, outre que je serais navré de me passer de votre compagnie pour un jour, je reverrai volontiers le couvent, qui doit être bien changé. Nous irons le jour qui vous agréera le mieux.

— Ce sera certainement pour cette semaine, dit Chanteraine avec un soupir, puisque nous partons dans huit jours.

— Déjà ! s'exclama Pierre.

— Oui, puisque nous sommes venus ici pour trois semaines, et qu'il y en a déjà deux de passées.

M^{me} Saint-Roman passa sa belle main sur sa robe, qu'elle plissa. Puis lentement elle annonça :

— Nous ne partirons pas la semaine prochaine.

— Comment? Nous ne partons pas?

— Non. Je te cherchais justement pour te prévenir. J'ai reçu ce matin une lettre du baron des Essarts, et...

— Il vous a encore écrit ?

M^{me} Saint-Roman tressaillit. Son regard, devenu un peu dur, se fixa sur sa belle-fille :

— Que signifie ta réflexion ? Pourquoi le baron ne m'écrit-il pas ?

— Oh ! il peut vous écrire tous les jours ! s'écria la jeune fille en riant ; je n'y vois aucun inconvénient. J'ignorais seulement, mère, que le baron fût autorisé à vous donner si constamment de ses nouvelles.

— Il n'y a rien là de bien surprenant. Il est notre meilleur ami à Dijon, il ne manque jamais nos réunions, il se montre parfait à tous égards.

« Il m'a donc écrit que ses affaires, le retenant encore dans ses propriétés dijonnaises, l'obligeaient à différer son départ. Comme il ne sera pas ici avant la fin de la semaine prochaine, contrairement à ses projets primitifs, nous resterons ; car il serait impoli de nous en aller quand il arrive, puisque c'est pour passer un peu de temps avec nous qu'il a choisi Aix comme villégiature.

— C'est en effet très simple, affirma Chantecine, qui, en femme du monde, ne laissa pas deviner la surprise qui grandissait en elle ; et vous savez, mère, que je ne demande pas mieux que de rester.

— Êt tout le plaisir sera pour moi, assura Pierre en se levant. Madame, je m'excuse de vous quitter, mais il est l'heure de me rendre à l'Établissement.

— Nous vous rendons votre liberté, capitaine; nous ne devons pas vous faire oublier les soins que réclame votre santé.

Chantercine attendit que la silhouette de l'officier eût disparu sous les arbres pour interpellé sa belle-mère :

— Mère, vous m'avez habituée à vous parler franchement et vous-même ne m'avez jamais dissimulé les soucis de votre maison, les embarras d'argent. Mère, je ne comprends pas que, pour la première fois, nous soyons venus dans un centre d'excursions aussi renommé... que nous soyons descendus dans un des plus riches hôtels... que vous nous ayez fait faire, à vous et à moi, des toilettes si élégantes... Je ne comprends pas enfin comment vous prolongez notre séjour alors que le prix de la pension est si élevé...

M^{me} Saint-Roman avait écouté ce discours véhément les yeux baissés, une légère rougeur aux joues. Elle répondit assez évasivement :

— Je te remercie, chère petite, de prendre tant d'intérêt à mes soucis. Mais, à t'entendre, on supposerait que nous sommes sans ressources. J'ai jugé que tu avais droit à un peu de distraction, que tu étais d'âge à voir du monde, à passer, pour une fois, des vacances de jeune fille...

« Comme je te le dis, notre départ à l'arrivée du baron serait de la dernière impertinence... Et puis, tu aurais de la peine de quitter si vite

le capitaine de Bernis... Son traitement est en cours, nous pouvons en attendre la fin pour partir.

— Cette attention est gentille de votre part, mère. Je suis bien heureuse de rester encore un peu avec lui.

• — Alors, tout est pour le mieux. Je veux que tu te rappelles ces vacances... peut-être les dernières de jeune fille...

— Les dernières?

Chantereine leva un regard interrogatif.

— Oui, les dernières, car enfin, tu as vingt-deux ans. Il faudra bien, un jour, envisager sérieusement l'avenir.

Chantereine eut un geste d'effroi :

— Mère, implora-t-elle, ne parlons jamais de cela... jamais... vous savez bien que je ne me marierai pas...

— Ne recommence pas tes enfantillages, répartit M^{me} Saint-Roman d'un ton agacé; sous le coup de la souffrance, il y a trois ans, tu as pu dire de pareilles choses. Toutes les jeunes filles agissent de même. Mais puisqu'il ne peut y avoir aucun espoir, il est inadmissible que tu vives avec un souvenir, qui gâchera ta vie. Ce serait ridicule..

« Allons, ne pleure pas. Quand tu aimeras à nouveau un jeune homme digne de toi, tu verras que tu ne penseras plus à l'autre et que tu envisageras avec joie le mariage. Tiens, viens avec moi rejoindre les petits, en attendant d'en

« avoir d'autres à toi, ce qui est le vrai bonheur. »

Résignée, Chanteraine suivit M^{me} Saint-Roman; mais, depuis longtemps, elle était convaincue qu'aucune parole ne changerait sa décision, et toute la matinée elle pensa : « Je ne me marierai jamais. »

Pierre revint, à l'heure du déjeuner, une ombre au front. La demi-confiance de Chanteraine, malencontreusement interrompue, le poursuivait comme une obsession. A sa jalousie envers l'inconnu qui avait le premier ému le cœur de Chanteraine, se joignait la souffrance poignante de savoir que Chanteraine avait connu un premier amour. Il sentait là une rivalité qui soudain avait abattu sa confiance, atténué pour lui la joie de vivre, qui avait jeté un voile funèbre sur la splendeur de la nature étendue à ses pieds. Il revint, avec l'intention arrêtée de connaître la fin de l'histoire, de savoir la raison qui avait brisé ce mariage.

Mais il se sentit désarmé devant le regard redevenu pur et joyeux de son amie, et, bien que dévoré de curiosité, il n'osa pas solliciter la fin de la confidence.

La semaine fut employée en longues promenades. Le temps splendide favorisait les excursions. Ensemble, ils visitèrent les environs d'Aix, dans les autocars qui gravissaient en peinant les routes tracées dans la montagne. C'était encore l'époque des longs jours tièdes qui, par le prolongement de la lumière, sem-

blent augmenter notre durée. Le ciel au crépuscule prenait des tons lilas, vert jade, couleur d'opale, et au fond, entre deux mamelons, c'était une barre d'or qui fermait l'horizon.

Ensemble, ils voguèrent sur les eaux rapides du lac du Bourget, véritable émeraude enchâssée dans un amicaud de saphir, où le bateau à vapeur creuse des remous qui paraissent de la mousse de soleil.

Ensemble encore, ils visitèrent l'Abbaye de Hautecombe qui dresse au fond du cercle des collines brunes sa dentelle d'architecture sur une longue et étroite bande de sable, parcelle de la terre savoisiennne que le traité de 1850 garda de l'annexion, et où, au débarcadère, des moines italiens vous accueillent, gardiens hospitaliers en robe de bure et en sandales des merveilleux tombeaux des Ducs de la Maison de Savoie.

Pierre ne quittait pas Chanteraine. Ses soins attentifs, sa sollicitude redoublaient : il enveloppait la jeune fille de tendresse, comme pour adoucir la peine d'amour dont il avait eu la confiance. Il se taisait encore, puisqu'il savait qu'un autre était passé, que la douleur de son absence n'était pas entièrement apaisée, mais il avait la foi que chaque jour qui passait le rendait plus cher, de plus en plus précieux.

Et Chanteraine, sevrée d'affection, meurtrie du coup douloureux qui l'avait frappée trois ans auparavant, revoyant dans l'officier le grand

ami et le frère, s'abandonnait à la douceur protectrice étendue sur elle; elle s'en enveloppait comme d'un manteau, s'y laissait porter, insouciant et reposée.

Un après-midi, alors qu'elle revenait d'une partie de tennis, elle entra sans frapper dans le petit salon qui précédait l'appartement du second étage, loué par sa belle-mère. Elle demeura, une seconde, décontenancée sur le seuil.

M^{me} Saint-Roman était assise sur un sofa auprès du baron des Essarts, et il parut à Chantecroix que son entrée inattendue surprenait. La conversation commencée se brisa. Le baron, cependant trop homme du monde pour n'être pas naturel, se leva pour saluer.

— Mademoiselle, je dépose mes hommages à vos pieds, dit-il en baisant respectueusement la main de la jeune fille.

— Je m'excuse de mon entrée intempestive, dit-elle. J'ignorais que vous fussiez arrivé cet après-midi.

— M^{me} Saint-Roman me faisait justement part de son projet de retarder son départ; j'en suis ravi. Vous dirais-je, Mademoiselle, qu'un séjour prolongé en votre société m'est infiniment agréable?

Elle se pencha sans répondre. Le baron des Essarts avait toujours témoigné une grande courtoisie; il lui parut ce soir qu'il mettait une intention secrète dans ses paroles. Elle s'assit

dans une bergère et se mêla à l'entretien par politesse.

Le baron était un homme de petite taille, bien proportionnée, dont la distinction et l'allure aristocratique imposaient le respect. Blond, quarante-cinq ans environ, sympathique à première vue, et quand on le connaissait on l'appréciait davantage, il parlait peu : propriétaire terrien, il s'occupait de ses fermages, et surtout depuis la fin de la guerre employait son activité à faire valoir ses domaines. Possesseur d'une fortune qui, à Paris, eût été dérisoire, il était une personnalité à Dijon. Très modeste, sous des dehors brillants, il était recherché des intellectuels et des artistes et ne s'était jamais marié.

Au premier examen, son monocle vissé à l'œil gauche, le parfum discret fait de tabac rare et d'une essence orientale qu'exhalait sa personne, sa correction impeccable le faisaient prendre pour un fat. On ne se représentait guère cet homme dans une tranchée, les jambes enfoncées dans la boue et pataugeant dans les cloaques. « C'est un embusqué » était la première impression. Puis on remarquait sa boutonnière égratignée des rubans de la croix de guerre et de la médaille militaire, et la cicatrice qu'il portait au front, sous la mèche soigneusement rangée.

Alors, on ne s'étonnait plus d'apprendre que le baron des Essarts avait fait toute la campagne, en héros, mais que, par crainte de se salir les mains, il s'était engagé dans l'aviation. Vaillam-

ment, il avait combattu dans les airs, par horreur de la boue; le réservoir d'essence qui explosa un jour, en plein combat; ne lui fit pas abandonner la chasse au taube, et les deux avions pirouettèrent dans l'espace en même temps. Ce fut en touchant la terre, où par miracle il ne se brisa pas le corps, que le front du baron des Èssarts fut ouvert.

Jamais il ne parlait de la guerre, et quand on l'interrogeait, il levait sa main fine, baguée de ses armoiries, dans un geste de dégoût : « Oh ! ne parlons pas de cela. Il faisait si sale ! »

Chanteraine ne comprit pas, ce soir-là, pourquoi elle éprouva une impression de malaise dans le salon où mourait le crépuscule. La fenêtre ouverte laissait apercevoir un grand carré du ciel, et du jardin montait la senteur des roses qui s'effeuillaient. Le son d'un violon traversait l'espace et sa plainte douce aiguïsait les nerfs. Chanteraine, ce soir-là, détesta le baron des Èssarts.

Cette impression ne fut pas partagée par le capitaine. L'inconnu lui fut sympathique, et ce sentiment fut réciproque. Au dîner, le baron désigna le ruban rouge qui ornait le dolman du capitaine avec la croix de guerre et la médaille de Syrie :

— Vous avez là, capitaine, un bout de ruban que je n'ai pas pu conquérir. Ce sera le regret de ma vie.

La phrase était banale; pourtant, les traits de

Pierre se rembrunirent, un peu de pâleur même couvrit ses joues que sous la lumière rose personne ne remarqua.

— Avez-vous gagné cette décoration à la guerre ou vous a-t-elle été accordée d'office avec votre grade?

Pierre ne répondit pas tout de suite. On aurait cru qu'une raison l'empêchait de parler.

— Je l'ai eue à la guerre, dit-il enfin, en octobre 1917, avec ma blessure.

— Ah ! et comment l'avez-vous gagnée ? Cela m'intéresse, si vous saviez...

— On m'avait donné une mission périlleuse à remplir... c'est en me retrouvant sur un lit d'ambulance que je l'ai vue, épinglée à mes bandages.

Sa voix était si altérée que cette fois on s'en aperçut. Implacable, le baron continua :

— Saperlotte, ce doit être une belle histoire ! Racontez-la-nous. Moi, je n'ai connu la guerre que dans les airs.

— C'est une bien belle histoire, en effet, poursuivit Pierre, le regard perdu très loin sur le Parc qui s'endormait... oui, une belle histoire... Pardonnez-moi, Monsieur, elle me rappelle de si douloureux souvenirs que je me sens incapable de la raconter... je ne l'ai jamais dite à personne...

Des regards étonnés le dévisagèrent; son émotion était réelle; elle devait être profonde pour troubler un homme ayant donné tant de preuves

de courage. Par-dessus la table, le baron tendit la main au jeune homme :

— Pardonnez-moi mon indiscretion, capitaine; je ne voulais pas vous offenser.

Et personne ne parla plus jamais de la Légion d'honneur qu'avait gagnée sur le front, là-bas, dans une nuit d'horreur, Pierre de Bernis.

III

LE BARON DES ESSARTS

En pénétrant, quelques jours plus tard, dans la salle à manger, accompagnée du capitaine, Chanteraine éprouva un vif étonnement.

La pièce était à demi déserte, peu de convives avant encore répondu à l'appel de la cloche, et sur la table réservée à sa famille, dans l'embrasure d'une baie, une magnifique gerbe s'épanouissait sur son assiette.

— Qui donc m'envoie des fleurs? s'écria-t-elle, rieuse.

Et elle s'élança, d'un pas glissant, jusqu'à son couvert.

Les fleurs parfumées et fraîches dissimulaient une carte. La jeune fille la lut. Une stupeur la cloua sur place.

La carte de bristol portait ces mots :

*Le baron des ESSARTS
avec ses respectueux hommages.*

Dans sa surprise, elle leva les yeux sur le capitaine, resté discrètement en arrière, et lui tendit le carton glacé :

— Lisez, dit-elle.

Il obéit et un malaise s'empara de lui. Que signifiaient cette carte et ce cadeau ?

Sous le regard interrogateur et troublé qui se posa sur elle, Chantercène perdit contenance. Sans même respirer le parfum qui montait des fleurs blanches, elle posa la gerbe sur l'assiette de sa mère.

— C'est une erreur de domestique, affirmait-elle; le baron envoie ce bouquet à maman.

Mais, malgré son assurance, elle ne trouva rien à dire à Pierre qui la regardait toujours. Elle contempla le Parc qui flamboyait sous la lumière d'automne, un trouble demeurant au fond de ses prunelles grises. Le baron des Essarts... cette gerbe... et ses hommages répétés... Mais non, elle était folle... et elle se sentait mal à l'aise sous le regard de Pierre où elle lisait comme un reproche. S'imaginait-il qu'il y avait quelque chose de conclu entre elle et le baron ? Mais c'était fou, voyons !

M^{me} Saint-Roman entraît, avec le baron et les enfants. Tout de suite, un pli se creusa entre ses sourcils.

— Pourquoi a-t-on mis cette gerbe sur mon

assiette? interrogea-t-elle, cherchant un domestique sur qui rejeter la faute.

— C'est moi, mère; ces roses se trouvaient à ma place; j'ai cru à une méprise, et qu'elles vous étaient destinées...

— Mademoiselle, permettez-moi de vous faire remarquer que vous êtes dans l'erreur, intervint respectueusement le baron. J'ai donné l'ordre qu'on vous portât ces fleurs... Hier, j'ai acheté des jouets aux enfants, au Casino... Il m'était impossible de vous offrir un sucre d'orge...

Un peu pâle, Chantereine remercia, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Il y avait disproportion entre des tambourins et cette gerbe qui avait dû coûter très cher. Et surtout, les yeux de Pierre qui la poursuivaient étaient intolérables.

Elle eut hâte de voir le déjeuner fini; d'ailleurs, le baron ne s'occupait plus d'elle, continuant une conversation commencée avec Madame Saint-Roman. Quand le café fut servi, comme de coutume, sur la terrasse, elle se tourna vers Pierre en sortant du vestibule :

— Mon lieutenant, savez-vous pourquoi M. des Essarts m'a fait ce cadeau?

C'était à lui, instinctivement, qu'elle posait l'interrogation. C'était lui qu'elle faisait l'arbitre de la situation. Et Pierre se sentit soulagé d'une affreuse oppression. Il n'y avait rien de convenu entre sa petite amie et le baron, comme il l'avait cru d'abord.

— Mais il vous l'a dit, assura-t-il d'une voix raffermie; c'est un hommage délicat; rien de plus...

Rien de plus. Il ne pouvait rien y avoir de plus. Que Chanteraine s'éprit du baron, homme déjà mûr, si riche, si titré, si sympathique fût-il, Pierre riait maintenant de sa crainte secrète. Mais que le baron eût remarqué la grâce pure de la jeune fille, il n'y avait en somme là rien d'impossible. Les hommes se croient toujours jeunes, et peut-être espérait-il que son nom, sa fortune plaideraient en sa faveur.

Pierre serra les poings. Et il détesta le baron qui commettait l'impudence de lever les yeux sur Chanteraine.

M^{me} Saint-Roman ne la pousserait-elle pas à cette union? elle qui, mondaine, un peu frivole, ne voyait dans la vie que le rang à tenir et qui pliait sous les soucis matériels de chaque jour?

Alors, si, pressée par sa belle-mère, Chanteraine acceptait ce mariage?

Un voile passa devant les yeux de Pierre. Il reposa sur la table la tasse encore pleine. Alors, s'il ne se décidait pas à parler le premier, un autre allait-il la lui prendre?

L'angoisse lui serra le cœur. Son indécision, son attente indéfinie ne risquaient-elles pas de la lui faire perdre à jamais?

Un éclat de rire général le fit sursauter. Il se réveilla d'un affreux cauchemar.

— Capitaine, où êtes-vous donc? cria gaiement

ment M^{me} Saint-Roman. Voici trois fois qu'on vous parle et vous ne répondez pas !

— Madame, je vous demande pardon...

— Nous projetions pour demain l'excursion à la Grande Chartreuse. Demain vous convient-il ?

— Je suis à vos ordres, Madame.

— Nous allons alors retenir nos places dans le car. J'emmènerai les enfants, ne pouvant les laisser seuls toute une journée à l'hôtel, cette promenade ne les fatiguera pas, je pense. On ne peut partir d'ici sans avoir vu cette merveille, puisque, hélas ! il faut partir bientôt !

Descendant des cimes, une buée rose baignait le Parc. Déjà, l'été s'achevait et l'automne allumait dans le feuillage des étoiles d'or.

— J'ai des lettres à écrire, dit M^{me} Saint-Roman, je descendrai vers quatre heures pour la promenade en voiture qui a été décidée.

Elle se leva, d'un mouvement souple; personne ne remarqua le regard dont le baron la suivit.

Pierre prit congé à son tour, prétextant, lui aussi, une correspondance en retard; dans l'escalier, au lieu de s'arrêter au premier, il monta au second. Il frappa à la porte du salon de M^{me} Saint-Roman. Celle-ci fut surprise de l'altération de ses traits.

— Madame, dit-il, je désirerais avoir un entretien avec vous. Voudriez-vous me faire savoir à quel moment il vous conviendrait de me recevoir ?

— Mais tout de suite, capitaine. Ma correspondance peut attendre. Je vous écoute.

Elle palpitait d'une joie secrète qu'elle ne pouvait plus contenir.

Sans préambule, en soldat habitué à aller droit au but, Pierre expliqua, la voix rauque tout à coup :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de Chantereine.

Il se tut, incapable d'en dire plus. N'arrivait-il pas trop tard?

D'un bond, M^{me} Saint-Roman fut debout, lui étreignit les mains :

— Ah ! mon cher ami, les formules entre nous, n'est-ce pas, sont inutiles. Vous me comblez de joie ! Il me semblait bien, en effet, que vous étiez attiré vers Chantereine. Mais je ne distinguais pas si ce n'était là qu'une amitié, reste de l'affection de jadis, ou alors un sentiment nouveau. Vous savez, n'est-ce pas, que je serai la plus heureuse des mères en remettant ma fille entre vos mains. Mais vous savez aussi que Chantereine n'a pas de fortune?

Pierre eut un geste qui rejetait bien loin ces considérations mesquines.

— Le seul obstacle viendrait de là. Puisque vous êtes assez généreux pour passer outre, capitaine, je considérerai ma tâche de mère bien couronnée en vous donnant Chantereine.

Une joie profonde vibrait en elle. Ce n'était peut-être, après tout, que la certitude de rendre

sa fille heureuse... L'officier reprit, avec un peu d'effort :

— Il reste à savoir, Madame, si Chanteraine répond à mes sentiments...

Un cri d'étonnement l'interrompit :

— Chanteraine? Vous en doutez?

— M'aime-t-elle, Madame? Ou, ainsi que vous venez de le dire, ne serait-ce qu'un reste de vague affection?

— Vous êtes bien modeste, mon cher ami. Elle donne encore le nom d'amitié, d'affection, au sentiment qu'elle vous porte. Mais comptez sur moi pour la faire lire dans son propre cœur! Elle est si jeune, encore, malgré ses vingt-deux ans, et si candide... Vous ne pourrez trouver meilleur avocat que moi pour défendre votre bonheur.

— C'est que, Madame, j'ai cru comprendre... à certaines paroles de ma petite amie... qu'elle avait déjà été fiancée...

— Oui, oui, une vieille histoire! Il y a trois ans... C'était tout de suite après la guerre... et c'était le premier jeune homme qui la demandait... Oh! il était sincère et s'est fort bien conduit! Mais il y a des obligations dans la vie qui sont plus fortes que votre volonté. Chanteraine a eu beaucoup de chagrin, mais elle a été assez raisonnable pour se dominer et ne conserver aucun espoir. Tenez, elle me le disait, l'autre jour, précisément quelques minutes avant que vous n'arriviez. Peut-être ce jeune homme,

maintenant, et je le souhaite de tout cœur, a-t-il fait sa vie... On ne peut vivre de regrets éternels.

« S'il s'agissait d'un autre que vous qui la demandât aujourd'hui, peut-être aurait-elle un regard vers le passé. Mais comment hésiterait-elle, quand c'est vous? Le grand frère, l'ami, ce sont des mots de gamine. Elle sait à son âge qu'il ne peut y avoir de camaraderie entre jeunes gens et jeunes filles, et que, dès qu'un sentiment naît en eux, c'est l'amour.

— Alors, Madame, consentiriez-vous à lui parler?... le plus vite possible?

M^{me} Saint-Roman eut un fin sourire :

— Vous êtes Régence, capitaine. Ne préférez-vous pas le lui dire vous-même?

Une rougeur brûla les joues bronzées de Pierre :

— Madame... est-ce à moi de vous proposer cette incorrection?

— Avec mon consentement, ce ne sera plus incorrect, parfait chevalier. Je suis certaine que mieux que moi encore vous trouverez les arguments pour plaider votre cause... qui est déjà gagnée.

Elle lui tendit la main :

— Maintenant, je vous rends votre liberté. Laissez-moi écrire mes lettres afin d'être prête pour la promenade de tout à l'heure, et vous, allez retrouver l'élue de votre cœur.

Pierre descendit l'escalier, ébloui. Son bon-

heur lui montait à la tête, l'étouffait. Il aimait Chantereine. Et les troubles, les craintes qui passaient depuis quelques jours, surtout depuis le déjeuner, comme des papillons noirs, s'évanouissaient en fumée. M^{me} Saint-Roman consentait... et elle lui donnait l'espérance que Chantereine l'aimait...

La liqueur enivrante lui coulait dans le cœur, lui donnait le vertige. Après s'être tu si longtemps, le désir de parler le saisissait; la fièvre faisait battre le sang dans ses artères.

Mais, de la journée, il ne put se trouver seul un moment avec Chantereine. La jeune fille devisait avec des dames, faisait une partie de tennis. La voiture fut annoncée pour la promenade projetée. Au premier regard, M^{me} Saint-Roman comprit que Pierre n'avait pas parlé. Ils montèrent dans la victoria qui devait les emmener, au déclin du jour, dans les environs d'Aix.

Dans les champs, les hommes, au retour des travaux, se lavaient aux fontaines. Ainsi en chemise, la peau bronzée, ils ressemblaient à des athlètes, et leur air digne les aurait fait prendre pour de grands seigneurs en vacances. Et ces hommes se détachant dans la lumière rouge semblaient des marbres grecs.

La route sinueuse montait le long de la montagne. On fut au-dessous des arbres, puis on en atteignit le faite; on dépassa leurs cimes. En bas, la plaine s'étendait, unie et plate comme un billard. Les villages dispersés semblaient des

jonets d'enfant, les arbres des allumettes posées droites sur une carte coloriée. Le tout avait la précision, la netteté et l'insensibilité d'un plan en relief.

Pierre ne voyait rien, entendait à peine ce qui se disait autour de lui, et cependant la douceur du soir le pénétrait. La dernière lueur rose caressait le visage de Chanteraine enfoui dans le grand chapeau de tulle. Il n'en pouvait détacher ses yeux, et elle ne s'offusquait pas de cette insistance. De temps en temps, elle lui souriait, entr'ouvrant ses lèvres que la brise humectait, et elle se taisait, oppressée, elle aussi, jusqu'à l'angoisse, par la splendeur du soir.

Le ciel prenait des reflets violacés, revêtant dans le fond la belle couleur bleu opaque des lointains montagnoux. Les nuages, comme de la ouate, encadraient les sommets. Le soleil coulait sur les pics ses derniers rayons d'or. L'air s'imprégnait des senteurs agrestes, de l'odeur forte de la menthe et du thym, de celle plus vivifiante des pins.

La route tournait sans cesse sur elle-même. En descendant des pâturages, les clochettes des troupeaux tintaient dans l'air tiède. La route, se cassant brutalement entre un mont et le ravin, permit d'apercevoir la vallée verdoyante. L'Allevard fermait l'horizon, et des feuilles, déjà touchées par l'automne, jetaient comme des louis d'or dans l'immensité. Les plaines s'étendaient, paresseuses, comme lassées de la chaleur du jour.

Sur les flancs des coteaux, les prairies et les champs semblaient de grands tapis multicolores étendus au soleil. Les maisons aux toits rouges, dominées par l'église, juchée elle-même sur un piédestal de pierre, semblaient s'être frileusement rapprochées pour la nuit. En bas, c'était le lac, clair comme du cristal, limpide comme la vérité, une langue de sable formant plage, une maison à tourelle sur la rive, des ruines sur une colline, les Alpes à l'arrière-plan, et sous le ciel bleu des élévations mauves.

Sur la route silencieuse, troublée seulement par le grincement des roues et les voix des bergers, on percevait le gazouillis d'un ruisseau sous les feuilles. L'eau était transparente et coulait entre deux prés fleuris. Un pont de bois rejoignait les rives. Un arbre sur un bord balançait ses fleurs rousses. La montagne derrière la brume ne se distinguait plus. Les routes entre les gorges s'allongeaient à perte de vue, blanches, comme passées à la chaux.

Quand la voiture revint par la Route des Echelles, la nuit venait; elle n'était pas encore. Le brouillard de septembre montait des plaines humides. Il s'étirait en nappes fluides, et la route paraissait entourée de lacs limpides. La forêt baignait dans un nuage. L'odeur de la résine se mêlait à celle des feuilles mortes, un peu âcre. Dans cette immensité ouatée, dont les contours se perdaient à l'infini, on se serait cru dans une terre nouvelle, sur la mer, ou en plein ciel.

En descendant de voiture devant le perron de l'hôtel, Pierre pensa :

« Je parlerai demain. »

IV

L'INFIDÈLE

L'autocar s'arrêta un instant, comme pour reprendre haleine. Les voyageurs, un peu angoissés, se taisaient. La route, tordue comme un serpent, surplombait maintenant le Gouffre Saint-Bruno. Le torrent bouillonnant s'étranglait entre les pierres, jetant sur les herbes des topazes et de l'ambre, et les eaux roulaient des arcs-en-ciel.

La lumière pénétrait, tamisée par les arbres touffus. L'eau, l'ombre, les forêts d'alentour entretenaient une fraîcheur délicieuse. Les montagnes écrasantes dressaient leurs murs droits et arides, où des blocs de pierre s'accrochaient, en équilibre, au-dessus du Gouffre.

Au milieu, l'effrayant sentier des Sangles, étroit comme un lacet, dominait le vide, où un faux pas, une distraction, pouvait envoyer rouler les excursionnistes intrépides ne craignant pas de s'y aventurer.

L'autocar reprit sa marche haletante. Le moteur déversait des torrents de fumée. Le guide signala, au passage, le pic de l'Œillette, où brille, sur ses flancs desséchés, une croix posée par les Chartreux — prodige d'équilibre — au bord même du ravin.

Pierre ne dissimulait pas son émotion à se retrouver dans les lieux où il n'était pas revenu depuis sa visite en uniforme tout neuf de sous-lieutenant.

Sur la route qui s'élargit soudain, en un vaste carrefour, des murs apparurent. C'était l'entrée de la Chartreuse.

Alors, à la suite du guide, la foule descendue des autos pénétra dans la grande cour carrée où s'élèvent, tout autour, les bâtiments neufs, remplaçant l'ancien couvent, brûlé et rebâti plusieurs fois, et formé primitivement de cabanes de bois échelonnées sur les pentes abruptes du Grand Som.

Il règne à présent dans le cloître, — le plus grand du monde, — dans la bibliothèque, le réfectoire, les quarante-deux chapelles, une perpétuelle solitude. Il semble que chaque cellule renferme un mort; que les habitants attendent la fin du monde dans un sommeil que personne n'ose troubler.

C'est une léthargie universelle sur ce coin de terre ensoleillé.

On cherche, malgré soi, sous les cloîtres, l'ombre grise d'une robe, et l'on croit toujours

entendre, au travers des cloisons, une sonnette grêle annonçant l'office.

Par les fenêtres des cellules où sont restés les lits étroits et les instruments de travail, on plonge sur le Grand Som, et le silence du cloître répond au silence éternel de la montagne.

Le cimetière conserve les corps des moines, sous une croix noire sans nom.

C'est la mort dans la mort.

L'esprit doit faire un effort pour admettre qu'on ne visite pas un couvent historique, ruine du Moyen Age, et qu'il y a quelques années encore, des hommes vivaient sur cette terre, ignorant du monde ses jouissances et ses luttes, les hommes ayant renoncé, pour la plupart, aux avantages de la fortune et du nom et consacré leur vie à la culture d'un sol sauvage, à l'éducation d'enfants infirmes recueillis dans la Chartreuse de Curières, au-dessous du Sentier des Sangles, et soignant les malades dans l'hôpital bâti par eux, à Saint-Laurent-du-Pont, au fond de la vallée.

Un peu de l'âme des moines est resté suspendu aux murs couverts de sentences, et leur foi triomphante, qui a vaincu l'orgueil et la soif de l'or, descend sur les visiteurs, car, en sortant de cette enceinte, on se sent apaisé et meilleur.

La foule se retrouva dehors. Le soleil brûlant tombait, droit, sur l'immense cour d'honneur, et les excursionnistes remontèrent en voiture.

Quelques-unes, à circuit limité, descendaient directement sur Saint-Laurent-du-Pont; les autres, venues de Bourg-d'Oisans et d'Aix, faisaient un détour par le village de Saint-Pierre-de-Chartreuse, à mi-côte. Les autocars se mirent en file, soigneusement distants les uns des autres, et longeant la droite, afin de laisser la place libre aux fardiens qu'on rencontrerait en chemin.

Assise en face du capitaine, les joues fouettées par le vent frais de la montagne, Chante-reine lui souriait avec confiance, et Pierre se répétait son serment de la veille : « Je lui parlerai tout à l'heure ».

Le lieu même était propice à un aveu d'amour. La nature s'harmonisait avec les pensées intimes; on se sentait heureux, ardent à vivre, sous l'angoisse qui vous serrait un peu le cœur au cours de cette descente périlleuse, entre le mur blanc de la montagne qui se hérissait sur l'étroit lacet et le ravin au fond duquel le torrent grondait.

Au delà du Pont, la route changea d'aspect. Ce n'était plus la désolation, l'aridité, mais une fraîche campagne, verte et féconde comme une plaine normande, et la route descendait facile, bien taillée, entre des monts verdoyants. On apercevait au loin de gais villages aux toits rouges, le clocher de l'église Saint-Hugues, et les pics étaient moins effrayants, coulés dans la lumière d'or, escaladés par les forêts de pins.

Le village de Saint-Pierre apparut derrière un rideau d'arbres qui tomba comme une toile devant un décor.

L'autocar s'arrêta devant l'*Hôtel de la Chaireuse* pour permettre aux excursionnistes de prendre une collation. Des femmes dans le jardin étaient allongées sur des chaises longues. Il était cinq heures, et le soleil tombait, derrière le sentier des Sangles, couvrant déjà d'ombre le massif où s'élevait le couvent.

La terrasse de l'hôtel, devant la route, était encore baignée de lumière; on disposa des tables à l'angle de la façade, et les serveurs apportèrent des boissons et des glaces.

Une âpre jouissance, faite de sécurité et de bonheur de vivre, détendait les corps dans la joie du repos. La halte était délicieuse, au centre de ce village perdu dans la montagne, qui gardait toute la grâce charmeuse de la campagne paisible. Les toits rouges luisaient sous le ciel s'empourprant au couchant. Et Pierre, pris à la gorge d'une émotion qui le faisait frémir, se leva de sa chaise :

— Chanteraine, dit-il, venez-vous sur la terrasse?

M^{me} Saint-Roman baissa les yeux pour dissimuler l'éclat qui y parut, et personne ne songea à s'étonner. On était si habitué à voir ensemble le capitaine et la jeune fille que tout le monde, peut-être, les supposait fiancés.

Le baron des Essarts suivit du regard la sil-

houette des deux jeunes gens, jusque derrière un buisson de dahlias.

Pierre et son amie s'accoudèrent au parapet. Ils étaient seuls. Le soleil les enveloppait d'une gloire et faisait ruisseler sur eux ses flots de pourpre. La route, en bas, montait vers Saint-Hugues, montait encore, plus haut, jusqu'au col de Porte; au delà, c'était Grenoble, invisible derrière la muraille neigeuse, et le pic de la Chamècheaude, déjà couvert d'ombre à moitié, tendait son pic effilé dans le ciel, comme un doigt levé.

— Chantereine, murmura Pierre, c'est bien beau, n'est-ce pas?

Elle acquiesça de la tête, sans parler. Son regard se perdait sur les monts écrasants de splendeur, terrifiants dans leur immobilité. On aurait dit qu'ils séparaient du vide, que, derrière, la terre était brisée.

Pierre, la voix étouffée par les battements de son cœur, sentant le moment venu de fixer sa destinée, dit d'un ton si bas que la jeune fille, étonnée, leva les yeux :

— Chantereine, j'aurais quelque chose à vous dire...

Son accent, son trouble l'effrayèrent un peu :

— Comme vous êtes cérémonieux, mon lieutenant; qu'y a-t-il de si grave?

Elle prenait un ton léger pour dissiper la peur qui se glissait en elle, et elle écouta la suite venir.

— Chanteraine, murmura Pierre, ne vous doutez-vous pas de ce que je veux vous dire ?

Elle secoua la tête, et ses cheveux volèrent sous le grand chapeau :

— Non, dit-elle, pas du tout.

Il se tut. Était-il possible qu'elle ne s'en doutât pas ? qu'elle n'eût pas conscience de l'amour fervent dont elle était l'objet ? Et, pour trouver les mots qu'il fallait dire, il garda le silence, un moment.

Au sommet de la route, quelques personnes parurent dans le soleil. Toute la lueur rouge les enveloppa. Près de Chanteraine et de Pierre appuyés à la balustrade, un homme à la barbe noire parut :

— Regarde, Annette, les voilà, dit-il à quelqu'un d'invisible, dissimulé sous des clématites.

Pierre, avant de parler, voulut attendre que cet homme se fût éloigné. Et, par contenance, il regarda, sur la route, le groupe descendant vers l'hôtel.

Les silhouettes se détachaient, sans ombre, dans les rayons ardents. Une jeune fille, au turban fauve enserrant les cheveux, s'appuyait familièrement au bras d'un jeune homme et parlait avec des éclats de rire hardis. Les suivant, venaient une dame et un monsieur. Et ce groupe de promeneurs donnait l'apparence de fiancés bénévolement suivis des parents consentants.

Pierre fixa le couple d'un regard durci, une

Jalousie stupide lui étreignant le cœur. Il en voulut à ce jeune homme heureux qui avait le droit d'avoir à ses côtés la femme aimée.

Chanteraine les regardait aussi, et son visage avait un peu pâli. Et, à mesure que le groupe s'avavançait, elle se penchait plus avant sur le parapet.

A la hauteur de l'hôtel, le jeune homme, sur la route, leva la tête. Et Pierre, stupéfait, n'eut que le temps d'ouvrir les bras pour recevoir Chanteraine qui défaillait.

Un tumulte suivit. Le jeune homme qui marchait s'arrêta, comme si une main invisible l'eût fixé au sol. Le monsieur à la barbe brune, qui sous les clématites avait paru un instant auparavant, se précipita pour aider le capitaine à porter la jeune fille. Chanteraine, évanouie, fut étendue sur un canapé de rotin; M^{mo} Saint-Roman et tous les excursionnistes accoururent.

— Qu'y a-t-il eu? Que s'est-il passé? questionna, angoissée, M^{mo} Saint-Roman en baillant d'eau de Cologne le front de sa fille.

— Je ne sais pas, bégaya Pierre, je ne sais pas...

Sa pâleur était telle qu'on crut que, lui aussi, allait se trouver mal. On assurait :

— C'est la chaleur... la fatigue de l'excursion... elle a pris froid...

Chacun donnait son avis, assuré qu'il était le véritable. Le soleil disparut, d'un coup, et alors subitement la température fraîchit.

— Il faut la transporter à l'intérieur, dit M^{me} Saint-Roman, elle va avoir froid.

Comme on la relevait, elle ouvrit les yeux, promena un regard étonné autour d'elle, puis tout de suite porta les mains à sa poitrine, comme si elle étouffait.

— Qu'y a-t-il eu ? interrogea anxieusement sa belle-mère. Chantereine, te sens-tu plus mal ?

Elle fit signe que non de la tête, mais des larmes brillèrent dans ses prunelles. Elle ferma ses paupières, dont les cils battirent.

— Ce n'est rien, dit-elle en s'efforçant de sourire, c'est la fatigue, la chaleur...

Êt, se suspendant aux mains de M^{me} Saint-Roman, elle murmura, dans un souffle :

— Mère, emmenez-moi.

Il était temps, d'ailleurs. L'incident avait retardé le départ ; le vent fraîchissait, l'ombre montait de la vallée. Il fallait se hâter de rattraper le temps perdu pour rentrer à Aix avant la nuit complète.

Chantereine se mit debout.

— Appuyez-vous sur moi, commanda Pierre.

Elle le remercia d'un faible sourire, et ce fut soutenue par lui qu'elle se dirigea vers la voiture. Son regard éperdu, que Pierre remarqua, fit le tour du jardin. Mais le jeune homme, la jeune fille demeurèrent invisibles. Il ne restait sur la terrasse que l'homme qui avait dit : « Annette, les voilà, » et peut-être celle à qui

il s'était adressé : Annette, une jeune femme à la mine effacée, assez terne, mais dont le regard sympathique s'attardait sur Chantereine.

L'autocar repartit, les voyageurs se serrèrent pour permettre à la malade de s'étendre à l'aise sur les coussins. M^{me} Saint-Roman soutenait la tête qui s'abandonnait sur son épaule dans un mouvement d'infinie lassitude, et les petits, effrayés, contemplaient leur grande sœur avec la crainte qu'éprouvent les enfants devant un mal ou une souffrance.

Pierre prévint le mouvement du baron des Essarts, et ce fut lui qui couvrit la jeune fille de la couverture prêtée par le conducteur, dont il se priva pour le retour malgré le vent qui le frappait de face, sur le siège. Chantereine parut s'endormir.

Pierre la dévorait du regard, une douleur aiguë en lui, enfoncée dans sa chair, comme un dard. Il avait tout compris. C'était l'ancien fiancé de Chantereine, qui venait d'apparaître là, sous ses yeux, soutenant la marche d'une autre... Une autre... Pierre l'avait examinée, tandis que Chantereine n'avait eu d'attention que pour lui... Une autre... et si différente de Chantereine, à en juger par son turban fauve et son rire insolent... Ah ! était-il possible qu'on eût oublié la délicate fleur qu'était Chantereine, au parfum si pénétrant, pour une écervelée, comme l'annonçaient la toilette tapageuse et la voix sans retenue ?

C'était la souffrance qui avait fait défaillir Chanteraine. La jalousie de se voir remplacée? La douleur de n'être plus aimée?

Restait-il encore une parcelle d'affection pour le fiancé qui se révélait infidèle dans le cœur de la jeune fille qui depuis trois ans n'avait pas publié?

Et voici que Pierre souffrit de la souffrance de Chanteraine au point d'en oublier la sienne propre. Ah! que lui importait tout à coup que Chanteraine eût déjà été aimée, et qu'elle eût aimé un autre? Ah! que lui importait même qu'elle l'aimât, lui? Une tendresse infinie le soulevait, lui donnait le désir de la bercer dans ses bras, de la réconforter par des paroles douces. Il se sentait assez sûr de son amour pour la conquérir, un jour, dans l'avenir, même si, présentement, elle ne répondait pas au sentiment qu'elle avait inspiré...

La nuit venait. La clarté de la lune tombait sur les arbres, les rendant d'argent, sur les sentiers qu'elle remplissait de lumière pâle, dans la vallée d'où montait une brume diamantée. Les feuilles rousses, qu'avait détachées dans la journée le vent venu des horizons lointains, formaient un vaste tapis qui renvoyait des lueurs. Les cimes des arbres étaient seules éclairées, les troncs plongeaient dans les ténèbres, au sein des lianes et des fougères mordorées qui se roulaient au bas de l'écorce.

Parfois, quand une brise fraîche, la brise des

soirs d'automne, s'élevait tout à coup en agitant les fleurs, il semblait, du haut du ciel, du haut des faîtes, pleuvoir de la lumière. La lune au fond du ciel était ronde, blanche, poétiquement douce. Elle montait sur les collines, frôlant les pins, par-dessus les bois. Tout était clair. Mais la clarté qui inondait les feuilles, qui débordait des fourrés, transformant les routes en longs rubans d'argent, était plus mélancolique, plus suave, surtout plus mystérieuse, que celle qui plonge dans les ravins lors des éclatants après-midi d'été. Et Pierre pensa que la lune d'automne a une mélancolie et un charme que n'ont pas les autres lunes, peut-être parce qu'elle annonce la fin des derniers beaux jours, et qu'elle rappelle qu'il faut se hâter de jouir des heures heureuses, et que toutes les choses ne vous semblent si belles que parce qu'elles vont vous quitter.

V

LE SECRET DE MADAME SAINT-ROMAN

— Tenez, capitaine, je vous la confie. Vous arrivez juste. Votre présence la distraira pendant mon absence.

M^{me} Saint-Roman serra la main de l'officier qui arrivait, conservant sur sa physionomie le reflet de l'émotion de la veille. Dans le bosquet, Chanteraine était assise dans un fauteuil, un peu pâle, mais souriante.

— Je vous la confie, répéta M^{me} Saint-Roman, avec un regard significatif. Ces petites filles nerveuses donnent bien des tourments aux mères. Heureusement qu'il y a des amis pour faciliter leur tâche.

Anxieux plus encore que la veille, Pierre s'assit près de la jeune fille :

— Ma petite Chanteraine, comment allez-vous ce matin ?

— Mieux, je vous remercie. J'ai été ridicule de causer tant d'émoi. Depuis ce matin, tout le monde vient aux nouvelles. N'est-ce pas stupide de se donner ainsi en spectacle ?

L'angoisse de Pierre s'accentua. Pour la première fois, elle ne lui avouait pas tout, réservait un secret. Alors, il résolut de brusquer.

— Chanteraine, reprit-il, nous reparlerons tout à l'heure de l'incident d'hier... Si, nous en reparlerons, c'est nécessaire... Mais lorsque je vous aurai dit ce que je voulais vous dire hier, quand vous vous êtes trouvée mal...

Elle eut un froncement de sourcils, comme si elle cherchait dans sa mémoire :

— Ce que vous vouliez me dire ? Quoi donc ?

Elle ne se souvenait plus. Pierre en avait

déjà le pressentiment. Non, elle ne l'aimait pas. Elle en aimait un autre. Eh bien ! il lutterait pour conquérir son amour.

— Vous ne vous rappelez plus ? Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui.

Il s'arrêta, la gorge sèche, cherchant ses mots, les arguments les plus décisifs et les plus convaincants. Il y eut un silence, et soudain, avec son instinct de femme, Chantereine comprit. Un voile passa devant ses yeux, et pour prévenir Pierre, l'empêcher de prononcer des paroles qui mettraient un abîme entre eux, elle se raidit, de toute sa volonté, pour dire d'un ton enjoué :

— Vous* ferais-je peur, mon lieutenant ? N'êtes-vous pas mon ami, mon frère ?

D'un mot, elle dictait les rôles, précisait la conduite à tenir.

— Non, dit Pierre fermement et maître de lui, l'instant du combat venu, non, je ne vous aime plus comme un ami... Je vous aime autrement, parce que vous êtes entrée tout entière dans ma vie, et que la vie à présent je ne la conçois plus sans vous...

Il la vit redressée, rejetant les coussins, les yeux agrandis, les lèvres frémissantes.

— Chantereine, implora-t-il, suppliant et humble, voulez-vous devenir ma femme ?

Elle se couvrit le visage de ses mains, et au travers des doigts voici que des larmes perlèrent :

— Oh ! mon lieutenant, gémit-elle, pourquoi me faites-vous tant de mal ?

C'était bien là l'illogisme féminin. Elle faisait souffrir, et elle se plaignait qu'on lui fit de la peine. Mais Pierre ne souffrit pas. Il savait que cela devait être.

Lentement, avec une grande douceur, il abaissa les mains qui découvrirent le visage pâli baigné de pleurs ; et les mains frémissantes, qui palpitaient comme un oiseau captif, il les enferma dans les siennes.

— Ma petite Chanteraine, nous serons sincères, n'est-ce pas, vis-à-vis l'un de l'autre. Un jour, vous m'avez dit que vous avez été fiancée... et puis, vous n'avez pas achevé la confidence. J'ai cru que cet amour, il était sorti de votre cœur... et hier, j'ai compris que je m'étais trompé...

Ses yeux gris se levèrent dans une expression d'effroi.

— Hier ? Comment avez-vous su ?

— Comme si c'eût été difficile ! Un jeune homme qui vous trouble au point de vous faire défaillir... un jeune homme qui...

Elle rejeta sa tête sur les coussins, les yeux fermés comme pour effacer la vision atroce.

— Comment n'aurais-je pas compris qu'il s'agissait de votre fiancé, parti il y a trois ans ?

« Ma petite enfant, nous avons pu constater qu'il avait mis du temps à vous oublier... mais que cela était...

« Chanteraine, ne voulez-vous pas devenir pour moi celle que nulle autre ne remplacera, ne voulez-vous pas devenir tout mon univers? »

Il se tut devant sa pâleur qui augmentait. Était-elle encore trop faible pour recevoir un aveu d'amour?

— Je ne vous demande pas de m'aimer, voyez-vous, reprit-il au bout d'un moment de silence. Je désire seulement endormir votre souffrance, la permission, le droit, de vous aider à la guérir... et alors, dans un temps indéterminé, et dans longtemps peut-être, car je suis prêt à toutes les attentes, alors vous me donneriez cette affection à laquelle j'attache un si grand prix, que rien ne pourra suppléer...

La tête penchée, elle écoutait les mots doux comme un breuvage enivrant. Une lutte sourdait en elle; on le devinait à sa bouche contractée, à ses cils palpitants.

Pierre serra plus fort les mains qui se glissaient dans les siennes.

— Dites, Chanteraine, voulez-vous?

A cette sommation ultime, un frémissement parcourut tout son être; les mots passèrent entre ses dents serrées :

— Mon lieutenant, je ne peux pas, je ne peux pas...

— N'avez-vous donc pour moi aucune affection?

— Oh ! si, assura-t-elle — et, à son insu, ses doigts se joignirent dans ceux qui les retenaient,

— si... j'ai pour vous une affection très grande, comme pour un frère, un ami... Mais je ne vous ai toujours considéré que comme cela... jamais je n'avais imaginé qu'il pût y avoir autre chose entre nous...

« Ah ! ajouta-t-elle, cruellement inconsciente, s'il n'y avait pas eu... l'autre... c'est vous que j'aurais aimé... Maintenant il est trop tard !

— Non, il n'est pas trop tard, affirma Pierre, son être soulevé par un suprême espoir ; il n'est pas trop tard. Je ne vous demande que de me conserver votre affection d'amie et le droit, moi, de compenser toute la souffrance qu'un autre vous a causée.

— Il ne m'a pas causé de souffrance, riposta Chanteraine, prête à la défense et retrouvant son énergie pour disculper son fiancé, ce sont les circonstances qui nous ont séparés. Si ces circonstances ont varié, s'il lui est permis de se faire une vie heureuse, il est dans son droit... puisque je lui ai rendu sa parole. Mais il n'en est pas de même pour moi qui ai juré de demeurer fidèle à son souvenir... toute la vie... et qui ne peux en aimer un autre puisque tout mon cœur est à lui !

— Je ne vous le demande pas tout de suite, votre cœur... Je vous demande seulement le droit de le guérir.

Orgueilleusement, elle secoua le front :

— Je ne veux pas être guérie. Je ne veux pas être heureuse avec un autre.

D'un geste dont il ne fut pas le maître, il attira sur son épaule la petite tête pâlie :

— Alors, pour vous complaire, je vous rendrai très malheureuse, Chantereine.

« Que vous ai-je fait pour que vous soyez si méchante avec moi ? Est-ce de ma faute, dites, si je n'ai pas eu, dans ma vie, d'autres affections qui ont prévalu la vôtre ? Si je vous suis toujours demeuré fidèle ? si je n'ai jamais aimé d'autre femme que vous ? Est-ce de ma faute, si, toute petite, vous avez été si gentille avec moi, si affectueuse, et si je vous ai retrouvée, cinq ans plus tard, ayant vécu de votre souvenir et retrouvant l'émotion d'autrefois ?

« Chantereine, est-ce de ma faute, dites, si je vous aime ? ou n'est-ce pas plutôt de la vôtre ? »

Elle tenta de se défendre :

— Je n'ai rien fait pour cela.

— Et c'est pour cette raison que vous m'avez à tout jamais conquis. C'est parce que vous êtes demeurée, telle que vous êtes, sans artifice et sans coquetterie... Je vous aime parce que vous êtes vous...

Consciente soudain de leur attitude, elle releva la tête et ses mains s'échappèrent de l'étreinte qui les enserrait :

— Alors, dit-elle, dans un suprême argument, vous accepteriez que je vous épouse sans vous aimer, par pitié ?

Un frémissement passa sur le visage de Pierre,

il hésita avant de répondre, interrogeant son cœur; puis son amour vainqueur emporta son orgueil dans un tourbillon.

— Oui, dit-il, j'accepterais.

Désarmée par cette générosité, elle dit au travers des larmes qui lui serrèrent la gorge :

— Ah ! oui, cela est vrai, vous m'aimez bien...

Ils se turent, chacun redoutant les paroles que l'autre allait prononcer. Le couic-couic des oiseaux moqueurs continua dans les feuillages, comme un persiflage.

Chanteraine se leva :

— Mon lieutenant, laissez-moi m'en aller. J'ai besoin de solitude... J'étais si loin de m'attendre à... ce que vous venez de me dire...

— Chanteraine, me donnez-vous une parole d'espoir ?

Elle évita son regard implorant :

— Je ne peux pas... Je ne sais pas...

Un moment, elle fut immobile à l'entrée de la tonnelle dont les branchages souples l'auréolaient. Puis brusquement elle s'enfuit, en courant.

Ce ne fut que sur le perron qu'elle s'arrêta, pour respirer. Tout tournait autour d'elle, et les arbres lui donnaient l'impression de danser une fantastique ronde. Elle sentit le vertige lui monter à la tête, et toute sa volonté s'arc-bouta, pour ne pas défaillir à nouveau. Elle évoqua

une autre scène d'amour, vieille de trois ans, mais elle ne retrouvait plus, ce matin, le trouble terrible et délicieux qui l'avait fait frissonner, ce soir-là...

Des personnes de l'hôtel, en passant près d'elle, s'informèrent de sa santé, la voyant encore si pâle et si troublée. Pour fuir toute curiosité, si sympathique fût-elle, elle gravit d'un bond l'escalier.

Comme un bolide, elle fit irruption dans la chambre de M^{me} Saint-Roman, qui ne put réprimer une exclamation d'effroi devant son visage défait.

La jeune fille s'écroula dans un fauteuil, et, incapable de se contenir plus longtemps, éclata en sanglots.

Réellement effrayée, M^{me} Saint-Roman se précipita vers sa fille :

— Oh ! mère ! gémit Chantereine, si vous saviez ce qui arrive !

Redoutant un malheur, ou une maladie terrible dont l'évanouissement de la veille aurait été le signe avertisseur, M^{me} Saint-Roman prit Chantereine dans ses bras et anxieusement l'interrogea.

Chantereine avoua dans un souffle :

— Le capitaine de Bernis m'a demandée en mariage.

M^{me} Saint-Roman sentit la respiration lui manquer. Chantereine avait dit : « le capitaine ». Ce n'était plus l'appellation familière : « mon

lieutenant ». Elle remarqua la nuance. Le malheur redouté était une réalité.

— Il t'a demandée en mariage? Et c'est cela qui te met dans un pareil état? Mais je le savais. Il m'avait dit qu'il souhaitait t'épouser... et c'est avec mon consentement qu'il t'a parlé...

Chanteraine fixa sur sa belle-mère des yeux si douloureusement étonnés qu'un froid intérieur glaça M^{me} Saint-Roman :

— Mère, vous le saviez? Et vous l'avez encouragé? Vous savez pourtant que je ne veux pas me marier !

Puisque la jeune fille n'était pas souffrante, M^{me} Saint-Roman perdit sa douceur. Elle répliqua d'un ton sec, un peu énervé :

— Tu sais que je n'ai jamais cru à tes enfantillages. Il y a trois ans, quand tu as tenu un semblable langage, je ne t'ai pas contredite. C'était logique. A cette époque, je puis bien te l'avouer maintenant, j'ai admiré ton courage. Tu as fait preuve d'une force d'âme que n'ont pas généralement, en ces circonstances, des jeunes filles aussi jeunes.

« Mais je ne peux admettre, aujourd'hui, qu'à vingt-deux ans, tu sois si déraisonnable.

« Le capitaine de Bernis t'a demandée en mariage. Il t'aime, je le sais, et tu l'épouseras. »

Le ton de commandement fit regimber Chanteraine :

— Non, dit-elle, je ne l'épouserai pas.

— Comment, tu ne l'épouseras pas? Et quelle raison donnes-tu à ce pauvre garçon?

— Que je ne l'aimerai jamais... parce que j'en aime un autre.

Les yeux noirs de M^{me} Saint-Roman lancèrent un éclair, qu'elle éteignit assez vite :

— Je pourrais, ma chère enfant, t'objecter bien des raisons et faire valoir des arguments qui auraient vite fait de te démontrer quelle folie est la tienne. Sans fortune personnelle et sans situation qui te permette de gagner ta vie, tu ne peux t'offrir le luxe de passer ta vie dans le célibat. Tu ne retrouveras jamais une pareille occasion; le capitaine est un jeune homme d'excellente famille, très riche, mais ce qui le relève encore à tes yeux, c'est qu'il est animé des meilleurs sentiments; que tu le connais depuis longtemps, et qu'il a toutes les qualités pour rendre une femme parfaitement heureuse. Tu ne peux douter de son amour, n'est-ce pas, puisqu'il consent à t'épouser sans dot.

« Mais ces considérations laissent bien loin les raisons qui t'obligent à ce mariage... Il y en a d'autres... »

Et devant le regard étonné des grands yeux gris qui se levaient, M^{me} Saint-Roman continua, d'un accent méprisant :

— Si tu n'avais pas l'intention de répondre aux hommages du capitaine, il fallait alors avoir une autre tenue.

— Une autre tenue? Comment cela?

Sous une colère froide, M^{me} Saint-Roman éclata :

— Oses-tu feindre de ne pas comprendre ? Mais ne te rends-tu pas compte que ton attitude envers le capitaine a été une véritable avance ? Quand on ne veut pas qu'un jeune homme vous demande en mariage, on est distante, réservée, on ne court pas après lui comme tu l'as fait ! Et dans tes manières d'être depuis quinze jours, le capitaine était en droit de croire, que dis-je ? n'a pu douter que sa demande serait agréée !

Chantercine, redressée, devint toute pâle :

— Moi, je l'ai encouragé ?

— Comment, tu l'as encouragé ? Ah çà ! ma pauvre enfant, quel âge as-tu ? Car ce n'est pas le premier jeune homme qui te fait la cour. Les autres, que tu les aies dédaignés, je n'en ai pas été surprise. Mais tu t'es conduite avec le capitaine, si tu ne l'aimais pas, comme une écervelée, une frivole, je dirai plus : comme une coquette.

Les mains de Chantercine se crispèrent sur ses genoux :

— Oh ! mère, comment cela peut-il se faire ?

— Quand Pierre est arrivé, j'ai compris presque tout de suite qu'il t'aimait. Il n'avait conservé de toi qu'un souvenir tendre, pensant à toi comme à une petite sœur qu'on a laissée loin de soi. Quand il t'a revue, après une longue absence, il a été ébloui. Il a reçu le coup

de foudre. J'ai pressenti qu'il n'allait pas tarder à te demander en mariage, si tu l'encourageais.

« Et je n'ai pas mis en doute, un seul instant, que le sentiment qui te portait vers lui était de l'amour aussi, de l'amour auquel tu connais le nom d'affection fraternelle, mais que tu reconnaîtrais comme tel le jour où il parlerait. »

Chanteraine étouffa un gémissement dans les mains qui couvrirent son visage, qu'une honte colorait.

Implacable, M^{me} Saint-Roman poursuivit :

— Chanteraine, je te dirai franchement, comme une mère parle à sa fille, que tu me désillusionnes. Car, en semblant répondre aux sentiments de notre ami...

— Et il n'était pour moi que « mon lieutenant » ! cria Chanteraine, dans un désir immense de se disculper. Certes, je l'ai revu avec plaisir ; certes, j'ai éprouvé une grande joie à parler avec lui, à vivre dans son intimité, oh ! oui, cela est vrai ! Mais ce n'était que de l'amitié, une amitié d'enfance qui n'a jamais varié !

— Alors, il fallait adopter une autre conduite. Que tu sois assez folle pour conserver un souvenir envers un jeune homme parti depuis trois ans, dont tu n'as jamais eu de nouvelles, à qui, peut-être, qui sait ? les circonstances ont permis de fonder un foyer, et qui

t'a sans doute depuis longtemps oubliée, que cela soit, admettons.

« Mais, dans ce cas, il fallait, dès le premier jour, faire comprendre à Bernis qu'il ne devait caresser aucun espoir. Il fallait élever instantanément une barrière entre vous. Lui témoigner de la politesse, tout simplement, et il aurait compris. Au lieu de cela, tu t'es pour ainsi dire jetée dans ses bras !

« A vingt-deux ans, on doit savoir que si un jeune homme honnête et sérieux vous recherche, vous, spécialement, plus qu'une autre, un jeune homme de trente ans, expérimenté ; que s'il vous témoigne une affection qui ne se dément pas, ce n'est pas parce qu'il voit seulement en vous une sœur ! Voyons, mais c'est fou, inadmissible, c'est odieux ! Tu t'es jouée de lui comme une vulgaire coquette ! Il a le droit de te mépriser !

— Oh ! non ! je ne veux pas qu'il me méprise ! cria sourdement Chanteraine. Je ne le mérite pas ! Mère, c'est vrai tout ce que vous dites, et j'aurais dû me méfier... Mais je n'ai pas compris... Enfermée dans le souvenir de Bernard, résolue à ne pas me marier, pour lui demeurer fidèle, de loin comme de près, je ne me suis rendu compte de rien. Enfermée dans une tour d'ivoire, voyez-vous, je ne pensais pas qu'un autre pût m'aimer tant je me sentais à Bernard... Il me semblait être inaccessible, que l'amour duquel je vivais me préservait de toute

atteinte, m'enveloppait d'un voile qui me rendait invulnérable...

— Des mots, dit M^{me} Saint-Roman en haussant les épaules. Si tu avais eu plus de confiance en moi, en me faisant part de ce qui te troublait, je t'aurais mise en garde. Mais tu n'as rien dit, et je croyais fermement que tu ne pensais plus à cette vieille histoire... Cette réserve farouche me peine beaucoup, Chanteraine...

Douloureusement, Chanteraine pensa qu'on n'avait jamais sollicité ses confidences, que jamais un baiser spontané n'était venu fondre son cœur pour l'obliger à se déverser...

— Et non seulement tu as fait un grand chagrin à notre pauvre ami; non seulement, je te le répète, tu t'es conduite indignement envers lui, mais tu t'es compromise. Oui, compromise. Crois-tu, par hasard, que, si je n'avais pas été certaine, comme ta conduite permettait de le supposer, que tu aimais le capitaine, je t'aurais laissée prendre avec lui une si grande liberté? Crois-tu que je t'aurais laissée, au vu et au su de tout le monde, parler si longtemps avec lui? Crois-tu que je l'aurais emmené dans toutes nos excursions?... Crois-tu que j'aurais laissé s'établir entre vous une telle intimité, une intimité qui fait que personne, ici, dans l'hôtel, ne peut douter que vous êtes fiancés? et que si vos fiançailles ne sont pas annoncées avant la fin de notre séjour, un discrédit sera jeté sur toi?

« Peut-être diras-tu qu'elle t'importe peu, l'opinion des autres, de gens d'hôtel que nous ne reverrons jamais? Mais mon rôle de mère n'en aura pas moins subi une atteinte.

« Et au baron des Essarts, tu donneras l'impression d'une coquette, d'une sans cœur... ou alors celle d'une jeune fille dont on s'est amusé, qui a été pour vous un passe-temps, et qu'on a délaissée parce qu'elle était pauvre... hypothèses toutes deux fort désagréables pour toi, conviens-en, et pour moi... qui ai toujours eu à cœur d'être une mère parfaite... »

Chanteraine enfouit son front dans ses mains, un frémissement secouant ses épaules sous l'écharpe de soie.

Se pouvait-il que tout cela fût vrai? et qu'elle n'eût rien vu?

— Sans compter la douleur que tu vas infliger à Pierre, qui n'a eu pour toi que des égards. Voici comment tu récompenses une affection fidèle qui ne s'est jamais démentie!

Chanteraine tendit ses bras:

— Mère, murmura-t-elle, que faut-il que je fasse?

C'était une reddition. M^{me} Saint-Roman entrevit la victoire à bref délai.

— L'épouser. Il n'y a pas d'autre solution. Et je te prie de croire que ce n'est pas au martyre qu'on t'envoie. C'est déjà bien assez d'avoir différé ta réponse. C'est déjà une bien lourde injure pour ce pauvre garçon.

Elle voulut se défendre encore :

— Mais je ne l'aime pas.

— Tu ne l'aimes pas parce que tu ne l'as jamais considéré comme mari, que tu n'as vu qu'un frère en lui. Dès l'instant où courageusement tu repousseras le souvenir de Bernard, tu verras quel homme est le capitaine. Et dès que tu seras mariée, je te l'affirme, tu ne pourras plus que tu en as aimé un autre...

Une contraction plissa les lèvres pâles. Ah ! oublier l'autre, c'était bien cela, le plus cruel !

M^{me} Saint-Roman regarda par la fenêtre les arbres qui s'ourlaient d'un filet d'or.

Elle hésita un peu, puis elle reprit, plus bas et mystérieuse :

— Et j'ai, moi, une confidence à te faire...

Qu'y avait-il encore ? Et la peur se glissa en elle que sa belle-mère n'eût surpris la rencontre, là-bas, à Saint-Pierre-de-Chartreuse, et qu'elle lui parlât de l'infidélité de son fiancé.

— Quoi donc ? murmura-t-elle faiblement.

— Je te l'ai tu jusqu'à ce jour parce que je ne voulais en rien influencer aucune de tes décisions. Tu reconnais, n'est-ce pas, que je me suis toujours conduite avec toi d'une façon parfaite ; tu rends justice, je le sais, à l'affection dont je t'ai toujours entourée, ne faisant pas de différence entre toi et mes propres enfants. Tu rends hommage à mes sacrifices.

Chantercine acquiesça de la tête, incapable

de parler. Comme c'était douloureux d'entendre une mère vous vanter ses sacrifices !

— Or, il y a un an, un événement imprévu est survenu dans ma vie. J'aurais pu immédiatement le faire tourner à mon avantage. Je ne l'ai pas fait, à cause de toi.

« Chanteraine, le baron des Essarts m'a demandée en mariage... et je suis résolue à l'épouser... »

Chanteraine s'attendait à tout, sauf à cette nouvelle. Et parce qu'elle ne l'avait pas imaginée, la souffrance fut plus atroce. M^{me} Saint-Roman se remarier... avec le baron des Essarts... Elle voulut crier, protester, rappeler le souvenir de son père... mais les mots moururent avant de passer ses lèvres blêmes.

— Si j'avais été une belle-mère ordinaire, continua M^{me} Saint-Roman du même ton tranquille, je t'aurais fait part aussitôt de cet événement. Il y a un an, le petit Derbleux parut avoir du goût pour toi. J'aurais pu te forcer à ce mariage; je ne l'ai pas fait, estimant en effet que tu n'aurais pas été heureuse avec ce dandy.

« J'ai nettement dit au baron que je ne me remarierais que dès que tu serais établie.

« Il y a quinze jours, le capitaine de Bernis réapparut dans notre vie. Il présente toutes les garanties. Ayant compris qu'il t'aimait; supposant, comme tout le monde, que tu ne le repousserais pas, je me suis donc engagée avec

le baron des Essarts. Nous devons nous marier dès que tu le serais toi-même.

« Car lui, pas plus que moi, ne mettait en doute ton consentement.

« Si tu refuses d'épouser le capitaine, alors, ma pauvre petite, je ne sais pas ce que tu vas devenir. Car si le baron a la générosité de bien vouloir épouser une femme presque pauvre et de se charger de ses deux jeunes enfants, il est inadmissible qu'il consente à te prendre avec nous..., tu le comprends, ajouta-t-elle en voyant le geste de sa belle-fille.

« Mais si je t'ai fait le sacrifice de ma liberté jusqu'à présent, tu comprends que je ne peux plus continuer, qu'une solution s'impose; et que, rencontrant un parti aussi inespéré et un homme aussi sympathique que le baron, je ne vais pas, pour un caprice de petite fille inconsciente, gâcher ma vie... qui n'a pas été si heureuse, jusqu'à présent. »

Oh ! les mots froids, incisifs, qui tombaient goutte à goutte sur le cœur ulcéré ! Ah ! était-ce tout l'hommage qu'on rendait au mari si bon, si prévenant, qui avait eu le malheur d'être tué dans la force de l'âge !

Incapable d'en entendre davantage, sa tête tournant, Chantereine, avec effort, se mit debout :

— Mère, permettez-moi de me retirer chez moi... Je ne descendrai pas de la journée. Vous direz que je suis souffrante... J'ai besoin de solitude...

— C'est cela, ma chère enfant, va réfléchir. Et ce soir, tu viendras me dire que tu épouses le capitaine.

Chanteraine gagna sa chambre, étouffa ses sanglots dans son oreiller. La chaleur entraînait, avec les blonds rayons du soleil, et le bruissement joyeux des pierrots. De la journée, Chanteraine ne porta attention à la vie qui continuait autour d'elle.

C'était une souffrance si pleine, si intense, qu'elle ne savait plus au juste de quoi elle souffrait.

Et il lui paraissait que c'était l'outrage fait à son père qui la torturait le plus.

Et pourtant, n'était-ce pas logique ? Madame Saint-Roman avait épousé le commandant sans amour, simplement pour se faire une situation. Elle était veuve à trente-cinq ans, très belle encore, mais sans ressources avec deux enfants. Elle rencontrait un fort galant homme qui acceptait de lui refaire une position. A trente-cinq ans, n'a-t-on pas le droit d'être heureuse et de mordre encore aux beaux fruits de la vie ?

Au baron des Essarts, on ne pouvait rien reprocher. Et les hommages dont il avait comblé Chanteraine n'étaient que de la diplomatie. Il voulait se faire valoir, se rendre sympathique, se montrer sous un beau jour, envers la belle-fille... par un sentiment intéressé... Mais oui, cela encore, c'était logique !

Deux êtres seulement au monde se souvenaient du commandant, lui porteraient toute la vie un respectueux souvenir : le capitaine et elle... car les enfants étaient trop jeunes pour se rappeler le père prématurément disparu.

Le capitaine et elle.

Et Bernard appartenait à une autre...

Et il fallait qu'elle partît... Elle était seule partout... Elle était de trop...

Des larmes lourdes, amères, tombaient de ses yeux. Ah ! si elle avait eu encore son père auprès d'elle ! comme lui aurait su la comprendre, l'éclairer, lui dire s'il était permis d'en épouser un autre quand on avait le cœur rempli d'une image chère... ou si vraiment l'amour se commande, et si elle pouvait, sans déloyauté, s'offrir à Pierre...

Peu à peu, la souffrance fondit sous une douleur, comme de la cire qui fond sous l'action de la chaleur. Ce serait bon, pourtant, de chercher à être heureuse, d'oublier les anciens souvenirs, de se confier à une affection si grande qu'on la savait éternelle...

Oui, Pierre l'aimait, sincèrement, absolument ; et, dans tout l'univers, il était le seul qui eût pour elle un souvenir et une pensée désintéressée...

Les larmes coulaient moins sur les joues brûlantes... Ce ne serait pas l'amour... peut-être l'amour jamais ne viendrait-il... mais ce

serait le repos, la détente... la sécurité que donne la certitude d'être aimée pour soi...

Le ciel au fond du Parc se teignait de mauve. La journée avait coulé sans qu'elle s'en fût aperçue, perdue dans sa douleur et sa désolation.

Elle se souvint du premier jour où son père lui avait parlé du lieutenant de Bernis, dans le rapide de Toulouse qui courait dans la nuit... Elle entendit si nettement retentir près d'elle la voix du commandant qu'elle frissonna... Il paraissait si heureux de revoir le jeune homme, qu'il aimait comme un fils...

Comme un fils... Un trait de lumière jaillit dans son esprit... Le commandant estimait Pierre, lui avait servi de père, de guide; il avait apprécié ses sentiments élevés, il avait reconnu en lui l'étoffe d'un honnête homme, d'un être d'élite... Pourquoi donc avait-il tant insisté pour que Chanteraine fût gentille avec lui? Pourquoi semblait-il apporter un si ardent désir à voir s'établir entre sa petite fille et le jeune sous-lieutenant des rapports amicaux?

Prévoyait-il l'avenir? Passait-il d'avance par delà les années? Déjà, à cette époque, caressait-il l'espoir de remettre son enfant chérie entre les mains d'un loyal garçon? et de pouvoir, en toute vérité, appeler Pierre de Bernis son fils?

Chanteraine leva son regard humide sur le ciel empourpré.

Etait-ce son père, qui, continuant son rôle vigilant du haut du ciel, où ses mérites et sa mort de martyr lui avaient acquis une place auprès de Dieu, envoyait à Chanteraine, après une absence de cinq ans, le capitaine de Bernis, au moment même où sa toute petite, une deuxième fois blessée par la vie, ne voyait plus que le vide se faire autour d'elle?...

Chanteraine joignit les mains :

— Papa, si tu étais là, murmura-t-elle, que me conseillerais-tu?

VI

LETTRES D'AMOUR

La lune, au fond du ciel, baignait les arbres de lumière bleue. Pierre, près de la fenêtre de sa chambre, écoutait les bruits du soir.

Personne, dans l'hôtel, ne s'était étonné de l'absence de Chanteraine, qui n'avait pas ~~parlé~~ de la journée; elle se reposait des fatigues de la veille. Seul, Pierre n'avait pas été dupe de la raison donnée à la curiosité publique. Mais le soir, M^{me} Saint-Roman lui avait glissé :

— Ayez confiance, capitaine, cette petite fille répondra à vos vœux.

Et la journée avait été pour Pierre douloureusement longue. Il ne pouvait plus se passer de Chantereine. Cette absence d'un jour lui avait fait comprendre, plus que quinze jours d'intimité, combien elle lui était devenue chère, et quelle place elle tenait dans sa vie.

Son amour lui imposait une douce contrainte, et il aimait plus que jamais la chaîne qu'elle avait rivée autour de son cœur, par son rire clair et ses yeux lumineux.

« Mon Dieu, priait-il de toute son âme fervente, mon Dieu, donnez-la-moi, et je l'aimerai comme vous voulez qu'on aime... Mon Dieu, donnez-la-moi pour la terre et pour l'éternité. »

Il lui sembla entendre frapper à la porte. Il pensa se tromper. Personne, à cette heure, ne pouvait le déranger. Il poursuivit son rêve, se grisant d'espérance; un coup plus fort le fit sauter : on avait bien frappé.

Traversant la pièce qu'éclairait une lampe basse posée sur un guéridon, il alla ouvrir. Une exclamation étouffée lui monta aux lèvres.

Enveloppée dans une robe d'intérieur blanche, les yeux encore humides de larmes, Chantereine se dressait devant lui.

— Vous ! dit-il.

Et une joie infinie le souleva.

Chantereine entra; prudemment, il referma la porte, inquiet un peu de cette escapade qui pouvait être surprise.

— Mon lieutenant, dit-elle, d'une voix fébrile, j'ai réfléchi tout aujourd'hui... Oh ! vous ne doutez pas, n'est-ce pas, que je vous croie... que je suis sûre que vous m'aimez comme vous le dites... et je suis prête à devenir votre femme...

Un cri de bonheur jaillit de sa poitrine. Elle l'arrêta :

— Je vous aime, moi, comme un ami, mais je suis résolue, si un jour je vous épouse, à faire tous mes efforts pour vous aimer, comme vous m'aimez...

« Mais, auparavant, je veux vous soumettre à une épreuve... Je vous épouserai... à la condition que vous le vouliez...

— Comment, si je le veux ?

Et il fut effrayé de la fixité de son regard et du mystère qui l'enveloppait.

— Vous n'avez jamais su dans quelles conditions j'avais été fiancée, pourquoi je ne me suis pas mariée. Je veux que vous soyez au courant de mon passé. Je veux qu'il n'y ait jamais une ombre entre nous. Si je deviens votre femme, il faut que vous sachiez le seul secret que je vous aie jamais tu...

— Mais, Chantereine, vous divaguez. J'ai une absolue confiance en vous. Vous avez été fiancée. Cela me suffit. Je ne veux rien savoir d'autre...

Elle posa sur son bras une main qui frémissait :

— Si, je le veux... et vous comprendrez pourquoi... Je veux que vous sachiez quelle sorte d'amour nous avons éprouvé l'un pour l'autre... je veux que vous lisiez les lettres qu'il m'a écrites...

Elle lui tendit un paquet qu'elle tenait entre ses doigts crispés. Pierre le repoussa, un peu brusquement :

— Laissons cela, Chantereine. Je ne veux rien savoir. Ces lettres vous appartiennent.

— Je veux que vous les lisiez, répéta-t-elle d'un ton ferme. Quelle preuve de confiance puis-je mieux vous donner? Et après... c'est vous qui déciderez...

Il protesta encore, car un pressentiment l'étreignait, le pressentiment que, s'il lisait ces lettres d'amour, il ne serait plus maître de lui. Mieux valait l'ignorance totale à la connaissance exacte de la vérité.

— Non, Chantereine, je ne lirai rien. Je vous aime avant de les lire, je vous aimerai autant après. C'est inutile. Je ne retiens que la marque de confiance que vous me donnez, chère petite amie...

Elle posa le paquet sur le guéridon, et la clarté diffuse tomba tout entière sur le carré blanc.

— Je le veux, reprit-elle, avec un accent de suprême autorité. Que vous conserviez après, pour moi, les mêmes sentiments, je n'en doute pas. Mais seulement quand vous les aurez lues,

vous nie donnerez votre réponse... Et la mienne sera ce que sera la vôtre...

Elle marchait vers la porte. Il la retint un moment, ses mains prirent les siennes, les emprisonnèrent, et dans le regard qui se posa sur elle, elle revit la lueur passionnée qui y brillait le matin; et elle baissa ses paupières sous ce regard qui semblait vouloir l'absorber.

— Chantereine, dit-il d'une voix que l'émotion brisait, je vous donne ma parole que, même après cette lecture (si je la fais), vous n'en resterez pas moins ma femme aimée... Chantereine, n'attendez pas à demain pour me promettre qu'un jour, bientôt, vous serez ma femme.

Elle ne voulut retenir qu'un mot :

— Promettez-moi que vous les lirez.

La tête lui tournait un peu, à la sentir si près de lui; il promit, sans se rendre compte exactement des paroles qui le liaient :

— Je vous le promets, mon aimée... ma fiancée dès ce soir...

Il l'attira à lui, la posa, une seconde, sur son cœur, et elle frémit toute sous cette étreinte tendre. Puis, doucement, il ouvrit la porte et, après s'être assuré que personne ne passait dans le couloir, il la fit repartir.

Alors, il lui sembla être plus isolé encore, dans le petit salon solitaire.

Il hésita avant de s'emparer du paquet blanc, fermé sur le guéridon. Il éprouvait une singulière émotion. Il lui semblait qu'il allait trahir

le fiancé inconnu, celui qui avait écrit ces lettres, et voici que sa jalousie se réveillait, pour celui qui jadis avait aimé Chantereine.

D'un geste brutal, il prit le paquet, le jeta sur la cheminée, résolu à ne pas l'ouvrir. Le paquet parut le narguer, tout à coup. La promesse qu'il venait de faire le liait, comme un serment. Et puis, la curiosité fut plus forte, le besoin de savoir ce qu'avait dit cet autre pour s'emparer si bien de Chantereine, pour lui prendre son cœur si absolument. Ah ! qu'était-il donc, ce jeune homme, qui savait si bien conquérir les jeunes filles, et qui, après avoir aimé Chantereine, en aimait une autre, qui ne lui ressemblait pas ?

Et, poussé par la curiosité et par sa secrète jalousie, Pierre défit le paquet et commença de lire ces lettres d'amour, rangées par ordre de date, froissées comme si on les eût serrées très fort, qui n'avaient pas eu le temps de jaunir, depuis trois ans, et dont l'écriture était brouillée parfois sous une large tache... la trace des larmes que la fiancée avait laissées couler en les relisant... la fiancée qu'on avait si bien oubliée... et que, la veille, on n'avait même pas reconnue, quand on était passé près d'elle, alors qu'elle s'était trouvée mal sous le poids de la souffrance et de la désillusion...

Dijon, le 15 octobre 1919.

Chantereine, ma bien-aimée Chantereine, il y a une heure que je vous ai quittée... et pourtant,

J'éprouve le besoin de vous écrire... de vous le dire encore une fois mon amour... Ce sera moins m'éloigner de vous, ce sera diminuer le temps qui doit s'écouler avant de vous revoir, demain...

Car je vous aime tant, Chanteraine. Vous ai-je assez dit que je vous aimais ? Ai-je trouvé les mots qu'il fallait dire pour vous persuader que vous avez pris mon cœur, tout entier, et que si je venais à vous perdre, pour une cause quelconque, je serais comme un corps sans âme ?

Et cela me semble si beau que vous m'aimiez, Chanteraine, que je n'y puis croire. Il me semble que je fais un rêve merveilleux dont je vais m'éveiller... et que je ne trouverai que le vide quand mes mains vont se tendre vers vous...

Elle était si morne, ma vie, avant que je vous connaisse... et je ne me rendais pas compte de sa médiocrité... Je ne m'apercevais pas du vide qu'il y avait en moi... Il me paraissait que j'étais comblé, que j'étais heureux... J'étais revenu de la guerre sain et sauf, et j'avais une position assurée, bien que sans fortune, ma situation de docteur suffisait à remplir mes jours qui coulaient, doucement, sans effort et sans imprévu, comme des grains de sable tombant d'une main d'enfant...

Et vous êtes venue. Vous êtes venue à moi, et toute ma vie s'est transformée. Alors, tout le passé m'a paru un trou d'ombre. Comment avais-je pu vivre vingt-sept ans d'existence sans vous connaître ? Ah ! comme vous avez pris ma vie sans le vouloir... sans le savoir... de vos petits doigts qui se sont refermés sur mon cœur avec le joli rire de vos lèvres roses...

Chanteraine, vous le croyez, n'est-ce pas, que je vous aime ? Être aimé de vous, ah ! cela, c'est un bonheur qui dépasse tout ce que j'avais espéré, tout ce que j'avais rêvé ! Pourquoi donc suis-je si heureux alors que sur la terre, à cette même heure, ce soir, il y a tant de cœurs qui souffrent, qui appellent, qui donneraient leur vie pour recevoir une parole d'amour ? Pourquoi suis-je

Heureux de vous avoir rencontrée, et que vous vouliez bien me donner le droit de vous aimer ?

Car vous ne m'aimez pas, Chanteraine; vous ne m'aimez pas en comparaison de ce que je vous aime. Et cela, c'est mieux. Je pourrai, moi, plus vous aimer... je serais jaloux, voyez-vous, si vous m'aimiez autant que je vous aime... la balance de nos cœurs ne doit pas être égale... je veux que, de mon côté, elle penche toujours davantage, de tout le poids de mon amour pour vous...

Est-il vrai que vous existez, Chanteraine ? que vous êtes près de moi ? si près, que seulement quelques minutes de marche nous séparent; et que, si je le voulais, je pourrais descendre, traverser la rue, et demeurer devant vos fenêtres closes...

Chanteraine, allez-vous vous moquer de moi parce que je vous écris ce soir alors que je viens de vous quitter, et que, depuis une heure que je suis rentré, je pense à vous ? dans mon appartement solitaire ?

Non, vous ne vous moquerez pas. On ne se moque pas, on ne raille pas, quand on aime !

Et j'ai tant besoin de vous écrire, Chanteraine, et de vous redire que je vous aime, pour être bien sûr que je ne rêve pas et que vous existez...

BERNARD.

16 Octobre 1919.

C'est encore moi, Chanteraine... Ce soir, quand je suis arrivé chez vous, je vous ai remis ma lettre d'hier. Vous avez été étonnée; vos yeux que j'aime tant se sont levés sur moi. « Qu'est-ce que cela ? avez-vous demandé. — C'est une lettre que je vous ai écrite », ai-je répondu. Et vous avez souri. Non, vous n'avez pas ri, vous n'avez pas raillé; vous avez souri, et vous avez repris : « Vous m'avez écrit hier ? Mais nous nous sommes vus toute la soirée ! »

Mon regard a dû vous faire comprendre mon geste; vous avez passé la lettre dans votre cein-

ture : « Je la lirai quand vous serez parti... pour penser à vous... »

Et, à cette heure où j'écris encore, vous la lisez, ma lettre, vous pensez à moi, et cette douceur me grise, vous pensez à moi, comme je pense à vous, et nos cœurs, fusionnant à travers la distance, sont plus que jamais rapprochés.

Vous rappelez-vous, Chanteraine, le premier jour où nous nous sommes vus ? Ce jour est-il aussi vivant dans votre mémoire qu'il le sera éternellement dans la mienne ?

C'était au mois d'août dernier. Un de mes amis, de passage à Marseille pour quarante-huit heures, m'avait demandé d'aller le voir. C'était pour moi une absence d'une semaine tout au plus ; je priai un de mes confrères de me remplacer auprès de mes malades ; et un matin, c'était le 8 août, je montai dans le train à la gare de Dijon.

J'étais seul dans mon compartiment, absorbé dans la lecture d'une revue médicale ; sur le quai, quelques minutes avant le départ, une dame parut, suivie de deux petits enfants, les mains encombrées de menus bagages. Je descendis aussitôt, l'aidai à monter ses valises, les enfants ; elle me remercia avec une grâce charmante. Et voici que, dans l'encadrement de la portière, vous parûtes.

Si charmante, si légère, si riieuse, dans le costume de voyage que vous portiez et que je me rappelle : une chemisette blanche, sur une jupe grise, et un chapeau de paille qui laissait déborder vos cheveux moussieux.

Je demurai ravi de cette apparition, de cette fraîcheur, de cet éclat de soleil qui venait illuminer le wagon, et vous prîtes place auprès de la dame ; et par-dessus la revue que je feignis de lire, mon regard charmé suivit tous vos mouvements.

Le train partit. Et pour avoir l'occasion d'entendre votre voix, et de sentir votre regard se poser sur moi seul, j'offris des bonbons à vos frères et sœur, je vous offris, à Madame votre mère et à vous, des revues que j'avais emportées.

MON LIEUTENANT

Et le voyage continua.

Chantereine, peut-être ce voyage n'aurait-il jamais eu de conclusion... peut-être nous serions-nous séparés à la gare de Marseille sans aucun espoir de nous revoir, si, par un hasard providentiel, votre petit frère n'avait été soudainement indisposé en cours de route.

Chaleur, fatigue... plutôt atteinte première de la fameuse grippe qui à cette époque a fait tant de ravages.

Votre mère, vous-même fûtes affolées. Et je déclinai mes titres, je m'occupai de votre petit frère.

Ce fut dans mes bras que l'enfant débarqua à Marseille; je connaissais la ville, vous non; je vous dirigeai vers un hôtel où je savais que vous seriez parfaitement; car, dans ces conditions, l'enfant ne pouvait refaire le voyage pour rentrer à Dijon.

Et comme ce fut simple de lui donner les premiers soins! Et comme, pour la première fois depuis l'exercice de mon ministère, l'intérêt professionnel que je portais à mes malades changea de nature! Oh! votre frère ne m'était pas indifférent... puisqu'il était votre frère... Mais je voulus le guérir, et rapidement, pour ne plus retrouver dans votre regard l'angoisse que j'y lisais quand vous me demandiez, dès que la porte de la chambre était refermée : « Comment le trouvez-vous ? »

Chantereine, vous l'avouerais-je? Le jour où je constatai que l'enfant n'avait plus besoin de mes visites, que la convalescence s'achevait, ce jour-là, Chantereine, j'ai regretté de l'avoir guéri si vite...

Était-ce l'occasion perdue de vous revoir? Je ne vous aimais pas encore; du moins, je croyais que l'amour n'était pas encore venu, et pourtant, déjà, je pensais à vous; vous étiez entrée, sans que je m'en doutasse, si profondément dans ma vie.

Mon ami était reparti depuis longtemps. Vous n'aviez plus besoin de moi. Ma clientèle de là-haut m'attendait. Quelles raisons avais-je donc de m'attarder à Marseille?

Mais que vais-je vous raconter là ? La suite, vous la connaissez... Vous savez la fin de l'histoire ! Chanteraine, vous souvenez-vous du premier jour où nous nous sommes vus ?

BERNARD.

17 Octobre 1919.

Je m'assois à mon bureau, et la clarté de la lune pénètre par la fenêtre entr'ouverte. Il fait si doux, ce soir, que l'automne semble une prolongation de l'été.

Et il fut si beau, l'été qui vient de finir, si beau pour nous, Chanteraine...

Et c'est vous, ce soir, qui me forcez d'écrire... Quand je suis entré chez vous, tout à l'heure, vous m'avez accueilli dans le vestibule avec un sourire mutin. « Ma lettre ? » avez-vous demandé. Et je vous l'ai donnée.

Et vous m'avez demandé de vous écrire encore... tous les soirs... de continuer ainsi la conversation que nous n'avons jamais le temps d'achever... Car c'est si triste de se séparer, après dîner... si triste... toute la joie du revoir est altérée par la pensée qu'il faudra s'en aller... se séparer... qu'on ne se reverra pas avant vingt-quatre heures...

Chanteraine, quand donc vous aurai-je à moi ? Quand donc aurai-je le droit de vous emporter ? et de vous conserver près de moi, toujours, indéfiniment ? pour toute la vie ? Ce sera si doux, quand vous serez ici, près de moi, le soir, ~~par un~~ ~~automne~~ pareil, si lumineux et si tiède, et que nous goûterons ensemble la beauté du soir... Est-il vrai que ce temps viendra ? qu'en dépit de mes impatiences, de mes attentes, des heures que je trouve si douloureusement longues, les jours s'écoulent, à la suite les uns des autres ? Est-il vrai, Chanteraine, que vous serez ma femme à la Noël, et que l'Enfant Jésus, souriant dans sa Crèche, bénira notre foyer ? C'est si beau que je ne peux y croire... et que j'ai peur des démons qui rôdent, autour de nous, des

démon jaloux de notre bonheur, j'ai peur qu'une fée maligne vienne l'emporter...

Mais non, je divague. Qu'est-ce donc qui nous séparerait? Je suis sûr de vous comme vous êtes sûre de moi. Et bientôt, vous serez près de moi, et je n'aurai plus besoin de vous écrire, et ce que je vous écris ce soir, je vous le murmurerai, un jour, quand vous serez assise près de moi, dans cette pièce, que votre présence illuminera...

Et vous tenez que, jusqu'à ce jour béni entre tous, je vous écrive ma lettre quotidienne...

De communs entre nous, nous n'avons pas encore beaucoup de souvenirs. Ne vous semble-t-il pas pourtant que nous nous connaissions depuis toujours?

Avant de vous aimer, je ne pensais pas à l'avenir; je ne songeais pas au mariage; c'était un projet très vague et très lointain. Je me préoccupais de ma situation, que je voulais améliorer le plus possible puisque je n'ai pas de fortune. Je songeais bien qu'un jour, j'aurais une femme, des enfants... mais cela me semblait le complément de ma vie... le couronnement de ma carrière. Je pensais qu'un jour, lorsque j'aurais atteint l'âge mûr, un ami me parlerait d'une femme, jolie, sérieuse, qui me rendrait la vie facile et garderait ma maison... je ne pensais pas à l'amour. Je ne l'envisageais que comme un accident dans la vie. La guerre, de plus, m'avait désorienté; et quand, il y a six mois, à ma démobilisation, on me proposa le poste d'un docteur qui venait de mourir à Dijon, j'acceptai, uniquement avec l'espoir que je pourrais mieux me faire connaître et avoir plus de loisirs pour travailler, dans une ville de province, que dans un quartier de Paris.

Mais vous êtes venue. Et alors le sens de ma vie a pris un autre cours. L'amour, qui me semblait un accessoire, ah! comme j'ai compris qu'il était le pivot de la vie! Comme tout le reste m'a paru mesquin, rapetissé, hors vous aimer aujourd'hui, vous aimer toujours!

Je me souviens du jour où je vous ai aimée, du moins où je me suis aperçu que je vous aimais.

Vous étiez à Marseille, je m'y attardais encore. M^{me} Saint-Roman avait fait ce voyage pour accomplir certaines formalités rendues nécessaires par la mort de votre cher père, démarches fort pénibles, dans une ville inconnue, avec un enfant malade. Je me suis offert pour l'aider, la conseiller, la guider. Elle a bien voulu accepter mes services. A cette occasion, vous m'avez parlé de votre père. Il m'a semblé que je le connaissais; vous me l'avez fait estimer, aimer, et il m'a semblé — je vous le dirai — que c'était votre père qui, veillant sur vous, avait permis que nos routes se croisent.

Un des derniers jours que nous devions passer à Marseille, nous sommes montés ensemble, le petit étant guéri, à Notre-Dame-de-la-Garde.

C'était à la fin d'un après-midi brûlant, un de ces jours d'été où la clarté du ciel à regret se retire, où les plaines, lassées de la chaleur du jour, semblent épuisées de l'étreinte du soleil.

Vous vous souvenez de l'émotion inoubliable qu'on éprouve du sommet de ce fantastique rocher où la statue dorée de la Vierge tranche sur le bleu éblouissant du ciel. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de la vue merveilleuse qui s'étale à vos pieds : le Vieux Port, étroit comme un bassin, vu de la hauteur; l'Estaque, minuscule comme une carte postale; et le château d'If, et le fort Saint-Jean, et les navires en quarantaine, et les fumées qu'on aperçoit avant les paquebots, sur la ligne courbe de l'horizon.

Nous nous taisions, admirant en silence le panorama où tout se détachait nettement, précis et calme comme un tableau. La mer, de bleu intense, était devenue couleur de rose, et les montagnes, sans une ombre, passaient du rouge au jaune, du violet au pourpre; la cathédrale, en bas, se dressait dans une coulée de lumière.

Nous sommes entrés dans la chapelle; je vous ai offert de l'eau bénite, nos doigts se sont frôlés,

et ensemble, l'un près de l'autre,* nous nous sommes agenouillés. La chapelle s'illuminait des feux du soir, et les ors des vitraux plaquaient de taches rousses les dalles usées. Vous ressembliez, ainsi, avec vos boucles d'or, à une petite sainte descendue d'un vitrail, les yeux ravis au ciel et la mine extasiée.

Nous reconnûmes que nous vivions de la même foi, que nous avions la même espérance, et c'est à Notre-Dame-de-la-Garde que la Sainte Vierge m'a mis dans le cœur un rayon de son amour pour vous.

Sur la terrasse, nous nous sommes appuyés. Le soir venait, maintenant la nuit allait nous surprendre, presque sans crépuscule, comme il arrive dans ces régions chaudes. Il est si mélancolique, le soir, que nous nous attardions à regarder la dernière lueur du jour. Pourtant, le soir, ce n'est pas le désespoir. Le soir contient une parcelle d'espérance. On sait que demain, la lumière va revenir.

Chanteraine, que vous dirais-je encore que vous ne sachiez déjà? Mais, comme dit le texte sacré, la répétition est douce à celui qui aime.

Et le reste fut si simple.

Nous nous aimâmes sans nous l'être dit. Et cela nous paraissait si naturel de nous aimer. Nous sentions que nous étions de toute éternité destinés l'un à l'autre, et que le temps, et que l'espace, et que rien n'aurait pu nous séparer.

Où, nous nous aimions, sans surprise, comme si cela devait être et comme si nous avions su toujours que cela serait. De même qu'on n'est pas étonné de voir l'été succéder à l'hiver, et qu'au printemps les arbres soient en fleurs.

Chanteraine, nous avons refait ensemble le voyage de Marseille à Dijon, et votre mère m'a donné la permission d'aller la voir. J'étais sans famille, orphelin depuis longtemps, sans autre parent qu'un frère veuf, professeur à Paris. J'étais libre de choisir la femme que j'aimerais.

Certes, je n'ai pas de fortune, mais M^{me} Saint-

Roman n'a pas vu là un obstacle. Et nous sommes fiancés, Chanteraine, vous portez la bague que je vous ai offerte, en attendant l'autre, la véritable, l'anneau béni que je vous passerai au doigt, bientôt, dans quelques semaines, qui sera pour vous le gage de ma foi, de ma fidélité, qui vous instituera ma femme, qui consacrera notre tendresse connue des hommes et sanctifiée par Dieu.

A demain, Chanteraine, ma Chanteraine. Demain, nous nous reverrons, demain nous continuerons à revivre nos souvenirs.

Paris, le 19 octobre 1919.

Est-il vrai, Chanteraine, que je vous ai quittée hier? Était-ce hier seulement? Ou y a-t-il un siècle? Est-il vrai que nous soyons séparés par une distance si grande qu'elle ne me permettra pas de vous voir ce soir?

Et cela fut si rapide, mon départ de Dijon. J'ai à peine eu le temps de vous faire mes adieux, de boucler une valise et de sauter dans l'express.

Un petit bout de papier bleu trouvé chez moi, en rentrant de mes visites aux malades; un télégramme m'annonçant que mon frère, très mal, me réclamait d'urgence, a bouleversé ma vie.

Bouleversé? Certains riraient. Un voyage à Paris, de quelques jours, est-ce un événement si imprévu? Pour moi, il l'est, car ce voyage m'éloigne de vous, Chanteraine, et loin de vous, plus encore que près, je me sens tellement vôtre, je sens tellement que vous êtes toute ma vie!

La dépêche m'avait affolé; car mon frère, que je savais un peu faible de santé depuis quelque temps, ne m'avait pas fait part, dans ses dernières lettres, d'un aggravement sérieux. C'est donc dans un état d'esprit très pessimiste que je suis arrivé ce matin.

J'ai été rassuré en voyant Armand. Certes, il n'est pas bien, mais je le croyais plus mal. Mon frère, dont je vous ai parlé, est beaucoup plus âgé que moi. Sa santé, jamais robuste, a été fort al-



térée par les gaz asphyxiants qu'il a respirés au cours de la guerre.

Je l'ai trouvé déprimé, mais non dans l'état où son télégramme me l'avait fait craindre.

Il m'a dit qu'il tenait à m'avoir près de lui, un peu de temps. Je ne lui ai pas encore fait part aujourd'hui de mes chers projets, il m'a parlé de sa maison lourde, de ses enfants, de tous les soucis qu'apporte une famille quand la mère est morte. Je lui ai vaguement dit, dans mes lettres, qu'une jeune fille de Dijon avait retenu mon attention, mais notre intimité n'était pas assez grande pour que je lui donne beaucoup de détails. Demain, je lui parlerai de vous, Chantereine.

Je ne peux vous en dire plus long, ce soir, car mon frère m'appelle. Je suis logé chez lui, rue Clovis, au Luxembourg, à proximité du collège Henri-IV où il donne ses cours. Adieu, ma Chantereine, de loin comme de près, je reste

Votre BERNARD.

Paris, le 22 octobre 1919.

Merci de votre lettre si encourageante, Chantereine, qui m'a fait passer un bien doux moment. Je l'ai mise dans mon portefeuille, à proximité de ma main, et je la relis, quand l'absence me pèse, et qu'il me vient un désir effréné de vous revoir, de courir à vous.

Chantereine, je ne vous cacherai rien; vous savez ma femme dans deux mois, et je n'aurai, même maintenant, aucun secret pour vous.

Armand est souffrant, mais ce n'est pas son état qui lui a donné le désir soudain de me voir. Oh! la singulière idée qu'a eue mon frère! Imaginez-vous qu'il voulait me marier!

Hier au soir, il a reçu du monde : un de ses collègues, professeur au collège. Il était accompagné de sa sœur. Une jeune fille à laquelle je n'ai fait que peu d'attention, et toute la soirée, j'ai pensé à vous.

Ce matin, Armand m'a pressenti; il m'a avoué enfin son secret : son désir de me voir épouser M^{lle} Annette, dont je n'ai même pas retenu le nom de famille.

Il voulait me marier ! Chantereine, concevez-vous pareille absurdité ? Mais oui, à lui aussi, je lui avais fait part de mes projets ridicules : me marier, un jour, avec une femme que des amis m'auraient présentée ! et il m'avait cru si sincère dans mes déclarations qu'il n'a pas craint de me faire faire le voyage de Dijon à Paris pour me soumettre son choix !

J'ai follement ri quand mon frère m'a fait ces propositions ! et je n'ai plus eu à lui dissimuler que j'étais engagé ailleurs. Il en a paru très contrarié, n'a pas voulu croire que ce fût définitif. J'ai coupé court à toute avance en lui annonçant que non seulement l'amour que je vous portais m'empêchait de penser à une autre femme, mais qu'encore ma parole était donnée ; et que je comptais d'ici peu lui annoncer mon mariage, s'il ne m'avait pas fait venir.

Alors, puisque là était simplement le but de mon frère : me faire des propositions matrimoniales, je lui ai représenté que ma présence à Paris n'avait plus de motif, et qu'il était utile que je redescendisse.

Il a tant insisté que je lui ai promis de demeurer quelques jours encore. Chantereine, le temps vous pèse-t-il autant qu'à moi ?

BERNARD.

Le 24 Octobre 1919.

Merci de vos lettres, Chantereine, je les lis, et je les relis, je les porte sur mon cœur. Merci de vos mots réconfortants, de votre tendresse fidèle. Puisque vous me le permettez, je resterai encore près de mon frère, qui décidément ne va pas bien. Je ne veux pas le quitter avant de le savoir complètement rétabli. Merci de me soutenir dans ma tâche fraternel

Armand désirerait aussi que je m'installe à Paris, car il prétend qu'on y fait son chemin plus vite; que surtout, j'aurais plus de débouchés, plus de relations, pour mener à bien mes recherches médicales. J'ai énergiquement refusé. La vie de Paris est si trépidante, si agitée; à Paris, Chantereine, on n'a pas le temps de s'aimer. Non, nous resterons à Dijon; nous fuirons la grande ville dont les charmes, peut-être, nous arracheraient l'un à l'autre; nous n'aurons jamais la fortune, mais nous aurons la tranquillité. Nous resterons l'un auprès de l'autre aux lieux mêmes où nous nous sommes aimés, et nous y verrons grandir nos enfants.

Mes neveux sont fort gentils, et j'espère que vous les aimerez quand vous les connaîtrez. L'aîné a douze ans; c'est un enfant silencieux, renfermé, dont parfois le regard ardent m'inquiète. Je crois qu'il aurait fort besoin d'être soutenu, conseillé; il lui manque l'appui d'une tendresse vigilante. Mon frère s'en aperçoit-il? Je ne sais. Cependant, il me paraît soucieux, il me dit toujours d'un ton qui me navre : « Mes pauvres petits enfants ! » On dirait que parfois il veut me faire une confidence, et que ses lèvres se ferment.

Chantereine, à bientôt, j'espère, ma bien-aimée fiancée.

BERNARD.

1^{er} Novembre.

Un télégramme, pour toute correspondance, vous a appris, depuis huit jours, que je ne vous oubliais pas. Mais mon frère est très, très souffrant; il est complètement alité. Chantereine, je crains une issue fatale. Je l'ai ausculté, de force, lui qui s'y était toujours refusé. Je suis épouvanté. Les gaz ont rongé les poumons; il souffre atrocement... Chantereine, je crois mon frère très mal !

BERNARD.

6 Novembre.

Chanteraine, que vous dirais-je? Ah! comme vos lettres régulières me sont un réconfort, me sont un bien précieux, dans l'anxiété qui me dévore. Mon frère est mal, très mal, il est perdu; deux docteurs sont venus, et je vous écris dans la nuit, je ne me suis pas couché... L'issue est imminente, mes neveux s'accrochent à moi, me supplient de sauver leur père, et ma science est impuissante. Oh! ces pauvres petits, que Dieu cette nuit va rendre orphelins! Oh! nous les aimerons, n'est-ce pas, Chanteraine; vous les aimerez, ces pauvres enfants! Mais je vous quitte, il m'appelle... Oh! que cette nuit est terriblement longue!

BERNARD.

9 Novembre.

C'est fini. Armand est mort dans la nuit où je vous ai écrit.

Il m'a appelé. Je me suis penché sur son lit. Déjà, la mort était proche; le matin, il avait reçu en pleine connaissance les derniers sacrements, et ne se berçait pas d'illusions.

Je veux vous redire ce qu'il m'a dit, car dans la promesse sacrée que j'ai faite, vous avez votre part.

Ses paupières lourdes se sont soulevées; ses lèvres, dans un suprême effort, se sont ouvertes; je me suis baissé pour recueillir son souffle. Il a murmuré :

— Mes enfants...

— Veux-tu que j'aille les chercher? demandai-je; car les pauvres petits s'étaient endormis en veillant près de leur père, et j'avais dû les faire porter dans leur chambre par la religieuse garde-malade.

Il a fait un signe négatif de la tête; et il a fait un effort surhumain pour prononcer ces paroles :

— Bernard, je te confie mes enfants... je te les lègue. Mes enfants, que deviendront-ils? Il n'y a plus que toi pour veiller sûr eux...

J'ai serré la main qui se refroidissait.

— Je te le jure, lui dis-je; tes enfants seront les miens. Je ne les abandonnerai pas.

Il eut un faible battement des cils, comme pour me remercier, et il dit, et ce furent ses dernières paroles :

— Tu me le jures? Quoi qu'il arrive?

— Je te le jure, ai-je dit fermement.

Il a expiré, dans un dernier hoquet.

Chanteraine, c'est affreux de voir mourir un homme dans la force de l'âge, laissant trois petits enfants. Chanteraine, vous les aimerez, mes petits neveux?

BERNARD.

18 Novembre 1919.

Laissez-moi, Chanteraine, oh! laissez-moi! Laissez-moi seul avec ma douleur! Chanteraine, comment aurai-je jamais le courage de vous dire l'affreuse chose? Chanteraine, laissez-moi, laissez-moi le temps de me remettre de l'atroce secousse. Chanteraine, par pitié, laissez-moi un peu de repos... Ne m'écrivez plus!

BERNARD.

21 Novembre 1919.

Ma chère Chanteraine,

Je vous écris. Ce sera ma dernière lettre. Rien de commun ne doit plus subsister entre nous. Je savais bien que le rêve était trop beau, et que je me réveillerais...

Chanteraine, je vous rends votre parole. Je vous laisse libre de disposer de votre vie. Je ne peux avoir avec vous ma part de bonheur.

Ma part, elle sera la privation, la souffrance, les luttes quotidiennes. A vingt-sept ans, je deviens non seulement le protecteur, le défenseur moral de trois orphelins : je deviens leur père.

La promesse que j'ai faite au lit de mort de mon frère m'engage sur l'honneur. Et je com-

prends ce qu'il a voulu dire par les mots : « **quoi qu'il arrive** ».

« **Quoi qu'il arrive** »... c'était la reddition des comptes.

Chantercine, mon frère, non seulement n'avait plus de quoi vivre, mais il a contracté des dettes que je dois payer.

J'ignorais sa situation matérielle. Elle me fut révélée au lendemain de l'enterrement. Oh ! quelle chose affreuse que ces affaires d'argent qui ne vous laissent pas la liberté de vous replier sur votre douleur et de laisser en paix couler vos larmes !

Mais je m'égare. Je vous parle, à mon iusu, comme si nous devions encore conserver une intimité. Et nous devons devenir des étrangers.

Mon frère, pendant la guerre, n'a pas touché de traitement. La maladie de ma belle-sœur, survenue en 1916, a absorbé toutes les économies. Armand est revenu de la guerre avec sa santé profondément altérée, s'est retrouvé seul avec trois enfants en bas âge, auxquels il a fallu donner une gouvernante. Il n'a pu donner ses cours d'une façon régulière; des accès de fièvre l'ont souvent forcé à s'aliter. L'aîné de mes neveux, travailleur acharné autant qu'indiscipliné, s'est fait renvoyer de différents collèges; son père n'a pu veiller sur lui avec la sollicitude qui eût été nécessaire. Il faut à cet enfant une main ferme, des soins constants, une discipline sévère et tendre.

Mon frère a contracté des dettes... et je dois les payer.

Mon frère n'avait pas de fortune... et il me laisse la charge de trois enfants.

Je me suis engagé, ma parole est donnée, je dois demeurer à Paris, veiller sur mes neveux qui n'ont plus que moi, qui se suspendent à mes mains en pleurant : « Mon oncle, ne t'en va pas... »

Vous comprenez, n'est-ce pas, Chantercine; vous comprenez les mots que ma plume n'a pas la force d'écrire, que je n'ai pas le courage d'énoncer... Chantercine... au lit de mort de mon frère...

j'ai signé pour tous deux notre renonciation...

Il m'est devenu impossible de fonder un foyer alors que je suis sans fortune, seulement un petit docteur de province, et avec trois enfants.

J'écris par ce courrier une lettre à M^{me} Saint-Roman. Je la supplie de vous dire les mots qu'une mère sait dire, qui atténueront votre douleur.

Souffrirez-vous, Chantereine? Oh! je ne sais plus où je suis! Je ne sais ce qui me ferait le plus souffrir : savoir que vous souffrirez, alors que je donnerais ma vie pour vous épargner une larme, ou savoir que vous ne souffrirez pas en acceptant sagement les choses!

J'ai été égoïste, affreusement égoïste, de vous demander votre jeunesse, votre vie, votre amour. Vous avez droit à une vie plus large, plus luxueuse; vous avez droit à couler votre vie dans un cadre en harmonie avec votre beauté.

Renoncez à moi, Chantereine, et faites-vous une vie heureuse, avec un autre, un autre qui vous offrira le bonheur que je ne peux vous donner.

BERNARD.

25 Novembre.

Pourquoi me torturez-vous ainsi, Chantereine? Ah! je voudrais ne plus vous lire... parce que chaque lettre de vous réveille en moi la douleur qui ne veut pas faiblir... et pourtant, comme c'est bon de lire vos pages trempées de larmes... Chantereine, comme je suis faible, comme je me découvre un monstrueux égoïste...

Mais vous êtes une enfant, ma Chantereine, et ne comprenez rien aux exigences de la vie... Nous avons fait un rêve. Ayons le courage de regarder la réalité en face.

Oubliez-moi... Moi, j'ai le droit de vous enfermer dans mon cœur... de vous y édifier un autel... toute ma vie... Aucune femme ne viendra jamais ternir votre souvenir... parce que je n'en aimerai qu'une, qui sera vous; ensuite, parce que je fais

obligatoirement vœu de célibat en recueillant mes neveux. Il me faut songer à me faire une situation pour payer les dettes arriérées, et surtout, pour leur assurer la protection matérielle et morale que leur jeunesse réclame.

Ah ! voyez-vous, je comprends maintenant pourquoi mon frère tenait tant à me marier avec la sœur de son collègue, une jeune fille de vingt-quatre ans, dont la guerre a tué le mari éventuel, et qui ne demande qu'à épouser un jeune homme estimable, même sans fortune, malgré sa dot : mon frère pressentait la mort qui le surveillait de près ; et il aurait voulu de toutes ses forces m'épargner les difficultés d'argent auxquelles toute sa vie il s'est heurté !

Si je ne vous avais pas connue, Chanteraine, peut-être est-ce elle que j'aurais acceptée. Maintenant que je vous aime, il ne peut plus être question de mariage pour moi.

Adieu, soyez heureuse, Chanteraine. C'est le vœu de celui qui jusqu'à la mort vous sera fidèle.

BERNARD.

1^{er} Décembre.

Ah ! quels mots faut-il employer, Chanteraine, pour vous démontrer la folie de votre projet ? Oh ! merci, mon aimée, de votre généreuse tendresse. Mais il y a des choses impossibles à réaliser sur la terre, et celle que vous proposez : devenir une mère pour mes neveux et partager ma vie de privations, est une sublime divagation. Comment pourrais-je assurer votre existence alors que j'ai si peu pour moi-même et les petits ? Et ne cherchez pas à vous bercer d'espérances. Plus tard... l'avenir... mais il sera ce qu'il est aujourd'hui... Il me faut toute ma vie, et non quelques années seulement, pour mener à bien la tâche que j'ai assumée...

Chanteraine, de grâce, taisez-vous. Oh ! ne me torturez pas ! Il me faut tant de courage pour renoncer à vous ! Je suis obligé de me cramponner

pour ne pas courir au train, renoncer à mon devoir, abandonner mes neveux, les mettre en pension, n'importe où, partir, vous rejoindre, vous revoir ! ah ! vous revoir surtout ! me griser de la lumière de vos yeux et de l'or de votre chevelure ! Non, ne me tentez pas, Chanteraine, je vous en supplie, je vous le demande... au nom de l'amour que vous avez pour moi...

Ah ! est-il donc vrai que vous m'aimiez autant ? Est-il vrai que je vous aie inspiré un tel amour ? Chanteraine, c'est à l'instant où la vie nous sépare que je connais la tendresse que vous m'aviez donnée... J'ai été bien coupable, bien coupable... mais pouvais-je prévoir l'avenir quand tout souriait autour de nous ?

Non, Chanteraine, votre vie n'est pas finie, elle commence ! A dix-neuf ans, on est en pleine jeunesse ; on n'est pas encore sorti de l'enfance. Vous m'avez aimé, parce que j'ai été le premier à vous émouvoir, le premier qui vous ait demandé de partager sa vie. Cette vie, je n'ai pas le droit de la murer, et je m'y refuse. Je laisse la place libre à un autre, plus heureux que moi, un autre qui avec l'amour vous donnera la fortune. Ne m'écrivez plus, Chanteraine... parce que je n'aurais pas le courage de résister à vos exhortations... et que pour vaincre la tentation... ma chérie, mon aimée... je vous préviens, j'ai cet atroce courage... que vos lettres je ne les lirais pas...

Faites-vous une autre vie, où je n'aurai pas de part, me laissant seulement, dans ma vie austère, le droit de conserver votre souvenir et vos lettres.

Je bénis d'avance celui qui, désigné par le Ciel, saura vous donner le bonheur auquel vous avez droit.

Bernard JOUBERT.

VII

LE CARNET DE ROUTE

Pierre de Bernis posa la dernière lettre sur la table. La lumière de la lampe basse retomba sur le paquet. Rien n'était changé dans la pièce. Sauf le cœur de Pierre qui hurlait de souffrance.

Il passa sur le balcon, pour rafraîchir son front brûlant. La nuit était complète. La lune avait disparu, happée par le mont Alleverd. Une étoile brillait, étincelante, comme un diamant dans une coupe de saphir.

Pierre se pencha sur le balcon. Une lueur dans le jardin éclairait une partie du sable. Il suivit la direction de la lueur. Elle provenait d'une chambre, au second étage, au-dessus de lui, où l'on veillait encore. Pierre sentit son cœur se fondre. C'était la chambre de Chanteraine.

Elle non plus ne dormait pas. Elle vivait cette nuit d'angoisse, en union avec la sienne, et sa prière devait monter vers Dieu, en un ultime appel.

Chanteraine... Et Pierre reconnut son pressentiment exact. Et il regretta amèrement d'avoir

succombé à la tentation de curiosité et à sa furieuse jalousie. Oui, Chanteraine avait eu raison. La lecture de ces lettres avait désaxé sa vie.

Et pourtant... elle ne savait pas tout... Oh ! comment pouvait-il se faire que le fiancé de Chanteraine eût été Bernard Joubert ?

Bernard Joubert... Pierre n'était-il pas la dupe d'une erreur ? d'une illusion ? Bernard Joubert... ce nom... était-il sûr de s'en souvenir ? Mais non, ce n'était pas une méprise... Il y a des noms qu'on ne peut oublier... des noms auxquels il faut payer la dette sacrée qu'envers eux on a contractée...

Pierre étreignit son front en feu ; Chanteraine avait raison. Un amour pareil était éternel. Un tel amour ne pouvait pas mourir. Ah ! si Chanteraine, au bout de trois ans, conservait le souvenir de Bernard, il était impossible que l'amour de Chanteraine se fût éteint dans le cœur de Bernard !

Êt même, si l'oubli était venu, comment aurait pu se résoudre la question d'argent ? Oui, il y avait la rencontre sur la route de la Chartreuse. Mais, en y réfléchissant bien, et quand on savait le passé, quelle portée fallait-il y attribuer ?... Bernard, depuis trois ans, ne s'était pas marié ; la jeune fille qui marchait à son bras n'était pas sa femme. Était-elle sa fiancée ? Certes, Pierre ne l'avait qu'entrevue, et on ne peut juger une femme sur une minute d'examen... d'autant plus que l'évanouissement

de Chanteraine avait détourné son attention... Mais c'était certainement une toute jeune fille, et très hardie, et très moderne; et, en admettant qu'elle fût riche, comment admettre la supposition que pour épouser Bernard, un petit docteur de quartier, elle aurait consenti à se charger des neveux? Pour accepter une telle mission, il fallait être une femme rompue à tous les dévouements ou très aimante. La jeune fille entrevue n'avait certainement pas une de ces deux qualités.

Alors?

Alors, il n'y avait peut-être eu qu'une coïncidence, une méprise, un fait logique en apparence seulement... Si Bernard était libre et s'il aimait toujours Chanteraine?

Et Pierre dut admettre ce qu'il n'avait osé s'avouer à la lecture des lettres. Pierre, en face de sa conscience, et malgré les protestations désespérées de son cœur, dut reconnaître qu'en dépit de son amour il ne donnerait pas le bonheur à Chanteraine.

Alors, ayant eu le courage de se faire cet aveu, et apaisé par sa loyauté, il se redressa. La lueur brillait sur le carré de sable, Pierre eut un murmure qui lui monta du cœur aux lèvres :

— Ma petite Chanteraine...

Il ferma les yeux. Chanteraine, mais c'était elle qui avait raison. L'amour de Bernard s'élevait entre eux, opposait une barrière infranchissable. Bernard l'emportait sur Pierre. On

ne pouvait marcher sur ses brisées. Bernard séparerait toujours Chanteraine du capitaine.

— Chanteraine..., redit Pierre.

Et il savoura le nom, comme un fruit mûr, comme une boisson rafraîchissante qui aurait apaisé sa fièvre.

Alors, lui, qui avait affirmé dans la journée être prêt à tous les sacrifices, et que peu lui importait d'être épousé par pitié, voici qu'il faiblissait... qu'il chancelait... Etre épousé par pitié... Ah! si ce n'eût été que cela. Mais Chanteraine ne serait jamais heureuse avec lui.

Un autre avait passé, avant lui... Il fallait lui céder la place... Chanteraine vivrait de son souvenir, n'ayant pu vivre de sa vie...

Alors, Pierre quitta le balcon, entra dans la pièce; il alla droit à son secrétaire. Il abattit le couvercle, ouvrit un tiroir, en retira un carnet usé, à la couverture rongée, dont les feuillets étaient écornés, et salis, au bord.

Debout devant la tablette, il feuilleta les pages. Quelques-unes, écrites au crayon, étaient déjà illisibles.

C'était l'un des carnets de route qu'il avait tenus, comme tous les combattants, pendant la guerre; les autres, ils étaient ensemble, jetés pêle-mêle, mais celui-là, qui lui rappelait les jours de l'automne 1917, il le conservait, à la portée de sa main, près de lui, dans la crainte d'oublier la dette sacrée qu'il avait juré de payer.

Il feuilleta un moment. Puis, avidement,

il se pencha sur les pages qu'il cherchait et qu'il avait, depuis qu'il les avait écrites, si souvent relues :

1^{er} Décembre 1917.

Deux mois d'absence. L'immobilité dans un hôpital. De nouveau, la tranchée. Semblable à celle que j'ai quittée, il y a deux mois, le 17 octobre; mais emplie de visages inconnus. Une plaine craquelée, qui s'appelle la Champagne. Et qui a le même aspect crevassé que la Flandre. Les mêmes obus éclatent sur le sol. La guerre continue. J'ai repris mon poste.

Il y a deux mois que je n'ai pas écrit. C'était le 17 octobre.

17 octobre. Une date que je n'oublierai jamais. Et qu'il serait superflu de marquer sur mon carnet de route pour me rappeler la dette sacrée que j'ai contractée, ce soir-là.

17 octobre. La journée avait été calme, et cet apaisement semblait bon après les journées d'assauts répétés que nous venions de subir où tant de mes compagnons, hélas ! autour de moi étaient tombés.

Le soir, vers 7 heures, j'étais dans l'abri, avec quelques officiers, quand le commandant entra :

— Mes enfants, j'ai une mission à donner. Lequel de vous veut la remplir ?

Comme toutes les fois où des paroles semblables étaient prononcées, il n'y eut qu'une seule voix pour répondre :

— Moi, mon commandant.

— Allons, reprit-il, c'est la même répétition. Il me va donc falloir choisir, par ordre alphabétique.

— Alors, c'est moi, dis-je en m'avancant.

Il fallait, dans la nuit, porter un pli urgent au capitaine de la tranchée d'en face, distante de deux cents mètres. Deux cents mètres... une promenade, en temps de paix. En temps de guerre, c'est le champ de la mort quand il faut traverser une

plaine, dont les obus ont rasé les arbres, et qui est balayée par les balles de shrapnells et les fusées lumineuses.

— Portez le pli, ajouta le commandant. Il faut que vous passiez. Vous n'avez le droit d'être tué qu'en revenant. Mais si vous revenez, c'est la Légion d'honneur.

Quand la nuit fut complète, par bonheur sans étoiles et sans lune, je sortis en rampant de la tranchée.

Dehors, sur la terre boueuse, et sans plus l'abri du parapet, j'éprouvai un sentiment d'isolement. J'avancai, à genoux, sans bruit, mon revolver en main, et les fusées éclairantes passaient sur la plaine, la fouettant de raies blanches.

Je ne saurais préciser combien de mètres déjà j'avais parcourus, et j'apercevais nettement la ligne sombre de la tranchée française, quand soudain une fusée plus vive jaillit, inspecta le sol comme si elle cherchait sa proie. Je m'aplatis, j'aurais voulu que la terre s'entr'ouvrît pour m'engloutir. La fusée se colla à moi. « Je suis perdu », pensai-je. Ce ne fut pas à la mort, pourtant, que je pensai. Ce fut au pli que je devais porter. Presque aussitôt, un crépitement troua le silence nocturne.

Je fermai les yeux. « Mon Dieu ! » n'eus-je que le temps de penser. Une douleur affreuse m'immobilisa. Je venais d'être atteint à la jambe.

J'essayai de ramper encore. Je ne pus avancer. La douleur de l'effort arracha un gémissement entre mes dents serrées.

Et voici que près de moi, en contre-bas, une voix murmura en français :

— Êtes-vous blessé ?

La surprise, un moment, me rendit muet. Puis je répondis :

— Qui me parle ?

— Un Français. J'ai été touché au cours de l'attaque d'aujourd'hui. Je me suis réfugié dans un trou d'obus. J'attendais la nuit pour regagner nos lignes. Pouvez-vous venir jusqu'à moi ?

Mes efforts demeurèrent infructueux.

— Ne bougez pas, reprit la voix compatissante; je vais aller vous chercher.

Des craquements, une respiration courte, le bruit d'un corps qui rampe, une ombre se détacha sur la terre brune. D'un seul bras, je le remarquai, le blessé parvint à me soulever, à me descendre au fond du trou. Il était temps. A la place même que je quittais, un éclat d'obus bouleversa le sol.

Je ne pus distinguer le visage de mon sauveur. La voix, très jeune, reprit dans un murmure :

— Où êtes-vous blessé?

— A la jambe.

— Moi, au bras; j'ai pu faire un pansement provisoire. Avez-vous vos bandages?

— Oui.

— Ne bougez pas. Je vais vous les enrouler.

A tâtons, il ligota la blessure, adroitement; le sang cessa de couler.

— Vous êtes officier? reprit-il.

— Oui. Êt vous?

— Sergent. La guerre m'a pris comme je faisais mon temps.

— Je portais un pli, expliquai-je, un pli qui devait être remis, avant demain matin, dans la tranchée française.

— Donnez-le-moi.

Les mots si simples, que j'aurais dits, me firent observer mieux qui me parlait. Je ne pus rien distinguer. Le visage de mon sauveur demeurait invisible, dans la nuit épaisse.

— Vous savez que c'est fort dangereux.

— J'en ai fait d'autres.

— Mais vous êtes blessé?

— Au bras; je peux ramper. Le pli sera remis, je vous le promets.

— Si vous revenez, ce sera pour vous la Légion d'honneur. On me l'avait promise.

— Donnez-moi le pli.

Il se glissa hors de l'entonnoir. La plaine était redevenue silencieuse. Je le rappelai :

— Votre nom ? demandai-je.

— Bernard Joubert.

— Et moi, lieutenant de Bernis. Si nous nous retrouvons, un jour, pendant la guerre, ou après, nous serons des frères.

— Bon courage. Et que Dieu vous garde.

Ce furent ses derniers mots. Je demeurai seul. Je ne pus même pas percevoir le glissement de son corps, au-dessus de moi.

La douleur de ma blessure devenant plus aiguë et le sang traversant les bandages provisoires, je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'entrevis une salle claire, des lits alignés. Une femme en voile blanc se penchait sur moi. Un officier, debout près d'elle, me serra les mains.

Je voulus questionner.

— Ne parlez pas, commanda l'infirmière. Vous êtes trop faible. Vous nous avez bien fait peur. Maintenant, vous êtes sauvé.

La mémoire me revint. Je me rappelai la nuit où j'étais sorti de la tranchée, la blessure, le trou d'obus, je me rappelai Bernard Joubert. Et voici qu'en portant les yeux autour de moi, j'eus un frémissement. Épinglée à mon drap, j'y vis briller la croix de la Légion d'honneur.

Le colonel s'aperçut de mon émotion.

— On vous l'avait promise. Vous avez bien accompli votre mission. Le pli a été remis; vous avez été blessé en revenant vers nous. On vous a retrouvé au fond d'un trou d'obus.

Je sus plus tard que je me trouvais dans une ambulance du front, installée dans les cantonnements. Le bruit de la bataille me parvenait encore. Je refermai les yeux. Quelle était cette méprise ? Mes pensées me firent. Que s'était-il donc passé ?

Dans la journée, le bruit de la bataille se rapprocha. Les Allemands avançaient. Nos troupes se repliaient. Je ne pus me rendre un compte exact de ce qui se passait; la fièvre m'avait repris. On éva-

ena les grands blessés, sur des brancards, placés dans des camions. Quand je voulus parler, interroger, deux jours après, il était trop tard. J'avais été transporté sur un hôpital de l'intérieur, par un train sanitaire. La Légion d'honneur brillait toujours sur ma poitrine, la décoration que je n'avais pas méritée.

Je déduisis ce qui s'était passé. En remettant le pli, Bernard Joubert avait dit : « Lieutenant de Bernis. » Sous la capote, on n'avait pas remarqué le galon de sergent. Il était reparti... Là, je ne sus plus que penser. Pourquoi? où était-il reparti?... puisqu'il était dans nos lignes, et qu'il pouvait se faire évacuer sur une ambulance? pourquoi était-il reparti, vers une destination inconnue?... à moins... à moins que... Bernard Joubert ne soit reparti avec l'intention de revenir près de moi... me transporter... On m'avait retrouvé, le lendemain, sans connaissance, dans un trou d'obus. On savait que le pli avait été remis pendant la nuit. On avait déduit que j'avais été blessé dans le trajet du retour, pour rendre compte de ma mission.

Je voulus me défendre, expliquer l'erreur. Les événements furent plus forts que moi. Le commandant, le colonel avaient été tués pendant mon séjour à l'ambulance, et j'ignorais le régiment, la compagnie de Bernard Joubert. Avait-il été tué? Ou était-il revenu, sain et sauf, dans nos lignes? L'avait-on retrouvé, le lendemain matin, dans la plaine, la tête fracassée par une balle de shrapnell ou le cœur percé d'un éclat d'obus? Mystère, douloureux mystère. Et, non satisfait d'avoir accompli ma mission, Bernard Joubert avait poussé la sublime générosité jusqu'à donner mon nom à la place du sien, m'offrant ainsi l'insigne récompense qu'il avait méritée.

Le mystère ne pourra jamais s'éclaircir. Je ne suis plus dans le secteur où je me trouvais en octobre. On vient de m'envoyer en Champagne. Je n'ai plus la possibilité de retrouver le héros, qui

m'a pas reçu la récompense, que je porte à sa place, et que je me reprocherai d'avoir volée si je ne paye pas, un jour, d'une manière ou d'une autre, la dette que j'ai contractée.

Bernard Joubert... Jamais je n'oublierai ce nom. Cet homme m'a sauvé la vie... Il m'a donné l'honneur... Humble soldat de France, qu'êtes-vous dans la mêlée terrible? Paysan des champs, professeur lettré, écrivain? Etes-vous seulement, ô mon compagnon d'armes, de ceux qui reviendront?

Je porte la décoration qui vous appartient, dont je ne suis pas digne, et que je ne peux vous restituer. Bernard Joubert, je jure de payer ma dette, un jour, si, au hasard de la vie, Dieu me remet sur votre chemin.

D'un geste sec, Pierre ferma le carnet. Il savait que, depuis octobre 1917, il n'avait jamais entendu parler de Bernard Joubert.

Et il apprenait que Bernard Joubert, depuis cette nuit tragique, après la guerre, avait été le fiancé de Chanteraine.

Bernard Joubert... Était-ce une similitude?... Peut-être... Deux hommes, dans la veillée des armes de 1914 à 1918, pouvaient porter ce nom... Pourtant... quelle coïncidence... et n'était-ce pas bien de celui qui avait refusé la récompense, le geste de piétiner son cœur pour faire honneur à la parole donnée?...

Pierre, les deux mains ouvertes sur le carnet, penchait son front que la lampe baignait de lumière rose :

— Mon Dieu, murmura-t-il, que voulez-Vous que je fasse?



Le lendemain matin, on remit une lettre à M^{me} Saint-Roman.

En termes vagues, le capitaine de Bernis s'excusait auprès d'elle d'être obligé de partir, appelé pour une affaire urgente dans les environs d'Aix, et promettant son retour pour le soir.

VIII

APRÈS UNE NUIT D'ANGOISSE

La baie s'ouvrait sur la route. Des montagnes, une brise plus fraîche descendait. Mais ce mois de septembre était si beau encore qu'un grand nombre de pensionnaires, prolongeant leurs vacances, emplissaient presque complètement la grande salle à manger de l'*Hôtel de la Chartreuse*.

Une transformation subite, cependant, s'était produite depuis la veille. On aurait cru au passage d'un génie pendant la nuit : les bouleaux pris en premier, les bouleaux à la chevelure éplorée, aux troncs unis et lisses, couleur d'argent, secouaient sur le sol leurs feuilles mor-

dorées. Le vent d'automne sifflant dans les pins s'engouffrait dans la forêt qui, sur les flancs des monts, moutonnait comme des vagues.

Le déjeuner était fort avancé quand Pierre de Bernis, en grande tenue, la Légion d'honneur ornant son dolman, descendit de l'auto qu'il avait prise à la gare de Voiron. Un domestique s'avança pour le recevoir et l'introduisit dans la salle à manger.

Par reconnaissance pour les voyageurs qui s'attardaient, on garnissait les tables des dernières fleurs, et cette attention charmante et délicate envoyait à la salle à manger la note banale de la table d'hôte.

Car c'était un hôtel de premier ordre, celui où Pierre pénétrait, l'hôtel où il avait goûté deux jours auparavant.

Il choisit une table lui permettant de contempler toute la salle. Par la fenêtre, il apercevait le sentier en zigzag côtoyant la route. Les fougères cuivrées descendaient le long des pentes comme de luxuriantes chevelures rousses déroulées. Et le ciel prenait des couleurs fondantes entre les cassures des monts.

Indifférent en apparence, mais le cœur battant plus vite, Pierre consulta la carte, commanda un menu, au hasard, l'appétit déjà coupé par l'angoisse qui l'étreignait de sa main de fer.

A une table particulière, une famille s'était installée.

Pierre identifia tout de suite ceux qu'il avait

déjà vus : le jeune homme, assis à côté de la jeune fille au turban fauve, si près d'elle que Pierre retomba dans ses incertitudes. Puis les parents, le père, la mère, qui les suivaient sur la route, l'autre jour. Pierre reconnut aussi l'homme qui s'était appuyé au parapet, et la jeune femme qui s'était avec tant de sympathie penchée sur Chantereine souffrante.

Et il y avait encore, autour de la table fleurie de dahlias, une dame d'une quarantaine d'années et deux garçonnets.

Pierre avait-il réellement, en face de lui, le jeune homme qui l'avait sauvé de la mort, accomplissant la mission à sa place, à qui il devait la décoration qu'il n'avait pas méritée?

Où alors, était-il dupe d'une similitude de noms?

Il était impossible de s'en rendre compte. Il y avait loin entre le soldat à la capote boueuse entrevu au fond de l'entonnoir et ce jeune homme élégant, la taille haute et mince prise dans un costume de sport, aux yeux sombres, si pensifs, presque tristes, s'ouvrant sous des cheveux bruns, et dont les lèvres rasées, à la mode du jour, semblaient ne plus savoir ce qu'était le sourire.

« S'il parle, je reconnaitrai sa voix », pensa Pierre, que l'angoisse étouffait.

— Cher, passez-moi une cigarette, commanda la jeune fille hardie s'adressant au jeune homme.

Bernard Joubert obéit; courtoisement, il présenta son étui.

« C'est elle qui fait toutes les avances », remarqua Pierre.

Car si le jeune homme se montrait parfaitement correct, il était évident que sa compagne ne l'intéressait pas.

On semblait, à la table, discuter un projet d'excursion; les mots ne parvenaient à Pierre qu'atténués par les conversations des autres voyageurs, le roulement des autos sur la route, et le bruit des serveurs choquant la vaisselle.

— Vous serez des nôtres, n'est-ce pas, cher ami? demanda le monsieur à la barbe noire, s'adressant à Bernard.

Bernard ne répondit pas, secouant la cendre de sa cigarette sur le bord de sa soucoupe.

Ce fut la jeune fille au turban qui répondit, par une exclamation où se percevait une suprême ironie :

— Ah! ces chers neveux attendront bien encore, je suppose, jusqu'à ce soir, pour recevoir une lettre de leur cher oncle!

Les neveux. Pierre saisit les mots. Une émotion profonde le bouleversa. Le doute n'était plus permis. Les deux Bernard Joubert, le sien, et celui de Chantereine, ne faisaient qu'un même homme : celui qu'il avait devant les yeux.

— Hier, vous nous avez promis de venir, dit la jeune femme, en baissant les yeux.

Il sembla à Pierre qu'un froncement de sourcils indiquait chez l'ancien soldat une contrariété très vive. La grosse femme commune clôtura la discussion :

— La voiture vient nous chercher à trois heures. Il serait temps de décider qui vient ou qui ne vient pas. Yvette, monte t'habiller.

Pierre refusa le dessert qu'on lui apportait. Il importait d'agir au plus vite, avant le départ de Bernard. Il sortit dans le vestibule, s'approcha du gérant :

— Je vous serais obligé, dit-il, de vouloir bien prévenir M. Joubert que quelqu'un le demande, immédiatement.

Le gérant s'inclina, entra dans la salle pour faire la commission. Lût un nouveau dante tortura Pierre : comment Bernard, sans fortune, ayant à sa charge trois neveux, pouvait-il s'offrir le luxe de vacances à la station mondaine de Saint-Pierre-de-Chartreuse ?

Il ne se retourna pas immédiatement, en entendant la porte, derrière lui, s'ouvrir, puis se refermer. A cet instant suprême, où il consommait son sacrifice, le courage lui manqua.

« C'est ma vie que je joue en ce moment, songea-t-il. Aurai-je la force d'aller jusqu'au bout ? »

— C'est à moi que vous désirez parler ? demanda une voix près de lui.

Pierre se retourna. Mais il savait déjà qu'il était en présence du héros qu'il cherchait. Bien

qu'un peu voilée, mûrie par cinq ans de souffrance, c'était bien la même voix qui, dans le trou d'obus, lui avait dit : « Que Dieu vous garde. »

Et Dieu l'avait gardé !

Bernard, un peu surpris, considéra l'officier, dont la physionomie portait un trouble visible et qui demeurait silencieux :

— Oui, dit-il enfin, je désire vous parler. C'est pour cette raison que je suis venu d'Aix. Pouvez-vous me recevoir dans votre appartement ?

— Certainement, capitaine... Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je vous le dirai chez vous.

Très intrigué, mais dompté par le ton de commandement, Bernard pria Pierre de le suivre dans l'escalier. Sur le palier du premier, il ouvrit une porte. Une antichambre précédait un appartement.

Alors, Pierre se raffermi, et, frémissant, interrogea :

— Vous êtes bien Bernard Joubert ?

— Parfaitement.

— Peut-être vous souvenez-vous de moi... Je suis le lieutenant de Bernis.

Un cri de bonheur et de surprise jaillit des lèvres de Bernard :

— Mon lieutenant !... le lieutenant de Bernis !... Non, capitaine, veux-je dire ! Ah ! que je suis heureux de vous revoir !

— De me voir, plutôt, cher ami, car pour nous voir... ce n'était guère possible, au fond du trou d'obus.

Il lui tendit les mains :

— Dites, voulez-vous que nous nous donnions l'accolade, ce que nous n'avons pu faire dans l'entonnoir ?

Les deux jeunes gens s'étreignirent. Et Pierre sentit sur sa poitrine battre le cœur de celui dont il avait été si jaloux, quand il ignorait son nom.

— Moi aussi, je suis heureux de vous revoir, dit Pierre en s'asseyant dans le fauteuil avancé, j'ai tellement pensé à vous, depuis cinq ans... j'ai tellement espéré vous retrouver un jour...

— Moi aussi. J'aurais tant désiré savoir ce que vous étiez devenu.

« Quand le pli fut porté, je suis revenu vers vous. Je voulais vous retrouver, vous ramener dans la tranchée. Ce me fut impossible. Ma blessure me fit terriblement souffrir, et en recherchant, la nuit, le trou où vous étiez, j'ai reçu une balle dans l'épaule. »

Pierre saisit les mains du jeune homme, les serra fortement :

— Vous m'avez sauvé la vie, vous avez sauvé les nôtres, en portant le pli... Mais votre héroïsme ne s'arrête pas là. Oh ! pourquoi avez-vous refusé la récompense qu'on m'avait promise ? Et m'en avez-vous fait le don ?

Un sourire éclaira les traits de Bernard. Et

c'était peut-être, depuis longtemps, son premier sourire :

— La Légion d'honneur? Que vouliez-vous que j'en fisse? Elle m'était inutile, alors qu'à vous, officier, elle pouvait vous obtenir de l'avancement. Moi, j'avais déjà la croix de guerre.

Il désigna à sa boutonnière un liséré qui brillait à côté du ruban vert et jaune :

— Depuis, voyez, j'ai gagné la médaille des épidémies.

— Vous êtes médecin?

— Oui, à Paris.

Et, après la première surprise, le sens de la logique lui revenant, Bernard interrogea :

— Mais comment avez-vous pu me retrouver? Comment avez-vous su que j'étais ici?

— Oh! ceci, c'est une histoire qui serait trop longue à raconter présentement. Nous avons le temps... à moins que vous ne soyez pressé. Je vous retarde peut-être. Il me semble vous avoir entendu projeter une promenade, tantôt, avec vos amis...

Bernard eut un geste lassé :

— Non, je n'ai pas promis d'y aller, et vous me sauvez d'une corvée. J'ai dit, en quittant la table, quand vous m'avez fait appeler, que quelqu'un me demandait et qu'il ne fallait pas compter sur moi, cet après-midi.

— C'est que vous êtes dans un endroit ravissant, dit Pierre d'un ton léger. Le site est fort

apprécié, et une villégiature doit y être délicieuse.

— Oui... cela dépend des circonstances.

Pierre, pour provoquer les confidences, osa une question directe :

— Mais racontez-moi un peu votre vie, mon ami. Nous sommes des frères d'armes, et je serais si heureux d'être au courant de ce que vous faites. Vous étiez bien jeune lorsque j vous ai connu. Qu'êtes-vous devenu depuis ? Êtes-vous marié ?

Une crispation tordit les traits du jeune docteur :

— Non, dit-il sourdement. Êt vous ?

— Moi non plus. Après la guerre, j'ai fait la campagne de Syrie; je suis seulement de retour en France depuis un mois. Ma santé, très altérée, a exigé un traitement à Aix-les-Bains où je suis descendu. Depuis cinq ans, je n'ai guère eu le temps de penser au mariage.

Un instant, sa pensée vola vers Chanteraine, qui devait être si déroutée par son absence; à Chanteraine... de qui il reconstituait le bonheur par son renoncement.

— Pardonnez-moi si peut-être je suis indiscret. En vous voyant, tout à l'heure, auprès d'une jeune femme, j'avais pensé... que vous étiez marié... ou fiancé...

Le docteur éclata d'un rire qui rendit l'écho d'un sanglot :

— Les apparences pourraient faire supposer

pareille chose. Il n'en est rien. Cette jeune fille est en vacances ici, avec ses parents. Je la connais depuis trois semaines. Elle a jugé bon de me choisir comme flirt, pour passer le temps... car je suis le seul jeune homme de l'hôtel.

« Je suis son joujou. Elle se heurte à ma courtoisie.

« Quant à épouser, elle, une jeune fille riche, un pauvre docteur sans fortune... ah ! M^{lle} Yvette a bien d'autres ambitions ! »

Toute l'âme de Pierre monta vers le ciel, dans une prière fervente, lui qui n'avait eu qu'une crainte : arriver trop tard.

Il feignit l'étonnement :

— Mon cher ami, vos confidences me touchent profondément. Vous me témoignez une grande confiance... Oserais-je alors vous laisser voir ma surprise ? Vous me parlez de situation médiocre, de manque de fortune, et je vous rencontre dans un hôtel luxueux... ?

Bernard eut un sourire désabusé :

— Ce n'est pas moi qui paye.

Cette fois, Pierre ne comprit plus du tout. Son attitude le laissa nettement entendre. Et Bernard, sans remarquer la singularité de cette insistance, profita de la circonstance pour décharger son cœur, fermé hermétiquement depuis trois ans :

— Mon capitaine, nous nous connaissons à peine. Et cependant, des souvenirs nous lient, si étroitement, qu'il me semble, n'est-ce pas,

que nous nous connaissons depuis toujours? que nous sommes comme des frères se retrouvant après une longue séparation.

« Le soldat insouciant que vous avez rencontré dans la tranchée, ah ! il n'existe plus, celui-là ! Il a été tué, non par une balle, mais par l'après-guerre ! C'est de vingt ans que j'ai vieilli !

— Mon cher ami, il ne faut pas désespérer. Si vous éprouvez un peu de douceur à vous épancher, ah ! faites-le sans crainte. Je vous suis tout acquis. Si vous saviez la reconnaissance que j'éprouve pour vous !

— Ne parlons pas de ce grand mot, je vous en prie; n'avons-nous pas l'un pour l'autre une amitié sincère? n'avons-nous pas de l'affection? Dites, trouvez-vous le mot trop fort?

— Il ne l'est pas, assura Pierre. Dites-moi tout... Si je pouvais vous venir en aide...

Bernard secoua la tête :

— Non, vous n'y pourrez rien... et personne n'y peut rien...

« Tout à l'heure, vous m'avez demandé si j'étais marié. Je pourrais l'être. J'ai rencontré après la guerre une jeune fille... que j'ai aimée... que j'aime encore... Voyez, l'amour, il faut l'avoir éprouvé pour savoir ce que c'est... Elle a répondu à ma tendresse. Nous nous sommes fiancés.

« C'était le bonheur, mais un bonheur si grand qu'il ne pouvait se réaliser. On n'a pas le droit d'être si heureux sur la terre.

— Si, si, intervint Pierre avec chaleur. Un bonheur qui se fonde sur les douces charges du mariage, on est en droit de le posséder.

— Il faut croire que non... puisqu'un mois avant notre mariage, alors que tout souriait à notre amour, une catastrophe imprévue bouleversa ma vie. J'avais un frère, veuf, père de trois enfants jeunes, ne possédant pas de ressources. Il est mort, après une maladie très courte, en me faisant jurer de veiller sur les orphelins.

« J'ai promis. Veiller sur des enfants, mes neveux, ce ne pouvait être un obstacle à faire ma vie, à réaliser mon bonheur... Mon bonheur, il s'est volatilisé, à l'ouverture des livres de comptes... Mon frère, un gazé de la guerre, avait contracté des dettes que je devais payer...

« Sans fortune, avec seulement ma petite situation de docteur de province, que pouvais-je faire? Il m'était impossible d'entraîner ma fiancée dans la vie de privations qui serait désormais la sienne. Mes pauvres petits neveux me suppliaient de ne pas les abandonner. L'aîné, surtout, m'inquiétait fort. Il avait besoin d'une direction ferme. Il lui fallait une autorité douce pour le soutenir... Mon devoir était là, près d'eux. Et j'ai rendu sa parole à ma fiancée. »

Il s'arrêta de parler, marcha vers la fenêtre. Des larmes qu'il ne put retenir brillèrent dans ses yeux. Pierre, attentif, la tête baissée, écoutait :

— Alors? interrogea-t-il.

— Alors? Mais c'est tout. Que voulez-vous qu'il y ait de plus? Je me suis installé à Paris, j'ai ouvert un cabinet, j'ai eu une clientèle assez rapidement. J'ai d'abord songé à payer les dettes. Je suis devenu un père pour mes neveux. J'ai eu la joie de voir mes efforts couronnés de succès. Les pauvres petits, abandonnés par leur père malade aux soins de gouvernantes qui se succédaient sans trêve, ont une vie assurée, équilibrée, disciplinée.

« Voilà quelle est ma vie, depuis trois ans... pendant lesquels pas un seul jour ne s'est passé sans que mon souvenir ne vole vers celle que j'ai laissée... Ah! qu'est-elle devenue, elle, dont l'affection me fut si douce pendant ces jours d'épreuve où j'ai lutté entre le devoir et le bonheur? Je souhaite de tout mon cœur qu'elle m'ait oublié... bien que sachant d'avance que, le jour où j'en aurai la certitude, je souffrirai atrocement... Je préfère vivre toujours dans l'ignorance, je préfère l'évoquer, telle que je l'ai connue, si fidèle et si tendre, ne jamais savoir qu'un autre, plus heureux que moi, lui a donné le bonheur... Et, au fond de moi, je me reproche mon égoïsme...

« Ah! Chanteraine! »

Le nom passa sur ses lèvres, comme une plainte. Pierre ne souffrit pas d'entendre un autre homme que lui le prononcer. Il avait fait son sacrifice ultime dans la nuit d'angoisse

qu'il venait de vivre; et rien maintenant de ce qui était humain ne pouvait le toucher.

Il se leva, vint vers la fenêtre par laquelle coulait tout l'or de la lumière. Bernard crispa la main sur son épaule :

— Vous le dirais-je? Une angoisse m'étreint, depuis deux jours... et c'est peut-être à cause d'elle que j'ai consenti à vous parler si vite, et si franchement, alors que mes lèvres scellées depuis trois ans n'ont jamais révélé à personne le secret de ma vie.

« Il y a deux jours... avant-hier... j'ai cru la reconnaître... à la terrasse de cet hôtel... Je n'en suis pas sûr... le soleil m'aveuglait, et Yvette m'entraînait... et ce fut si rapide... Il me parut que c'était elle... J'ai cru reconnaître ses cheveux flous, sa silhouette fine... j'ignore si elle m'a reconnu... si elle m'a vu, escorté d'une autre...

« Et, pour ne pas me trahir, pour être sûr de moi, je n'ai pas dû chercher à approfondir... J'ai dû, le cœur bouleversé, passer, indifférent...

— Mon bien cher ami, mon frère, reprit Pierre d'une voix vibrante, je prends une part infinie à votre douleur. Mais la vie vous réserve une revanche. Oui, soyez persuadé que Dieu vous donnera la récompense de votre soumission à sa volonté. J'en ai la ferme espérance. Ayez confiance.

« Cependant, oserais-je solliciter la fin des

confidences? Votre villégiature ici, et vos neveux?

— Mes neveux, pour la première fois depuis trois ans, passent leur été loin de moi. Ils sont aux bains de mer, où un prêtre de mes amis les a emmenés. Pauvres petits! Je n'ai pas les moyens de leur procurer le plaisir de grands voyages. Nos vacances, depuis trois ans, se sont passées bien modestement, dans les environs de Paris... Ils désiraient tant connaître la mer! J'ai accepté pour eux l'invitation de ce prêtre, et tous les jours, une lettre m'apporte leur ravissement.

« Ah! ~~vous~~ me demandez toute l'histoire, la fin... Capitaine, vous la dirais-je?

— Oui, j'ai le droit de tout savoir.

— Mon frère avait un de ses collègues, homme fort sympathique, que vous avez peut-être remarqué, en bas, avec sa famille, deux femmes et deux garçonnets. Peut-être avez-vous regardé aussi la sœur de ce M. Bertrand, une jeune fille de vingt-sept ans.

« Un peu avant sa mort, mon frère avait voulu me marier avec elle. J'étais fiancé avec Chanteraine. Il ne pouvait être question de mariage pour moi. J'ai compris, après, pourquoi mon frère tenait tant à ce mariage. M^{lle} Annette a une gentille dot; il aurait voulu m'épargner les soucis matériels, qui ont tellement attristé sa vie.

« Ce professeur a le désir, fort légitime, de

marier sa sœur. Mais, en raison des jeunes gens qui ont été tués, il est à craindre que cette personne, charmante, certes, ne reste célibataire.

« Cet hiver, j'ai soigné l'un des garçons de M. Bertrand, atteint d'une thyphoïde. En souvenir de mon frère, des relations que, depuis trois ans, nous n'avons cessé d'entretenir, j'ai refusé des honoraires. Il a insisté. J'ai tenu bon.

« Au mois de juillet, il vint me trouver. Mes neveux étaient partis, je comptais passer l'été à Paris; c'eût été une économie, qui m'aurait permis, peut-être, l'année prochaine, d'emmener mes petits enfants, moi-même, dans un long voyage.

« M. Bertrand me fit mettre brusquement devant la glace.

« — Regardez-vous, me dit-il, voyez votre mine. Ne craignez-vous pas de tomber malade?

« Tomber malade?... Que deviendraient-ils, les orphelins? Je n'avais pas songé à cette hypothèse.

« — Je vous emmène, me dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Vous ne pouvez refuser, car j'ai votre billet dans ma poche. Nous partons pour Saint-Pierre-de-Chartreuse, vous venez avec nous. Par l'affection même que vous portez à vos neveux, vous êtes obligé de céder.

« J'ai eu la lâcheté d'accepter... la lâcheté... J'ai pensé à mes neveux; je n'ai pas le droit

d'être malade; et en effet, j'étais épuisé, en juillet. Je travaille sans arrêt, pour augmenter ma clientèle, et je m'associe aux recherches de certains de mes confrères pour trouver enfin le sérum du cancer.

« Je suis venu... sachant ce qui m'attendait ici...

— Ce qui vous attendait? répéta Pierre haletant.

— Croyez-vous qu'il soit si désintéressé, l'intérêt que me porte l'ami de mon pauvre frère? Il a escompté qu'un séjour prolongé avec sa sœur me ferait reconnaître ses qualités, et que je demanderais sa main, au retour...

« Si je n'aimais pas Chantereine, j'accepterais le mariage avec M^{lle} Annette... qui a tout pour rendre heureux un mari, qui serait si dévouée pour mes neveux... Mais est-ce possible, dites, est-ce possible d'accepter une femme quand on en aime une autre?

« Oh! elle ne se fait pas d'illusions! Elle sait que, si je l'épouse, ce ne sera pas par amour. Elle se doute qu'il y a une grande souffrance dans ma vie... Elle-même ne m'aime pas, au sens du mot. Nous avons l'un pour l'autre une grande estime, de la sympathie.

« Êt cependant... »

Il s'arrêta encore, le regard perdu sur le pic de la Chamechaude qui semblait vouloir escaler le ciel.

— Cependant... la vie que je mène est si

austère, si vide... et mes pauvres petits auraient tant besoin de l'affection d'une femme... d'un dévouement maternel que je ne peux leur donner...

« Cependant, M. Bertrand a été si bon pour moi... que je ne sais pas, non, voyez-vous, je ne sais pas... si, par reconnaissance pour lui, par lassitude, je ne vais pas, à notre retour à Paris, me décider à ce mariage de raison... »

Un bond de Pierre l'arrêta net :

— Mais c'est fou, c'est fou ! cria-t-il. Où pouvez-vous avoir pris ces idées, vous, un homme, qui avez toujours su si bien discerner le chemin de l'honneur ? Épouser une femme quand vous en aimez une autre, mais c'est monstrueux !

— Non, car Annette, je vous le répète, ne se leurre pas d'illusions. Elle désire un foyer, une situation stable, un but dans la vie...

— Elle l'aura, mais avec un autre. Pas avec vous. J'y mets opposition formelle. Je vous le défends. Il y a une autre route tracée pour vous, j'en suis sûr.

« Pour le moment, le plus pressé, c'est de partir avec moi.

— Avec vous ?

— Oui. Je vous emmène à Aix, où j'ai des amis. Je les ai quittés, ce matin, de très bonne heure, en leur promettant mon retour pour ce soir. Je vous expliquerai plus tard dans quelles circonstances j'ai su que vous étiez ici. Si je

ne rentrais pas dans la journée, mes amis s'inquiéteraient.

« Et je ne vous laisse pas ici. Vous subissez une influence déprimante, vous vivez tous les jours, depuis trois semaines, avec cette Annette, et vous prenez pour de l'affection ce qui n'est que de la sympathie. Il faut à toutes forces vous changer les idées, changer de milieu. Ici, on vous envoûte. De toutes manières. Et la coquetterie d'Yvette, comme vous l'appellez, vous donne la nostalgie de l'amour. Vous croyez le trouver avec l'autre. Vous vous trompez lourdement. Heureusement, je suis arrivé à temps.

« Ah ! cher, bien cher ami, poursuivit Pierre, et Bernard ne perçut pas le brisement de sa voix, vous m'avez sauvé la vie, un jour, il y a cinq ans... Vous m'avez donné la gloire... Nous sommes quittes : moi, je vous rends le bonheur. »

Et Pierre, les yeux levés vers les cimes neigeuses, transparentes comme de grandes verrières traversées de soleil, remerciait Dieu d'avoir exaucé sa prière, dite après sa nuit d'angoisse et de lutte suprême :

« Mon Dieu, je vous offre ma vie, pour le bonheur de Chanteraine. »

IX

L'ABSENCE DU CAPITAINE

On faisait de la musique dans le salon de l'*Hôtel du Lac*.

La fraîcheur de septembre avait fait fermer les fenêtres. Beaucoup de pensionnaires déjà étaient partis et c'était, dans le salon rose, la nostalgie des derniers jours de vacances.

M^{me} Saint-Roman, une broderie en mains, répondait distraitement aux questions qu'on lui posait. Son esprit, évidemment, était ailleurs.

« Que signifie cette lettre du capitaine ? songeait-elle. Pourquoi est-il parti si précipitamment ? Cette affaire urgente qui l'a appelé soudainement, est-elle réelle ou est-ce un prétexte qu'il m'a donné ? »

Toute la journée, M^{me} Saint-Roman avait interrogé sa fille. Chanteraine, aussi surprise que sa belle-mère de la fuite soudaine de Pierre, n'avait pu que répondre :

— Mère, je ne sais rien... Je ne suis pour rien dans ce départ.

Elle disait vrai. Où était allé Pierre après la lecture des lettres d'amour ? Quel parti avait-il adopté ? Fallait-il ne voir qu'une coïncidence

entre leurs confidences de la veille et cette absence imprévue?

Pierre n'était pas rentré dîner. La nervosité de M^{me} Saint-Roman augmentait au fur et à mesure que les heures passaient. Ignorant où il était allé, elle ne pouvait se renseigner sur l'heure des trains.

Qui donc, d'ailleurs, pouvait assurer que Pierre était parti par le train? Un domestique, habilement interrogé, car il fallait éviter les commentaires, avait seulement dit que l'officier était descendu de sa chambre vers six heures du matin, et qu'il n'avait pas reparu.

M^{me} Saint-Roman avait, à tout hasard, consulté l'indicateur. D'Aix, il ne partait pas de train avant 7 heures. Pierre avait dû prendre une voiture... une auto...

Neuf heures sonnèrent. M^{me} Saint-Roman plia son ouvrage. Il était temps de coucher les petits, jouant aux dominos avec d'autres enfants.

— Oh! maman, laisse-nous finir la partie! implorèrent-ils.

— Soit; je vous accorde cinq minutes, concéda M^{me} Saint-Roman.

Un battement de mains fut le remerciement, et l'on continua de coudre et de bavarder sous la clarté du lustre.

Un bruit de pas sur le gravier du Parc, un murmure de voix joyeuses rompit soudain le demi-silence où l'on était plongé. M^{me} Saint-Roman se redressa, guettant la porte.

« Serait-ce Pierre, enfin ? Mais non ! Il serait seul ! »

Chanteraine, empoignée aussi par le mystère qu'elle sentait planer, et plus que jamais indécise sur ce qu'elle devait souhaiter, sentit son cœur battre à coups précipités. Si c'était Pierre qui revenait, quelle réponse allait-il lui donner ?

Partagée entre la crainte et l'espoir, elle ne savait plus ce qu'elle devait désirer : renoncer pour toujours à Bernard en épousant le capitaine, ou alors s'enfermer dans un couvent pour laisser sa belle-mère libre de refaire sa vie.

Les mains jointes, elle priait tout bas, s'affermissant de toutes ses forces dans la volonté de Dieu.

La porte du salon s'ouvrit, et ce fut Pierre qui parut. Un Pierre qu'on sentait un peu fébrile, mais avec un sourire sous ses courtes moustaches blondes. Il s'avança vers M^{me} Saint-Roman :

— Madame, je vous prie d'agréer mes excuses. Très tard hier, j'ai appris la présence d'un ami dans la région. Je suis allé le trouver, et je l'ai ramené, ici, pour deux jours. Voulez-vous me permettre de vous le présenter ?

— Très volontiers, capitaine, répondit Madame Saint-Roman, démontée par cette entrée intempestive, surtout par la joie qui semblait émaner de Pierre.

Pierre se tourna vers Chanteraine raidie d'émotion :

— Bonjour, Chantercine, dit-il, comme si rien ne s'était passé entre eux.

Il salua le baron, en lui tendant la main, comme tous les jours, et, près de la porte, il dit à quelqu'un d'invisible :

— Vous pouvez entrer, cher ami. Ces dames sont encore au salon.

Et dans la lumière diffuse répandue par le lustre, Bernard Joubert apparut.

Chantercine porta les mains sur sa poitrine, où tout son sang, une seconde, reflua.

M^{me} Saint-Roman perdit sa science mondaine, stupéfaite par cette apparition.

Bernard, les yeux fixes, hébétés, demeuré cloué au sol, se crut la victime d'un songe.

— Je rêve, bégaya-t-il.

— Mais entrez, entrez, répétait Pierre, il est tard, ce soir, demain nous ferons plus amplement connaissance.

Il sauvait la situation. Il était impossible, devant des étrangers, de manifester trop clairement sa surprise ou son émotion. Chantercine se cramponna aux bras de son fauteuil pour avoir la force de regarder Bernard s'avancer.

— Monsieur, nous sommes ravis de vous voir, dit M^{me} Saint-Roman, ne pouvant vraiment pas dire : de faire votre connaissance.

Après tout, l'événement était-il si extraordinaire qu'il le paraissait, de prime abord ? Pierre pouvait connaître Bernard... la terre est petite... et tous deux avaient fait la guerre...

Le regard de Bernard courut à Chantereine. Leurs yeux se prirent, se perdirent l'un dans l'autre, et dans ce regard ils se redonnèrent tout entiers. Alors, le passé, l'avenir n'inspirèrent plus ni regret ni crainte à Bernard. Il revoyait Chantereine, elle était libre... Il l'aimait toujours... Et tout ne lui fut plus rien.

Pierre, feignant de remarquer la surprise générale, dit, se frappant le front :

— Mais, au fait, je suis stupide ! En effet, vous deviez vous connaître puisque mon ami était autrefois docteur à Dijon !

Alors, Chantereine ne comprit plus rien. Pierre, après la lecture des lettres, était retourné à la Chartreuse et il ramenait Bernard. Bernard qui était fiancé...

Fiancé ? Elle en douta et, après, elle fut sûre que non, en revoyant le regard d'autrefois, qui l'enveloppait de longs rayons d'amour.

Les deux petits, ravis de l'aubaine qui retardait l'heure du coucher, se glissèrent auprès du groupe, gentiment offrirent la main à leur grand ami ; car, s'ils ne se rappelaient pas le capitaine, ils se souvenaient bien de Bernard, le fiancé de leur grande sœur, qui leur donnait des bonbons, et dont le départ, un jour, avait tant fait pleurer leur Chantereine.

Et Pierre, à contempler ce tableau, constata une fois de plus qu'il était en trop, et que, dans leur vie à tous, il n'avait pas tenu la plus grande part.

En trop? Non, puisqu'il était l'artisan de tous les bonheurs qui s'édifiaient, ce soir.

Et Pierre parla. Il raconta comment il avait connu Bernard, comment Bernard l'avait sauvé de la mort, porté le message à sa place; mais il tut l'incident de la Légion d'honneur.

Alors, on s'étonna moins; et dans le désarroi général, personne ne pensa à demander comment le capitaine avait connu la présence de son ami à la Chartreuse. Mais M^{me} Saint-Roman maudissait le sort qui permettait une telle rencontre. Elle le comprenait trop bien. L'amour des deux fiancés avait survécu à trois ans d'absence. Désormais il était impossible d'envisager le mariage de la jeune fille avec le capitaine.

M^{me} Saint-Roman, dans un dernier espoir, s'enquit de la situation du docteur à Paris, de ses neveux. Elle apprit que rien n'était changé. Bernard était pauvre, avec trois orphelins à sa charge. L'obstacle qui avait empêché le mariage, trois ans auparavant, subsistait. Comment tout cela allait-il finir?

Et que signifiait la joie qui transfigurait Pierre? Qu'était-il advenu, depuis vingt-quatre heures, dans sa vie?

— Joubert m'a promis de passer deux jours ici, annonça Pierre; vous n'y voyez, Madame, aucun inconvénient?

— Aucun, répondit du bout des lèvres M^{me} Saint-Roman.

— Dans deux jours, il rejoindra ses amis auxquels il a expliqué qu'il venait à Aix et qu'il serait de retour dans quarante-huit heures.

M^{me} Saint-Roman pensa que ce n'était qu'une question de patience de quarante-huit heures; mais que la situation n'en serait pas plus éclaircie après et elle se promit de veiller à ce que les anciens fiancés n'eussent pas, durant ces deux jours, un seul moment de tête à tête.

Bernard se sentait l'esprit perdu. Chantecreine... c'était Chantercine qui était près de lui... et, comme il en avait exprimé le désir dans sa dernière lettre d'amour, il pouvait se griser de la lumière de ses yeux et de sa chevelure.

« Mais comment Pierre de Bernis, se disait-il, n'a-t-il pas pensé que la Chantercine qu'il connaissait fût la mienne? »

On se sépara dans l'escalier. Il parut à Bernard que maintenant Pierre le fuyait, éludait ses questions, ne voulait lui donner aucune explication. Et chacun s'enferma dans sa chambre, sans pouvoir trouver le sommeil, sauf les deux petits enfants.

Bernard et Chantercine, au travers des murs, pensèrent l'un à l'autre. Ah ! s'être revus, être sûrs de leur amour, n'était-ce pas la compensation donnée à tout ce qu'ils avaient souffert?

La vie, dans quarante-huit heures, les séparerait. Elle les arracherait brutalement l'un à l'autre, comme la première fois. N'importe ! ils

étaient sûrs de leur amour, et cette certitude, ce serait la lumière éternelle qui brillerait dans leur vie solitaire; ce serait la source enchantée à laquelle ils se désaltéreraient, quand la souffrance trop lourde les ferait faiblir.

Mais personne n'était au bout de ses étonnements.

Le lendemain, chacun se retrouva, portant sur son visage la trace de sa nuit d'insomnie, sauf Pierre, dont la fatigue se dissimulait sous un air de triomphe.

« Va-t-il me parler? pensait Chantereine. Que va-t-il me dire? Mais non, il ne peut me demander d'être sa femme, maintenant qu'il est venu avec Bernard. »

Et Pierre la traitait comme les avant-derniers jours : comme une amie chère, comme une sœur, sans plus.

Au déjeuner, Pierre annonça, du ton le plus naturel du monde :

— Mon traitement tire à sa fin; un séjour plus prolongé serait inutile. J'ai reçu des nouvelles de Paris. Depuis mon départ en Syrie, il y a bien des affaires que j'ai laissées en suspens. Je vais faire un saut jusque dans la capitale. Je vous laisse, Madame, mon ami Joubert qui vous tiendra compagnie.

— Nous en serons charmés, fut obligée de répondre M^{me} Saint-Roman, comprenant de moins en moins.

— Je serai peut-être assez longtemps absent,

continua Pierre, mais je vous donnerai des nouvelles dès mon arrivée à Paris.

« Et Chanteraine? » pensa M^{me} Saint-Roman. Et elle fut cette fois persuadée qu'il y avait eu une explication entre le capitaine et sa fille que celle-ci lui avait tue.

Le départ du capitaine ressemblait bien à une fuite.

Après le déjeuner, on chargea sur l'auto, qui l'avait amené trois semaines auparavant, les malles de Pierre. Et Pierre, avant de partir, demanda un entretien à Chanteraine.

— Chanteraine, lui dit-il, et sa voix se brisa, et l'expression de bonheur qui y brillait depuis la veille tomba, je vous rends vos lettres, que j'ai lues. Jamais je ne pourrai assez vous remercier de la preuve ultime de confiance que vous m'avez donnée.

« Ainsi que vous le supposiez, j'ai compris qu'un pareil amour ne pouvait mourir et que je ne pouvais accepter votre sacrifice. Si quelqu'un doit souffrir, c'est moi.

« Chanteraine, je vous rends mon affection d'ami, de frère. Vous serez pour moi l'enfant très chère, comme jadis, et je vous demande pardon de la souffrance involontaire que j'ai pu vous causer. »

Elle joignit les mains.

— Mon lieutenant, c'est à moi de me faire pardonner. J'ai été méchante avec vous.

Il posa sa main sur la tête brune aux reflets

mordorés. Et il la pénétra d'un regard si ardent, si suave, qu'elle frissonna un peu, comme devant quelque chose de grand, qui l'aurait dépassée.

— Chanteraine, je vous rends votre liberté. Plus tard, vous comprendrez combien je vous aimais. Me promettez-vous de conserver un souvenir de moi? et de ne jamais passer un seul jour sans me nommer dans vos prières?

— Je vous le jure, mon lieutenant. Mais pourquoi parlez-vous comme si jamais nous ne devions nous revoir? Rien n'est changé entre nous. Vous venez de le dire...

— Si, il y a quelque chose de changé. Je dois renoncer à la vie près de vous. Un autre devoir m'appelle. Je vais partir... bien loin...

— Vous retournez en Syrie?

Son regard se fit très lointain, très distant, et l'expression extasiée reparut, et lui fit encore peur.

— Non, je ne retourne pas en Syrie, mais sur un autre champ de bataille où l'on verse le sang de son cœur... Plus tard, vous comprendrez, Chanteraine... Je vous demande seulement d'avoir confiance en moi.

— Oui, j'ai confiance, dit-elle d'une voix fervente.

De la main, il renversa sa tête en arrière, ses yeux sombres plongèrent dans les yeux de lumière. Mais il n'y avait plus d'amour, dans les yeux qui la regardaient. Plus d'amour.

Une tendresse plus vive, plus prenante, mais où brillait comme un reflet de l'au-delà.

— Adieu, Chanteraine, dit-il, il faut que je parte.

Ils sortirent.

— Madame, dit Pierre à M^{me} Saint-Roman, je ne serai pas long à vous donner de mes nouvelles.

En dernier, il se tourna vers Bernard :

— Bien cher ami, dans quarante-huit heures, vous pourrez partir. Je vous demande d'attendre ce laps de temps ici même. A vous aussi, j'écrirai bientôt. Attendez ma lettre, avant de prendre une décision.

Il lui tendit un petit paquet :

— Quand vous aurez reçu ma lettre, vous ouvrirez ceci. Vous comprendrez mieux.

Le groom ouvrait la portière. L'heure s'avancait, le train n'attendrait pas.

Pierre monta. Le groom ferma la portière. L'auto, dans un ronflement, s'ébranla. Les roues caoutchoutées écrasèrent les cailloux, qui volèrent en éclats. Pierre, debout devant la vitre ouverte, regarda le Parc ruisselant de clarté où s'étaient édifiés ses projets humains; il regarda la fenêtre de sa chambre, où le vent faisait flotter les rideaux de tulle, là où, au cours d'une nuit d'angoisse, Dieu l'avait vaincu, dans une lutte suprême; et son dernier regard fut pour Chanteraine, aux cheveux flous et aux yeux clairs, Chanteraine qu'il ne reverrait plus.]

*

* *

Quarante-six heures avaient passé. Bernard Joubert était toujours à Aix. Bientôt il regagnerait la Chartreuse. Et ces heures, qui, au début, lui avaient paru ne devoir jamais se terminer, elles avaient passé terriblement vite.

M^{me} Saint-Roman n'avait pas permis aux deux jeunes gens d'avoir pu se dire deux mots intimes; mais leurs regards exprimaient toutes les paroles que leurs lèvres ne pouvaient prononcer. Ils savaient qu'ils resteraient éternellement fidèles l'un à l'autre.

Le baron des Essarts s'impatiait de plus en plus; chacun sentait un mystère rôder autour de soi, personne ne connaissait le mot de l'énigme.

Pierre n'épouserait pas Chanteraine; c'était l'évidence même. Il renonçait à la jeune fille, ayant compris qu'elle ne l'aimait pas. Il était parti pour la fuir.

Il était impossible que Chanteraine épousât Bernard. On se débattait dans un cercle vicieux. Et quarante-six heures avaient passé.

Un orage s'annonçait; l'atmosphère lourde avait empêché toute sortie. La plupart des pensionnaires étaient repartis; l'automne s'annonçait précoce. M^{me} Saint-Roman avait fixé la date du départ au surlendemain.

On n'avait pas encore de lettres du capitaine, qui avait pourtant promis d'envoyer de ses nou-

velles. Si sa correspondance parvenait, l'hôtel la ferait suivre à Dijon. D'ailleurs, que pouvait-il dire? Les histoires de Pierre n'intéressaient pas M^{me} Saint-Roman, occupée de bien d'autres soucis. Elle se refusait à se débarrasser de sa belle-fille, et elle ne pouvait se résoudre à voir crouler tous les espoirs qu'elle fondait dans une nouvelle union.

Ils étaient dans le Parc, tous, car ils ne se quittaient plus. La chaleur augmentait, alourdissant les feuilles dans l'air chargé de vapeurs. Le ciel avait une mine d'apoplectique; de grandes bandes livides ourlaient les nuages aux reflets violacés.

Un domestique parut.

— Le courrier de Madame, dit-il.

Il posa le plateau sur la table. M^{me} Saint-Roman y abattit sa main. Il y avait deux lettres : l'une pour elle, l'autre pour Bernard.

Sur les deux enveloppes, M^{me} Saint-Roman reconnut l'écriture du capitaine.

Elle frémit malgré elle. Si l'une des deux lettres contenait le secret?

Elle ouvrit la sienne, avec des doigts fiévreux sans prendre de coupe-papier. Et elle lut :

Paris, le 15 septembre 1922.

Madame,

Ainsi que je vous l'ai promis, je me permets de vous écrire avant mon départ de Paris.

Je m'absente pour un grand voyage. Puisque, selon toutes probabilités, nous ne nous retrouverons plus dans la vie, laissez-moi vous remercier, Ma-

dame, de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée. Laissez-moi vous remercier surtout de la confiance que vous m'avez témoignée en me permettant d'aspirer à la main de Chanteraine.

Les circonstances ont décidé autrement de ma vie; dans quelque temps, Madame, vous recevrez une autre lettre de moi, lorsque je serai parvenu à la destination vers laquelle je me rends; et cette dernière lettre alors éclaircira des points obscurs qui restent encore dans l'ombre.

La lettre que j'adresse, en même temps qu'à vous, à mon bien cher ami, Bernard Joubert, vous donnera des explications supplémentaires, en attendant l'heure où vous saurez tout.

Je vous prie d'agréer, Madame, avec l'assurance que je conserverai, du commandant et de tous les vôtres, un fidèle souvenir, l'hommage de mes sentiments respectueux.

Pierre DE BERNIS.

M^{me} Saint-Roman laissa retomber la lettre sur ses genoux. Elle renonçait à comprendre.

— Vous écrit-il, à vous? demanda-t-elle à Bernard.

— Oui, une lettre incompréhensible. Veuillez en prendre connaissance. Il y en a une autre, sous la même enveloppe, à mon nom, mais qui n'est pas de sa main.

Pendant que le docteur décachetait le second pli, scellé à la cire, M^{me} Saint-Roman, passant la première lettre à sa fille, lut celle destinée au jeune homme :

Paris, le 15 septembre 1922.

Mon frère,

Quand vous aurez lu cette lettre et celle que je vous remets sous la même enveloppe, vous ouvri-

rez la boîte que je vous ai donnée, lors de mon départ.

Cette fois, nous ne nous retrouverons jamais dans la vie. Je vous expliquerai d'ici peu où je dirige mes pas. J'embrasse ma véritable vocation, dont un moment je m'étais détourné, tenté par d'autres voix.

Mon frère, je vous demande d'appeler de mon nom votre fils premier-né, en mémoire de moi. Vous perpétuerez aussi, de cette manière, le souvenir du lieu où nous nous sommes revus, où il m'a été permis, au lendemain d'une nuit de lutte au cours de laquelle Dieu m'a vaincu, de vous donner le bonheur, de payer ainsi la dette sacrée qu'envers vous, il y a cinq ans, j'ai contractée.

La lettre contenue dans celle-ci vous donnera la preuve de l'affection inaltérable que vous portera toujours

Pierre DE BERNIS.

M^{me} Saint-Roman n'eut pas le temps d'émettre une réflexion. Une exclamation sourde jaillissait, à côté d'elle. Bernard Joubert s'était dressé, et il était pâle comme un mort; devant lui, du pli ouvert, s'échappaient des papiers couverts de chiffres et un carnet de chèques.

— Madame, Madame, balbutia-t-il, éperdu; et son regard était transfiguré par une joie sur-humaine.

M^{me} Saint-Roman fut secouée d'un frisson. Elle crut que le jeune homme devenait fou. Il y eut sous la tonnelle, là même où Pierre avait dit ses mots d'amour, une minute de désarroi.

Et voici que Bernard prononça des paroles qui confirmèrent l'idée qu'il avait perdu la raison, des paroles hachées par la voix rauque :

— Madame, si je vous redemandais la main de Chantereine, me l'accorderiez-vous?

Un silence de mort accueillit cette demande. Bernard, la main tremblante, jeta sur la table la lettre dactylographiée à l'en-tête d'une Étude de notaire.

— Lisez, dit-il.

Tous se rapprochèrent et lurent en même temps.

Un acte notarié signifiait la renonciation à sa fortune par Pierre de Bernis au profit du docteur Joubert, à la condition expresse d'épouser M^{lle} Saint-Roman et de s'établir à Dijon.

Une lettre du Directeur de la Société Générale, demandant au docteur de passer le plus rapidement possible à Paris pour les formalités à remplir, complétait l'envoi.

Pierre de Bernis léguait — c'était le mot — sa fortune à Bernard.

M^{me} Saint-Roman ferma les yeux, les ouvrit, dans la crainte atroce de se réveiller d'un rêve. Mais non, elle ne dormait pas.

Alors, elle regarda sa fille. Chantereine pleurait à petit bruit, sans sanglots. Elle pleurait, du remords, peut-être, d'avoir fait souffrir le capitaine... qui se vengeait si magnaniment...

Un autre l'aimerait-il comme lui l'aimait?... Mais que lui importait la comparaison ! C'était Bernard qu'elle aimait. Elle ne pouvait en épouser un autre...

M^{me} Saint-Roman relut les papiers, la lettre

du notaire; son regard croisa celui du baron des Essarts. Pour lui aussi, c'était la consécration du bonheur.

Bien des choses demeuraient mystérieuses. Une fortune ne se lègue pas, surtout de son vivant, sans raison grave. Un secret certainement existait entre Pierre et le docteur que ne pouvait seulement expliquer une camaraderie de tranchées. M^{me} Saint-Roman sentit le mystère, par discrétion n'interrogea pas, laissant au temps le soin de tout éclaircir, et confiante en la promesse de Pierre. M^{me} Saint-Roman avait déjà une vague intuition de ce que contiendrait la prochaine lettre du capitaine. L'acte le plus urgent était de faire confiance à l'officier et d'accepter son don.

— Bernard, dit-elle lentement, reprenant l'appellation intime, Bernard, je vous donne la permission d'embrasser votre fiancée.

Le jeune homme ne bougea pas, tout d'abord. Chanteraine retira ses mains qui voilaient son visage, et tout son être, dans un muet appel, se tendit.

Lentement, Bernard vint près d'elle, et, pour savourer la joie qui sourdait en lui, se recueillit une minute. Puis il se baissa et, frémissant, serra sur sa poitrine la tête brune qui s'y posa. Ses lèvres tremblantes caressèrent les cheveux, puis lentement descendirent sur les paupières, qu'elles fermèrent. Et toute leur souffrance passée fondit dans ce baiser.

Plus pratique, parce qu'il avait conservé plus de sang-froid, le baron intervint :

— Qu'est-ce donc que la boîte dont parle le capitaine et qu'il vous a donnée?

Bernard abandonna Chantercine, et il ouvrit l'écrin, qu'il avait, quarante-huit heures avant, glissé près de son portefeuille.

Sur le velours rouge brillait la croix de la Légion d'honneur que Pierre de Bernis restituait.

X

UNE LETTRE A TARRAGONE

Le soleil sur la plaine bouillait comme du plomb fondu.

Le grand silence du cloître enveloppait la campagne. A l'ombre du couvent, la population paisible travaillait les champs.

Les Chartreux, sur la terre étrangère, poursuivaient leur œuvre de mortification et de charité.

Dans sa cellule, dont la fenêtre étroite s'ouvrait sur la plaine, un Chartreux, ce matin, travaillait au rabot. Son corps, affaibli par quarante ans de jeûne, n'en conservait pas moins sa santé première; et, dans son visage de cire, le regard épuré brillait déjà d'un rayon divin.

On frappa à sa porte.

— Entre, Frère, dit-il sans se retourner.

Un jeune novice lui remit une lettre.

— Voici pour toi, Frère.

— Merci; que la paix de Dieu soit avec toi.

Le jeune moine se retira, et, sur les dalles, ses pieds nus glissèrent sans bruit.

Le moine, dans sa cellule austère, ne leva pas les yeux sur le carré de papier blanc posé sur l'établi. Il achèverait sa tâche avant de lire les nouvelles d'un monde que depuis quarante ans il avait oublié.

Ce ne fut que lorsque le soleil déclinant sur la montagne permit à l'ombre crépusculaire de pénétrer par la fenêtre que le moine, le front en sueur et les mains lasses, se souvint de la lettre apportée.

Il fit un signe de croix, avant de la lire, et s'agenouilla sur la terre battue, à l'ombre du Christ noir, tordu dans les affres de l'agonie, au-dessus du matelas grossier posé sur la planche de bois.

Ah ! de quoi souffrait-il, ce Christ, pendu sur la croix ? Était-ce des morsures des clous, ou des nerfs distendus ? Ou de l'aveuglement et de l'endurcissement du cœur de ses bourreaux ?

Le moine reconnut sur l'enveloppe l'écriture de son petit cousin, de son enfant de prédilection, pour lequel, chaque jour, incessante, sa prière montait vers le ciel, dans la paix du cloître.

Et il lut, à l'ombre de la croix, et dans la lumière rousse qui devenait chaque minute plus violette :

Paris, le 20 septembre 1922.

Mon Père,

Cette lettre précédera de quelques jours mon arrivée à Tarragone. Comme au temps de ma jeunesse, je viens vers vous, non plus pour un bref séjour, mais pour vous demander si vous me jugez digne de partager votre vie.

Je viens à vous, dépouillé des biens de la terre, ayant renoncé au bonheur, à l'amour, ayant fait l'abandon de ma fortune entre des mains qui en sauront faire un noble usage.

Je viens à vous, pantelant encore de mon sacrifice suprême, car j'ai édifié, par le sang de mon cœur, le bonheur d'un autre.

Peut-être, mon Père, aviez-vous raison quand vous m'affirmiez jadis que je me trompais de voie, et que ma destinée était autre que de briller, avec les avantages que donnent le nom et les richesses, dans les vanités du siècle.

Peut-être...

Mon esprit troublé, mon cœur meurtri demandent un temps de recueillement. J'ai besoin de mettre mon âme à nu, afin de discerner le motif qui me jette à vous comme à mon suprême refuge : ou une résolution fortement mûrie, ou une exaltation passagère, fruit de la souffrance.

La souffrance ? Peut-être représente-t-elle la pierre de touche, le signal avertisseur, qui doit m'engager sur une autre route et consacrer ma vie au service des pauvres.

Les pessimistes, les philosophes désabusés, assurent qu'ici-bas le mal domine le bien, et que les grands sentiments sont éteints aujourd'hui dans les cœurs

Tel n'est pas mon avis. Toute époque mérite

d'être vécue; toute époque est belle si nous la considérons hors du cercle étroit de notre égoïsme.

Et le bien domine le mal puisque le monde ne croule pas.

Mais ce bien, à qui le devons-nous, sinon à ceux qui, ayant renoncé à tout ce qui est doux sur la terre, se dévouent à ceux qui souffrent? Dans ce monde, où la justice immanente poursuit patiemment son œuvre salubre, ce sont les plus méconnus et les plus humbles, ceux qu'on frôle sans les comprendre, qui accomplissent la meilleure tâche.

Ils sont les pionniers, les défricheurs; ils sont les guetteurs aux postes d'avant-garde, les veilleurs sur la tour.

Je voudrais être l'un de ceux-là...

Qui donc aura pitié de la misère humaine? Qui donc fera peser dans la balance de justice qui soutient le monde le poids de sa vie et de ses renoncements?

Qui donc, témoin tous les jours de l'étendue des misères humaines, tentera d'en adoucir l'amertume?

Et je crois qu'un jour, ayant auprès de vous partagé vos veilles et votre charité, je prononcerai tout haut les mots qui, ce soir, me coulent du cœur aux lèvres :

« Me voici, Seigneur. »

L'ombre s'étendait, violette et rose. Le moine se prosterna, le front contre la terre :

— Seigneur, dit-il, grâces vous soient rendues de lui donner la meilleure part.

Sur le couvent, la nuit venait.

FIN

*Le prochain roman (n° 244) à paraître
dans la Collection " STELLA " :*

Un Chevalier d'Aujourd'hui ⁽¹⁾

par

Rosa-Nouchette CAREY

I

Lancelot Chudleigh rangeait un jour de grands cartons remplis d'esquisses; revoir ses œuvres de jeunesse, souvenirs d'un temps déjà lointain, lui inspirait une sorte de respect. N'était-ce pas les reliques d'un passé à jamais disparu? l'effervescence, la foi en toute chose qui bouillonnaient dans l'âme du jeune peintre d'alors! Il les feuilletait lentement ces esquisses, quittant chacune à regret, quand l'une d'elles glissa de sa main et tomba à terre. Il poussa une exclamation à sa vue : c'était en effet la plus précieuse pour lui. Une petite figure pâle avec une expression inquiète; la bouche ne souriait pas, et les grands yeux fixés sur lui dans une interrogation pleine d'angoisse semblaient demander le pourquoi des faillites de la vie. Au-dessous de l'image était écrit : « Dossie à l'âge de dix ans. »

(1) Le titre anglais de ce roman est : *Only the Governess.*

— C'était bien elle, murmura Lancelot; si je terminais l'ébauche ce serait une surprise pour Dorothée. Je me demande si elle et Madella reconnaîtraient l'enfant? — Cela a dû être peint une semaine avant le départ de Jack... pauvre vieux Jack!...

Le vent d'est soufflait le jour où sa petite amie lui avait demandé de faire son portrait afin que son père l'emportât, mais l'esquisse inachevée avait été oubliée au milieu du désarroi du départ.

Dossie détestait le vent d'est; exécuter dans son âme tout ce que son père n'aimait pas était une chose sacrée pour elle. Certain matin Jack avait boutonné le col du manteau jusqu'au menton pour se garantir de l'ouragan qu'il allait affronter en portant quelques aquarelles à vendre. Il avait défendu à sa fille de sortir à cause du froid, et après l'avoir embrassée s'était dirigé vers la gare.

L'enfant se sentait le cœur gros à la pensée d'une journée solitaire, les occupations de sa voisine Mrs Slater l'empêcheraient de causer avec elle, tout comme le dur travail de leur servante Nancy. Chacune d'elles lui adresserait un bon sourire, rien de plus! La figure de Dossie s'éclaira soudain, elle avait la ressource d'écrire dans son grand cahier... La plume se mit à courir sous ses doigts agiles pendant que son esprit était absorbé par la rédaction. Elle n'entendit pas retentir la sonnette, ni la domestique introduire dans le parloir un grand jeune homme en habits de voyage.

— Veuillez m'excuser..., commença le visiteur, mais celui-ci s'arrêta, se demandant à qui pourrait s'adresser sa phrase : nul être vivant dans la pièce, à part un gros chat noir roulé en boule devant le foyer. L'étranger promena un regard circulaire et finit par découvrir une petite tête blonde penchée sur une table encombrée de flots de papiers, d'où elle émergea au son de sa voix.

— Je crois m'être endormie, déclara Dossie; si c'est mon papa que vous cherchez, il est absent. Je ne sais pas du tout qui vous êtes.

— Cela ne m'étonne pas, mais je crois que nous deviendrons de bons amis quand nous aurons fait connaissance.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 x 27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44 x 30 $\frac{1}{4}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44 x 30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37 x 27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44 x 30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37 x 57 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingette et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37 x 27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37 x 28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37 x 28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37 x 28 $\frac{1}{2}$.

Chaque album : 8^{fr} ; franco France : 8^{fr} 75.

La collection des 11 albums : 76^{fr} ; franco France : 84^{fr}

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 243. ★ Collection STELLA ★ 25 avril 1930

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Cazan, Paris (14^e).

